

BULLETIN CARTÉSIEN XXXIII

publié par
le Centre d'Études Cartésiennes
(Paris IV – Sorbonne)*
et par le
Centro di Studi su Descartes
e il Seicento dell'Università di Lecce**

*Bibliographie internationale critique des études
cartésiennes pour l'année 2002****

LIMINAIRES

- I. GENEVIÈVE RODIS-LEWIS, *in memoriam*, par A. Bitbol-Hespériès
- II. UNE PUBLICATION ATTENDUE : L'ÉDITION CRITIQUE DES *LETTRES* DE DESCARTES PAR ADRIEN BAILLET,
JEAN-BAPTISTE LEGRAND *ET ALII*, par J.-R. Armogathe & G. Belgioioso
- III. TROIS CENT CINQUANTE ANNEES D'ÉDITION DE LA CORRESPONDANCE DE DESCARTES,
par T. Verbeek et E.-J. Bos
- IV. UN FAUX DE CLERSELIER, par G. Belgioioso
- V. À PROPOS D'UNE NOTE DE LA *NOUVELLE ÉDITION* DE AT (II, 731-734) ET D'UN DOCUMENT DISPARU,
par M. Savini

I. GENEVIÈVE RODIS-LEWIS, *in memoriam*

Geneviève Rodis-Lewis, une des figures les plus marquantes de l'histoire de la philosophie, est morte le 25 août 2004, à l'âge de 86 ans, après trois années éprouvantes. Connue et reconnue dans le monde, elle a contribué au rayonnement international des études cartésiennes.

Née en 1918 à Lure (Haute-Saône), fille aînée d'une famille de six enfants, Geneviève Lewis, qui avait rêvé d'être fille unique et refusé d'apprendre à cuisiner, préférerait lire plutôt que jouer avec ses frères et sœurs. Brillante élève au lycée Fénélon de Paris, elle a découvert Descartes en 1937, année du tricentenaire du *Discours de la méthode*, en classe de philosophie avec Lucy Prenant, qui travaillait sur la psychologie de l'intelligence chez Descartes et Spinoza. Elle a obtenu le premier prix de philosophie au Concours Général. À l'âge de vingt ans, après une année de classe préparatoire, Geneviève Lewis est une des rares jeunes filles admises à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. De la promotion 1938, où figurait Maurice Clavel, Geneviève Lewis parlait peu, sauf pour signaler qu'elle appartenait au groupe des « talas » (ceux qui « vont à la » messe) et qu'un an après son entrée à Normale, Jules Vuillemin était devenu son « ω -turne ». Ses années à l'École, pendant la seconde guerre mondiale, sont des années studieuses au cours desquelles s'accroît son intérêt pour l'œuvre de Descartes. Atteinte de tuberculose au moment de l'agrégation, elle quitte Paris pour se soigner. Jeune agrégée, avec une santé encore précaire, elle est dispensée d'enseigner et termine ses deux thèses, alors imprimées avant soutenance, sur *L'Individualité selon Descartes* (Vrin, 1950) et *Le problème de l'inconscient et le cartésianisme* (P.U.F., 1950, deuxième éd. corrigée, 1984). *L'individualité selon Descartes* (dans son rapport à la liberté) porte l'influence du professeur de terminale et celle de Jean Laporte, qui dirigea la thèse jusqu'à sa mort en 1948¹. D'autres travaux ont été influencés par Henri Gouhier, à qui elle manifestait un respect chaleureux.

* Centre d'études cartésiennes de Paris-Sorbonne, dirigé par Jean-Luc Marion et Michel Fichant ; secrétaire du *Bulletin* : Laurence Renault, avec la collaboration de Michaël Devaux.

** Centre dirigé par Giulia Belgioioso, secrétaire scientifique : Massimiliano Savini.

Ont collaboré à ce Bulletin : M^{mes} Giulia Belgioioso, Annie Bitbol-Hespériès, Laurence Renault, Corina Vermeulen, MM. Jean-Pascal Anfray, Jean-Robert Armogathe, Frédéric de Buzon, Daniele Bertacco, Erik-Jan Bos, Fabien Chareix, Michaël Devaux, Stefano Di Bella, Olivier Dubouclez, Denis Kambouchner, Xavier Kieft, Eric Lewis, Jean-Luc Marion, Denis Moreau, Steven Nadler, Massimiliano Savini, Hiroki Takeda, Toshihiko Takenaka, Theo Verbeek. Les contributions sont signées des initiales de leurs auteurs.

*** Le bulletin est présent sur internet aux adresses suivantes :

<<http://www.archivesdephilo.com>>

<<http://www.cec.paris4.sorbonne.fr>>

<<http://www.cartesius.net>>.

¹ Cf. Geneviève RODIS-LEWIS, *Descartes, Textes et Débats*, Paris, Librairie Générale Française, 1984, p. 257.

Nommée à l'Université de Rennes, puis à celle de Lyon, Geneviève Lewis, devenue Rodis-Lewis après son mariage en 1954 avec Louis Rodis, ingénieur, publie des ouvrages sur *La morale de Descartes* (P.U.F., 1957, nombreuses rééditions) et sur *Nicolas Malebranche* (P.U.F., 1963). Également chargée d'un enseignement de philosophie ancienne à Lyon, elle édite une anthologie de textes de Platon (Seghers, 1965) et publie un ouvrage sur la morale stoïcienne (P.U.F., 1970). Entre-temps, en mai 1968, à l'Université de Lyon, avec Gilles Deleuze, Geneviève Rodis a réussi à faire applaudir les « petits cartésiens ». Mais c'est Descartes, dont elle connaissait les écrits avec une précision incomparable, qui est resté toute sa vie son philosophe de prédilection.

Sa familiarité avec les volumes d'Adam et Tannery et d'Adam et Milhaud, son attention scrupuleuse aux éditions originales, ainsi que la clarté, la rigueur et la profondeur de sa présentation des thèses les plus complexes de Descartes sont visibles dans *L'œuvre de Descartes*, livre bien nommé, publié chez Vrin en 1971, magistrale étude en deux tomes, dont un de notes².

En 1974, Geneviève Rodis-Lewis succède à Ferdinand Alquié à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV). En 1981, elle y fonde et dirige le Centre d'Études Cartésiennes, à partir de l'Équipe Descartes de Pierre Costabel, et lui donne un nouvel essor.

À sa vie d'enseignante exigeante mais passionnante, à ses talents d'auteur rigoureux et clair, sur Descartes, sur Malebranche, mais aussi sur Épicure³, elle a joint la passion des voyages et celle de l'art. Elle aimait les faire partager. Lors de ses cures à Abano, elle aimait aller à Venise pour revoir, à l'Accademia, la *Tempesta* de Giorgione. Au printemps 1989, elle a voulu revoir les musées de Londres. Elle redoutait d'avoir à souffrir de problèmes de vue, regrettait d'avoir passé du temps à « trop pointiller » sur des textes, mais, à la *National Gallery*, elle admirait encore, sans la moindre hésitation, la précision des constructions architecturales dans l'*Annonciation* de Crivelli, les nuances de la manche de soie du beau ténébreux peint par Titien, et le creusement des traits du visage dans l'autoportrait de Rembrandt âgé de 63 ans.

Aller lui rendre visite dans son appartement-musée, proche de la place de la Nation, permettait de l'entendre évoquer ses passions : Descartes, Proust, l'Italie et l'art. Elle commentait des détails des fresques de Piero della Francesca à Arezzo, montrait ses remarquables photos des sculptures de Michel Ange sur les tombeaux des Médicis dans l'église San Lorenzo de Florence et ses diapositives de la fête des fleurs à Bali, un lieu qu'elle avait voulu revoir lors de son tour du monde en novembre 1989.

Elle parlait des œuvres d'art, venues du monde entier, qui peuplaient son intérieur. Après la mort de son époux, peu après sa nomination à Paris, Geneviève Rodis-Lewis avait continué à acquérir des objets exceptionnels. Parmi ceux-ci figurait notamment une petite porteuse d'offrandes égyptienne en bois peint, à la silhouette fine, surnommée « Madame Malebranche », car elle avait été acquise grâce aux droits d'auteur de l'édition des *Œuvres* de Malebranche dans la Bibliothèque de la Pléiade...

Le 6 décembre 1994 a eu lieu à Drouot la vente de la collection Louis et Geneviève Rodis, dont le produit est revenu aux divers peuples d'où les œuvres étaient originaires et au Secours catholique, à destination des pauvres de France, pour les peintures. Une manière de mettre en pratique la notion sociale de la générosité, un thème dont elle avait analysé la signification et les enjeux dans le corpus cartésien⁴. Geneviève Rodis-Lewis terminait alors la biographie de Descartes, publiée en 1995 chez Calmann-Lévy⁵ (voir BC XXVI 1.4.2) et travaillait à l'annotation du *Discours de la méthode* pour le premier volume, dirigé par Jean-Marie Beyssade, de l'édition des *Œuvres* de Descartes dans la Pléiade, qu'elle appelait de ses vœux.

Geneviève Rodis-Lewis laisse aux études cartésiennes un héritage riche et varié. Ses nombreux travaux font mieux connaître l'homme Descartes, son œuvre et son influence. La jeunesse de Descartes, ses études et ses enseignants au collège de La Flèche, l'installation en Hollande, les relations qu'il y a nouées, ses séjours à Paris, puis son dernier voyage vers la Suède, tous ces faits sont exposés avec précision dans la *Biographie*, qui repose sur une étude très fine de la correspondance de Descartes et une patiente vérification des livres des biographes antérieurs, surtout Adrien Baillet avec qui G. Rodis-Lewis, entretient, par-delà les siècles, un dialogue fructueux.

L'œuvre de Descartes, lumineux exposé des écrits et de la variété des centres d'intérêts scientifiques et philosophiques de Descartes, présente aussi, dans le tome de notes, un panorama de l'histoire de l'interprétation jusqu'aux années 1970.

Dans son édition d'*Œuvres* de Malebranche chez Gallimard, dans ses nombreux articles sur les cartésiens, dont certains ont été réunis dans *L'anthropologie cartésienne* (P.U.F., 1990, voir BC XXI 2.1.4), G. Rodis-Lewis s'est montrée attentive à la nouveauté féconde et aux limites de l'influence de Descartes. Depuis Henri Gouhier, elle est la seule à s'être intéressée aux « petits cartésiens » : Rohault, La Forge, Cordemoy, Regis, Cally, Desgabets et Bernard Lamy notamment.

² Signalons qu'une traduction partielle a été publiée, avec le plein accord de Geneviève Rodis-Lewis, en japonais, par M. Kobayashi, qui a prénommé ses enfants Renée et Louis, en hommage à Descartes et au couple Rodis.

³ Cf. la bibliographie de Geneviève Rodis-Lewis, publiée à la fin de son recueil *Regards sur l'art*, Paris, Beauchesne, 1993.

⁴ Cf. « Le dernier fruit de la métaphysique cartésienne: la générosité », 1987, repris dans le recueil d'articles *Le Développement de la pensée de Descartes*, Vrin, 1997.

⁵ Et traduite en plusieurs langues, comme le volume *Descartes et le rationalisme*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je, 1966, nombreuses rééditions.

Elle reste en outre la seule, jusqu'à présent, à avoir traité de la question de Descartes et l'inconscient⁶.

Annie Bitbol-Hespériès.

Principaux ouvrages de Geneviève Rodis-Lewis⁷

- L'individualité selon Descartes*, Paris, Vrin, 1950.
Le problème de l'inconscient et le cartésianisme, Paris, P.U.F., 1950, seconde éd. corrigée 1984.
Nicolas Malebranche, Paris, P.U.F., 1963.
Descartes : initiation à sa philosophie, Paris, Vrin, 1964.
Descartes et le rationalisme, Paris, P.U.F., 1966.
La morale de Descartes, Paris, P.U.F., 1970.
La morale stoïcienne, Paris, P.U.F., 1970.
L'œuvre de Descartes, Paris, Vrin, 1971.
Descartes, Textes et débats, Paris, Le livre de poche, 1984.
Idées et vérités éternelles chez Descartes et ses successeurs, Paris, Vrin, 1985.
Exposition Descartes, Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1987.
L'anthropologie cartésienne, Paris, P.U.F., 1990.
Regards sur l'art, Paris, Beauchesne, 1993.
Descartes. Biographie, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
Le développement de la pensée de Descartes, Paris, Vrin, 1997.

II. UNE PUBLICATION ATTENDUE : L'ÉDITION CRITIQUE DES *LETTRES* DE DESCARTES PAR ADRIEN BAILLET, JEAN-BAPTISTE LEGRAND ET ALII⁸

Il aura fallu attendre trois cents ans – et deux éditions des *Œuvres complètes* de Descartes, celle de Victor Cousin et celle de Ch. Adam et P. Tannery – pour que l'édition des *Lettres* préparée à la fin du XVII^e siècle par des proches de Descartes, à partir de ses propres dossiers, puisse enfin voir le jour.

Lorsque Claude Clerselier mourut en 1684, il avait publié une grande partie des inédits laissés par Descartes, en particulier 371 lettres, réunies dans les trois volumes de la correspondance. Un premier volume parut au début de l'année 1657 : il contenait des lettres à des gens très connus (Christine de Suède, Élisabeth, Guez de Balzac, J.-B. Morin, Henry More) et roulait sur des questions de morale et de médecine dont le public était friand. Une seconde édition parut en mars 1663 : Clerselier y donna la traduction française des lettres qui avaient été publiées en latin dans la première édition, et il réimprima cette seconde édition en 1667, preuve du succès de ce premier volume. Le tome II parut peu après le premier, en mai 1659 et fut réimprimé en 1666. Il ne contenait que des textes français, comme Clerselier l'explique dans la préface (et dans celle du *Traité de l'Homme*, 1664⁸). En 1668 paraît chez Elzevier à Amsterdam une version latine des deux premiers volumes. Ces deux volumes d'*Epistolæ* seront réimprimés plusieurs fois (chez Blaeu) à partir de 1683. C'est en 1667 seulement que Clerselier donne un troisième volume, contenant surtout des lettres scientifiques (et la longue lettre apologétique au Corps de Ville d'Utrecht).

Les « cartésiens » français (en particulier, ceux de l'Académie des sciences) tenaient à compléter ce programme de publications : en effet, il restait à la mort de Clerselier (13 avril 1684) plusieurs inédits, probablement de quoi faire le quatrième volume qu'il annonce dans la préface du *Traité de l'Homme* (1664). L'abbé Adrien Baillet, l'érudite bibliothécaire du président Lamoignon, reçut mission de rédiger une *Vie de Descartes*, que l'on pensait mettre en tête des *Œuvres complètes*. Une histoire du cartésianisme était aussi projetée. Cette vaste entreprise passait par le recueil de la correspondance de Descartes dispersée à travers l'Europe. L'abbé Legrand se mit à la tâche, et récupéra de nombreux textes restés inconnus à Clerselier. La mort de Roberval (1675) avait permis de récupérer ces lettres à Mersenne que Clerselier avait en vain réclamées⁹. Baillet, Legrand, d'autres encore (Marmion ?) s'impliquèrent dans ce travail, probablement peu après la mort de Clerselier (1684) : la base restait l'édition Clerselier, dont il fallait préciser les adresses et les dates, corriger le texte (parfois le moderniser), et qu'il fallait compléter des nouvelles lettres. Ils se servirent pour cela d'un exemplaire composé de la seconde réimpression (3^e édition) du premier tome, de la seconde impression du tome II et de la première édition du tome III (indiquées ci-dessous en gras).

⁶ Une journée d'hommage à Geneviève Rodis-Lewis, organisée par le *Centre d'études cartésiennes*, aura lieu le 11 juin 2005, en Sorbonne, Amphithéâtre Liard.

⁷ Pour une bibliographie plus complète des études cartésiennes de Geneviève Rodis-Lewis parues entre 1960 et 1996 on pourra se référer à la *Bibliographie cartésienne 1960-1996*, éditée par Jean-Robert ARMOGATHE & Vincent CARRAUD, avec la collaboration de Michaël DEVAUX et Massimiliano SAVINI Lecce, Conte, 2003, n^{os} 3310-3381, p. 396-404.

* *Lettres de Mr Descartes [exemplaire de l'Institut de France]*, avec une introduction de Jean-Robert ARMOGATHE et Giulia BELGIOIOSO, Conte, Lecce, 2005, 6 vol.

⁸ AT XI, XI-XXIV reproduisent de manière incomplète le texte de l'éd. de 1677.

⁹ Préface du tome III des *Lettres*, p. [14].

1657 : *Lettres* premier tome
1659 : *Lettres* tome II
1663 : nouvelle édition du premier tome
1666 : réimpression du tome II
1667 : *Lettres* tome III
1667 : réimpression du premier tome
1668 : *Epistolæ* (tomes I^{er} et II)

Le travail critique s'est poursuivi pendant une vingtaine d'années jusqu'à la mort de Legrand et de Marmion. L'histoire mouvementée de ce précieux exemplaire a été présentée dans le premier volume d'AT : il est conservé depuis la Révolution dans la Bibliothèque de l'Institut de France (MS 4469-4471).

Les trois volumes sont couverts d'annotations manuscrites de plusieurs mains¹⁰, et environ un tiers de pages comporte des « becquets », languettes de papier annotées et collées. Les annotations sont de plusieurs ordres : certaines consistent dans la correction de coquilles, la modernisation de tournures, l'ajout de références aux textes de Descartes. D'autres, les plus longues, consistent en corrections portées sur l'exemplaire à partir de textes « autographes » en possession des futurs éditeurs (par exemple pour des lettres « reconstituées » par Clerselier à partir de plusieurs fragments). Presque chaque lettre porte en tête des éléments de discussion pour la date et l'auteur ou le destinataire. Les éditeurs procèdent avec un sens prudent de la critique historique : l'adverbe *fixement* indique leur certitude, fondée sur la consultation directe d'un document. Leurs conjectures sont également portées comme telles.

Cet « exemplaire de l'Institut » est donc un document unique, qui témoigne de l'abondante documentation réunie par Clerselier et enrichie, au moins, par Legrand et Baillet. L'important travail critique effectué sur la correspondance par ces éditeurs, proches des sources et en possession des documents originaux, n'a jamais fait l'objet d'une exploitation systématique¹¹. Trois cents ans plus tard, et au prix de quatre années d'un important travail d'équipe, la reproduction anastatique de ces trois volumes uniques (qui poursuit la réimpression des œuvres originales de Descartes entreprise depuis 1987 par l'Université de Lecce¹²) s'imposait donc, pour permettre aux chercheurs d'entrer directement en contact avec le travail préparatoire inachevé des premiers éditeurs des *Cœuvres*¹³.

Jean-Robert ARMOGATHE & Giulia BELGIOIOSO

III. TROIS CENT CINQUANTE ANNEES D'EDITION DE LA CORRESPONDANCE DE DESCARTES

Comme la plupart des philosophes de l'âge moderne, Descartes (1596-1650) a eu une correspondance suivie et variée avec un grand nombre de personnes. Près de 800 lettres ont été préservées, la plupart écrites par Descartes et très peu de celles qui lui furent adressées — de ce point de vue les correspondances avec Constantijn Huygens (1596-1687), la princesse Élisabeth (1618-1680), et Henricus Regius (1598-1679) sont vraiment exceptionnelles¹⁴.

L'histoire des éditions de la correspondance commence avec Clerselier (1614-1684), traducteur des *Méditations* (1647) et éditeur de quelques ouvrages posthumes¹⁵, qui de 1657 à 1667 publia la première collection de lettres de

¹⁰ L'identification reste entière : nous publions en isographie des autographes de Baillet et de Legrand. D'autres mains sont repérables.

¹¹ Les suggestions de date et d'auteur sont systématiquement reproduites dans l'édition de la correspondance (avec une traduction italienne) publiée chez Bompiani (Milan, 2005).

¹² *Discours et Essais* (1987), *Méditations* [1642] (1992), *Principia* (1994), *Passions de l'âme* (1996), *Passiones animae* (1997), *Specimina* (1998), tous disponibles chez Conte, Lecce. En préparation : *Geometria*.

¹³ La difficulté de la reproduction a tenu à la densité différentes des encres, entre le texte imprimé et les notes, et des notes entre elles. Une simple reproduction photographique aurait été illisible. Seule la numérisation des trois volumes a permis de reprendre chaque notation manuscrite pour l'amener à un contraste rendant la lecture plus aisée. L'éventuelle difficulté de lecture dépend de l'état original des corrections. En second lieu, de nombreuses remarques et additions sont portées sur des becquets, dont certains ont la taille d'une page entière et sont parfois écrits recto verso. Le texte est reproduit dans chacun des trois volumes sans les becquets. Un appel est porté à l'endroit de leur insertion, et l'on trouve dans trois volumes supplémentaires la reproduction des becquets, la page imprimée étant reproduite en grisé.

¹⁴ *Correspondence of Descartes and Huygens 1635-1647*, éd. Leon ROTH, Oxford, Clarendon, 1926 ; Erik-Jan BOS, *The Correspondence between Descartes and Henricus Regius*, Thèse de l'Université d'Utrecht, 2002 (voir dans le présent BC au n° 1.1.2). Les lettres d'Élisabeth à Descartes (lesquelles apparemment furent récopiées avant d'être retournées à leur auteur) ont été publiées pour la première fois au XIX^e siècle par Foucher de Careil, *Descartes, la princesse Élisabeth et la Reine Christine, d'après des lettres inédites*, Paris-Amsterdam, Baillière, 1879 ; Paris, Alcan, 1909^e.

¹⁵ Aucune rencontre entre Clerselier et Descartes n'est attestée avant 1644, lorsque Descartes, durant son voyage en France, apprit que Clerselier avait traduit les *Méditations* ainsi que les *Objections* et les *Réponses*. Dans la mesure où il y avait déjà une traduction française des *Méditations* (par le Duc de Luynes), Descartes décida de combiner les deux en

Descartes¹⁶. Les conditions dans lesquelles il dut travailler n'étaient pas simples. Car si Clerselier fit un effort sérieux pour récupérer des autographes et y réussit parfois, la plupart des documents sur lesquels il travailla étaient des « minutes », c'est-à-dire ou bien une ébauche ou une version raccourcie, ou bien une copie exacte de la lettre telle qu'elle fut expédiée — « minutes » qui souvent étaient malaisées à lire ; qui, sauf en quelques rares cas, étaient dépourvues de date ; qui très souvent n'avaient ni un début ni une fin clairement indiquées ; et qui, assez souvent, n'indiquaient pas clairement le destinataire de la lettre. En effet, il faut présumer que Descartes les gardait classées par correspondants (Mersenne, Huygens, Regius), ou par groupe de correspondants (les Jésuites), sans indiquer ni la date ni les circonstances de leur expédition. Au surplus, lorsque nous sommes en état de comparer la lettre telle qu'elle fut expédiée avec la minute publiée par Clerselier (comme c'est le cas de quelques lettres à Mersenne et à Huygens), on trouve des différences, tantôt peu essentielles, tantôt très importantes. Dans les quelques cas où Descartes a revu le texte de sa lettre en vue d'une publication éventuelle — comme il l'a fait, probablement, dans le cas des lettres concernant le *Discours*, et peut-être de sa correspondance avec la princesse Élisabeth et la reine Christine — il peut avoir embelli le texte et supprimé des détails plutôt personnels¹⁷. En tous cas, le plus souvent Clerselier ignorait la date et n'était pas à même de restituer l'ordre chronologique ; il ne l'intéressait pas toujours de donner le texte original — si dans le premier volume il y avait quelques lettres en latin, il se décida par après à donner des versions françaises (faites par son fils), parfois sans indiquer qu'il s'agit d'une traduction. En résumé, l'édition de Clerselier est loin d'être parfaite, même si, d'après les usages de l'époque, elle a sans doute été la meilleure qu'on pût avoir.

La première édition moderne des œuvres de Descartes, est celle de Victor Cousin (1792-1869), en onze volumes (Paris, Levrault, 1824-1826). Elle contient aussi une nouvelle édition de la correspondance (vols. VI-X). Cependant, les conditions dans lesquelles il travailla n'étaient guère meilleures que pour Clerselier. Vers la fin de sa vie, Clerselier avait demandé à un ami, l'abbé Legrand (†1704), de continuer son travail et lui avait donné tous les *cartesiana* en sa possession. À son tour Legrand avait eu recours à Baillet (1649-1706). Legrand avait aussi à sa disposition, comme il s'en vante dans une lettre du 10 avril 1690 à Jean-Robert Chouet (1642-1731), près de 120 lettres originales, «recueillies de diverses personnes»¹⁸. Malheureusement, Legrand mourut avant de réaliser ses ambitions. Il légua ses papiers à un certain Marmion, professeur de philosophie au Collège des Grassins à Paris. Et lorsqu'un an après Marmion mourut aussi, ses papiers furent retournés à la mère de Legrand, après quoi on en perdit la trace. Bref, si Clerselier avait toujours pu travailler sur des autographes de Descartes, Cousin, n'en avait plus aucun. Cependant, Cousin retrouva ce qu'on est convenu d'appeler l'*Exemplaire de l'Institut*.

En effet, après la mort de Mersenne, en 1648, c'est le mathématicien Roberval (1602-1675) qui acquit ses papiers, y compris les lettres de Descartes à Mersenne. Ceux-ci furent, après la mort de Roberval abandonnés à l'*Académie des sciences*, dont il avait été un des membres fondateurs. Enfin, l'*Académie* demanda au mathématicien Philippe La Hire (1640-1718) de faire une édition de la correspondance de Descartes avec Mersenne — projet abandonné par la suite, probablement parce que Legrand travaillait déjà à la même chose. Toujours est-il que La Hire partagea sa connaissance de cette collection de lettres avec Legrand et Baillet, qui à leur tour notèrent des variantes dans leur exemplaire de Clerselier — c'est là l'*Exemplaire de l'Institut*, lequel nous permet de reconstituer et de re-dater des lettres, et qui est d'autant plus utile qu'au cours du XIX^e siècle un grand nombre d'autographes furent volés et vendus par le fameux Guilielmo Libri (1803-1869). N'exagérons pourtant pas l'importance de cet *Exemplaire de l'Institut*. Très grande à une époque où la plupart des lettres autographes à Mersenne étaient inconnues, elle a sensiblement diminué depuis la récupération d'un grand nombre d'entre elles — sur un total de 142 lettres de Descartes à Mersenne, il n'y en a que six pour lesquelles l'*Exemplaire de l'Institut* est indispensable¹⁹. Toutes les autres lettres ont été retrouvées et peuvent être consultées ou bien en des collections publiques ou bien en copie. Toujours est-il que Cousin a découvert l'*Exemplaire de l'Institut* et qu'il fut le premier à l'utiliser, avec précaution, parce qu'il n'était pas certain de l'origine des annotations.

L'édition de Cousin fut suivie par celle de Charles Adam et Paul Tannery, en douze volumes (le vol. XII contient une biographie de Descartes par Charles Adam), suivis d'un *Supplément* (1897-1913). La correspondance se trouve dans les cinq premiers volumes — en principe au moins car certaines lettres retrouvées après 1897 n'ont pu être insérées comme il le faudrait — la correspondance avec Beeckman, par exemple, se trouve dans le vol. X. Aujourd'hui encore l'édition AT fait autorité, ne fût-ce que pour la raison qu'elle est la seule édition critique. Pour la correspondance, cependant, elle n'est guère satisfaisante. La raison n'est pas philologique — car s'il est évident que

une seule éditions, laquelle fut finalement publiée en 1647. Voir Matthijs van Otegem, *A Bibliography of the Works of Descartes (1637-1704)*, 2 vols., Ph.D. diss. Utrecht University, 2002, vol. 1, p. 217-230.

¹⁶ *Lettres de Mr Descartes*, Paris, Angot, 3 vols., 1657, 1659, 1667.

¹⁷ Parfois cela était fait par Clerselier, comme dans la *lettre à Ferrier* du 13 novembre 1629, AT I, 53-69.

¹⁸ La lettre est partiellement citée dans AT I, XLVIII. Elle se trouve à présent dans les archives de la famille Turretini à Genève. Nous sommes reconnaissants à M. N. Turretini de nous avoir fourni une copie complète de la lettre écrite par Legrand pour tenter d'obtenir la correspondance de Descartes avec Alphonse Pollot (ca 1602-1668).

¹⁹ Il s'agit des lettres de 24 février 1630 (AT I, 115-124), 29 janvier 1640 (AT III, 4-17), 11 mars 1630 (AT III, 33-44), 30 août 1640 (AT III, 160-168), 18 février 1641 (AT III, 313-318), 2 mars 1646 (AT IV, 363-364). À côté de ces lettres à Mersenne, il y a une lettre à Cavendish du 15 juin 1646 (AT IV, 429-435) pour laquelle on ne peut pas non plus se dispenser de l'*Exemplaire de l'Institut*.

philologiquement et typographiquement l'édition AT est devenue désuète, il est également évident que ces défauts là peuvent facilement être corrigés. En réalité, ses défauts sont d'ordre historique — une chronologie fautive, un commentaire aberrant, un manque presque total de renseignements précis.

Le premier à s'en rendre compte fut du reste Charles Adam, notamment à cause de la publication, en 1926, de la correspondance de Descartes et Huygens, laquelle comprend 113 lettres, toutes autographes et, le plus souvent, soigneusement datées, lesquelles s'échelonnent entre 1635 et 1649. Adam comprit immédiatement que cette correspondance était indispensable pour dater un grand nombre de lettres. Il révisa donc son propre travail et proposa une chronologie nouvelle, d'abord dans un article de 1933²⁰, puis, avec Gérard Milhaud, dans une nouvelle édition de la correspondance, qu'on désigne comme AM²¹. Mais bien qu'à maints égards cette édition là soit supérieure à AT, elle ne peut être utilisée sans celle qui la précède. Non seulement elle n'est pas critique, mais elle ne propose aucun commentaire. Enfin, la chronologie n'est toujours pas fiable.

Dans les années 1960, l'édition originale d'AT étant épuisée et les exemplaires complets d'AM difficilement trouvables (la publication en avait été interrompue par la guerre), on ressentait vivement le besoin d'une nouvelle édition critique²². La solution était de réimprimer telle quelle l'édition AT, avec à la fin de chaque volume de « nouvelles additions », lesquelles le plus souvent se réduisent à des réimpressions anastatiques des textes publiés depuis 1913 (Paris, Vrin, 1964-1974 ; dernière réimpression 1996). Un appendice avec des notes critiques, le plus souvent dérivant de la *Correspondance de Mersenne*, complète chaque volume (mais il ne faut pas être surpris lorsqu'on trouve un second appendice dans un autre volume). À côté des *indices* d'origine, on trouve un index des noms cités dans les « nouvelles additions ». Inutile de dire que le lecteur non-averti perd facilement son chemin. Non seulement l'ordre chronologique est radicalement rompu, mais les suggestions faites dans les appendices sont souvent source de confusion. Enfin, les dates ne sont toujours pas correctes.

Tout cela était pour nous, Erik-Jan Bos et Theo Verbeek, une raison suffisante pour essayer de faire mieux. À notre avis, les deux publications qui jusqu'ici ont résulté de ce projet prouvent que nous avons eu raison. Il s'agit de deux livres suivants : Erik-Jan BOS, *The Correspondence between Descartes and Henricus Regius*, Utrecht, 2002 (voir la recension dans le présent BC 1.1.2) ; Theo Verbeek, Erik-Jan Bos et Jeroen van de Ven, *The Correspondence of Descartes : 1643*, Utrecht, 2003.

Le premier ouvrage²³, soumis comme thèse de doctorat à l'Université d'Utrecht, contient une reconstitution de la correspondance de Descartes avec le médecin d'Utrecht, Henricus Regius, laquelle pose des problèmes très complexes. Nous ne disposons d'aucune des lettres originales de Regius, bien que, apparemment, Legrand et Baillet en eussent des copies : Baillet se réfère à 32 lettres (sur 35), presque toutes datées. Il nous en livre des citations et des paraphrases. Le problème est de savoir si la date est « ancienne » (calendrier julien) ou « nouvelle » (calendrier grégorien). Du côté cartésien de la correspondance par contre nous avons deux copies de lettres — inconnues de Clerselier et retrouvées en Hongrie — et dix-huit « minutes »²⁴. Regius en effet, avait répondu à l'appel public que lui faisait Clerselier de restituer les originaux, par un refus catégorique²⁵.

Le motif pour reconstituer cette correspondance fut la redécouverte des disputes présidées par Regius en 1641. Regius les soumit au jugement de Descartes avant de les faire défendre par un de ses étudiants. Descartes à son tour en commenta les textes dans ses lettres. Comme la plupart de ces disputes ont une date précise, cela permet de re-dater les lettres, d'autant plus que le texte imprimé de la dispute montre souvent que Regius a adopté la solution proposée par Descartes. Par la même méthode on peut montrer que plusieurs lettres présentées par Clerselier comme formant un texte uni, se composent en réalité de fragments divers, appartenant à des périodes différentes. L'exemple majeur en est la lettre de Descartes à Regius qu'AT date du 24 mai 1640, qui est composée de pas moins de cinq fragments, écrits entre mai 1640 et novembre 1641. Enfin, un nouvel examen du texte de Baillet révèle un certain nombre de références qu'AT avait oubliées et qui donnaient aussi quelques textes. Au surplus, nous étions capables de fournir un commentaire historique beaucoup plus éclairant, notamment en ce qui concerne le contexte néerlandais de Descartes. Bref, cette nouvelle édition présente la correspondance de Descartes et Regius d'une façon

²⁰ « Correspondance de Descartes : nouveau classement », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 115 (1933), p. 373-401.

²¹ Descartes, *Correspondance*, Paris, Alcan/P.U.F., 8 vol., 1936-1963 (réimpr. Liechtenstein, Krauss, 1970).

²² La prise de conscience de l'état problématique de l'édition de la correspondance fut aussi le résultat du travail à l'origine de la *Correspondance de Mersenne* (éd. par Cornelis DE WAARD *et al.*, Paris, Beauchesne/P.U.F./C.N.R.S., 17 vol., 1932-1988). Il y avait aussi des problèmes concernant les Œuvres, en particulier posthumes, parmi lesquelles certaines requièrent une nouvelle édition. Il n'est cependant pas évident qu'une nouvelle édition complète soit nécessaire. Pour une position différente, voir Gregor SEBBA, « Some open questions in Descartes research », *Modern Language Notes*, 75, 1960, p. 222-229.

²³ Disponible sur internet <<http://www.library.uu.nl/digiarchief/dip/diss/2002-1015-122056/inhoud.htm>>.

²⁴ Cf. Judith ESZE, « Deux documents inédits sur Descartes », *Acta litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae*, 15, 1973, p. 230-244 ; Paul DIBON, « Sur deux lettres de Descartes à Regius », in *Regards sur la Hollande du Siècle d'Or* (Naples, Vivarium, 1990), p. 551-577.

²⁵ Voir la lettre ouverte à Clerselier que Regius à la nouvelle édition de *Brevis explicatio mentis humanae* (Utrecht, Ackersdijck et Van Zijll, 1657).

entièrement nouvelle, comme peut s'en convaincre n'importe quel utilisateur des éditions courantes²⁶. Rétrospectivement, elle confirme notre point de départ, qui était qu'un examen approfondi de la correspondance en son contexte pourrait être fructueux.

Le but de la seconde publication était de faire la même chose sur une échelle plus large et de mettre notre « format » à l'épreuve d'un ensemble plus varié de lettres. Ce format comprend, non seulement une édition (avec apparat, variantes, identification de citations, etc.), mais aussi une chronique de la vie de Descartes et un lexique biographique des correspondants et des personnes mentionnées dans les lettres²⁷. Le commentaire que nous nous proposons devait être informatif sans être abondant et par là redondant — idéal qui est loin d'être réalisé dans AT. Nous avons choisi l'année 1643 pour sa variété et sa représentativité. Elle comprend en effet des lettres en français, en latin et même en néerlandais ; des autographes, des copies, des extraits et des paraphrases aussi bien que des minutes publiées par Clerselier ; tandis que le contenu couvre des sujets très divers. Ce fut l'an de la « querelle d'Utrecht », marqué par la publication de la *Lettre à Voetius* et par le début des procédures contre Descartes, le début de la correspondance avec la princesse Élisabeth et la préparation des *Principes*.

Notre façon de présenter les lettres est relativement simple. a) L'ordre est chronologique ; b) le texte est établi d'une façon critique ; c) et le commentaire est suffisant sans être abondant. a) L'ordre est chronologique — si nous avons des arguments pour changer la place d'une lettre dans l'édition AT ou AM, nous les présentons dans une courte introduction. Mais ces arguments doivent être certains et convaincants — sinon la lettre reste simplement là où elle était ; b) Pour l'établissement du texte — s'il y a un autographe ou une copie fiable nous les prenons comme notre source principale. Notre édition étant « critique », nous n'hésitons pas à intervenir dans le texte, bien que nos interventions se limitent souvent à des affaires de ponctuation ou, lorsque la source est imprimée, de typographie. Les variantes sont reléguées vers un apparat ; c) Dans le commentaire nous tâchons de nous limiter au strict nécessaire. Pour éviter les renvois continuels à des lettres antérieures, nous avons décidé de présenter des événements qui sont importants pour plus d'une lettre dans un appendice — en l'occurrence trois appendices étaient nécessaires : le premier sur la querelle d'Utrecht, le second sur la Confrérie de la Vierge de Bois-le-Duc et le troisième sur un problème mathématique discuté dans la correspondance avec la princesse Élisabeth.

Quelles sont les nouveautés ? Quelques exemples. Nous avons re-daté une lettre à un habitant inconnu d'Utrecht (mars 1642 dans AT ; septembre 1643 chez nous), une lettre à Colvius (23 avril 1643 selon AT mais 20 avril d'après l'autographe de Leyde) et la première lettre d'Élisabeth (6 mai 1643 « nouveau style »). Certaines lettres situées par AT en 1643 ont été déplacées. C'est le cas de la lettre sur le clavecin parfait, datée par de Waard, pour des raisons peu convaincantes, du 6 juillet 1643. Nous sommes enclins à penser qu'elle date de 1639. Pour les lettres d'Élisabeth nous avons récupéré — grâce à l'aimable expertise de M. Johan Carel Bierens de Haan — les copies, maintenant gardées par la *Stichting Vrienden der Geldersche Kasteelen*²⁸. D'autres copies furent retrouvées à Londres et à La Haye, dont le texte était supérieur et qui permettaient de donner à une lettre une date plus précise. Nous avons retrouvé l'autographe d'une *lettre à Mersenne* dans l'*Académie Royale de Belgique* (Fonds Baron de Stassart). Une lettre autographe à Huygens (10 juillet 1643), qu'on croyait perdue, fut retrouvée en Suède — un fac-similé est publié dans M. Beretta, *A History of Non-Printed Science : A select Catalogue of the Waller Collection* (Uppsala, Uppsala University Press, 1993). Pour une *lettre à Van Buijtenjick*, nous avons trouvé (sur une indication de M. Aza Goudriaan) une source nouvelle et supérieure dans un ouvrage de Tobias Andreae de 1653 (*Methodi Cartesiani Assertio*), donc antérieure à sa publication, en français, par Clerselier — le texte latin publié par AT d'après les *Epistolæ* (1668) se trouvait être traduit d'après le texte français de Clerselier.

Cette découverte nous a amené aussi à reconsidérer l'identité du correspondant. Selon AT ce serait Gosuinus van Buijtenjick (ca 1585-1661), ministre de Dordrecht et « curateur » de l'École Latine. Mais Andreae se réfère au correspondant comme à un « *iuvenis ornatisissimus* » — titre normalement réservé à des étudiants. Par conséquent, il est plus vraisemblable qu'il s'agisse du fils, Petrus (van) Buytenjick (1623-ca 1690). Nous avons eu aussi la chance d'identifier l'« inventeur » anonyme évoqué dans une *lettre à Huygens*. L'invention se trouvait être une vis spéciale (à deux roues) destinée à augmenter le produit d'un moulin à vent utilisé dans les polders — invention d'un grand intérêt. Il s'agit de Simeon Hulsebosch (ca 1596-1648), ingénieur protégé par Johan van Baerle (ca 1583-1644), beau-frère de Huygens, et grand entrepreneur.

Soulignons pour finir, que nous n'appartenons pas à l'école qui soutient que tous les cinquante ans une nouvelle édition est nécessaire. Au contraire : une nouvelle édition n'est nécessaire qu'à partir du moment où la précédente devient inutilisable. Quiconque a consulté une des éditions populaires de la correspondance de Descartes qui se fondent sur AT — je pense notamment à l'édition digitale par André Gombay, qui est exécrable — sera d'accord avec nous qu'en ce qui concerne les éditions AT et AM de la correspondance de Descartes on en est arrivé à ce point. En effet, AT est devenue inutilisable au point que pour pouvoir servir de base à une édition plus populaire, elle demande une révision tellement totale et complète que celle-ci est hors de la compétence du lecteur moyen.

Theo VERBEEK et Erik-Jan BOS

²⁶ Voir les éditions de Geneviève Rodis-Lewis (Paris, Vrin, 1959) et de Roberto Bordoli (Naples, Cronopio, 1997).

²⁷ Pour autant que l'édition AM ne fournit qu'un échantillon limité d'un tel lexique.

²⁸ Qui contient aussi une copie de la lettre à la reine Christine qu'AT situe par erreur à la bibliothèque de l'Université de Leiden.

IV. UN FAUX DE CLERSELIER²⁹

Claude Clerselier, le premier grand éditeur de Descartes³⁰, est l'auteur d'un faux, ce qu'il révèle dans la *Préface* au vol. III des *Lettres de Monsieur Descartes*, publié à Paris en 1667 : « Je feignis que j'avois une Lettre de Monsieur Descartes qui en reveloit le secret, et qui en mesme temps répondoit aux difficultez que Monsieur de Roberval avoit proposées. Elle fut leuë dans l'assemblée [de Monsieur Montmor], où les plus clairvoyans jugerent bien que c'estoit une piece faite à la main ; et pour la rareté du fait, j'ay pensé que plusieurs ne seroient pas faschez de la voir ; c'est pourquoy je l'ay inserée dans ce Volume. Mais si Monsieur de Roberval, pour détromper le monde qui est infatué du nom et des opinions de Monsieur Descartes, luy qui dit avoir des demonstrations que toute sa Physique ne vaut rien, parce qu'elle peche dans le principe, vouloit charitablement nous instruire en mettant ses pensées et ses raisons sur le papier, je luy promets d'y acquiescer, ou de luy répondre »³¹.

Le contexte dans lequel cet épisode s'inscrit est rapporté un peu plus haut dans la *Préface* : « J'advertiray seulement icy que, Monsieur de Roberval se vantant par tout qu'il a une fois fermé la bouche en bonne compagnie à Monsieur Descartes, qui ne sceut lors que luy répondre aux difficultez qu'il luy proposoit touchant le mouvement dans le plein, ou touchant (?) quelques autres points de Physique »³².

Le reste de la *Préface* expose les raisons qui justifient la décision de constituer un faux document, puisque Descartes était déjà mort. Clerselier savait très bien « toute l'histoire de ce qui s'estoit passé dans cette premiere assemblée » et n'ignorait pas du tout « les raisons du silence que Monsieur Descartes y avoit gardé »³³. Comme Clerselier le note, Descartes espérait par son silence contraindre Roberval à coucher par écrit ses objections de telle sorte qu'il puisse lui-même avoir le loisir de préparer une réponse écrite. Roberval s'y refusa alors et par la suite, bien que cela lui fut demandé par des membres de l'Académie faisant autorité. De son point de vue, « parmy un si grand nombre d'habiles gens, il ne s'en trouve pas un, qui, à son dire, ait pû bien prendre sa pensée »³⁴.

La lecture publique de la fausse lettre eut lieu lors de la réunion de l'Académie de Montmor, le 13 juillet 1658. Dans l'exemplaire de l'édition Clerselier qui se trouve à la Bibliothèque de l'Institut, une note marginale, à la page 14 de la *Préface* indique : « C'est la lettre 97 page 538 ».

Pour Clerselier, réaliser un faux semble avoir été la manière la plus fine et la plus efficace pour renvoyer Roberval dans les cordes et calmer les rumeurs. La *Préface* expose d'autres raisons importantes expliquant la colère de Clerselier à l'encontre de Roberval, qui est décrit comme un ignoble individu. Clerselier reproche à Roberval de l'avoir empêché de lire les originaux des lettres de Descartes à Mersenne (que Roberval détenait depuis la mort de Mersenne), de telle sorte qu'il puisse corriger « sur ces Originaux les défauts qui pouvoient estre restez dans les Minutes que Monsieur Descartes s'estoit reservées »³⁵ ; et de s'y être opposé lors même qu'on lui proposait d'ôter « tout ce dont il se pourroit offenser ». C'est aussi la menace de Roberval « qu'il sçaurait bien faire voir, par les originaux qu'il avoit en ses mains, la verité, s'il m'arrivoit de n'estre pas fidele dans le rapport que j'en ferois »³⁶ qui choquait Clerselier. Blessé dans son amour-propre, Clerselier indique qu'il a effectué de petites corrections formelles ponctuelles, pour atténuer le caractère acerbe et violent des expressions de Descartes, lorsqu'il était par trop excessif. C'est donc Clerselier lui-même qui nous informe que les minutes ont été « arrangées ».

On observe donc ici deux formes de travestissement de la vérité : d'un côté, Roberval clame une victoire sur Descartes qui n'a jamais eu lieu, de l'autre Clerselier réalise un faux et publie une lettre que Descartes n'a jamais écrite. L'histoire par elle-même mérite d'être soulignée. Mais, ce sont ses conséquences, lorsqu'on observe le texte de la fausse lettre, qui sont surtout dignes d'être remarquées. Le début de la lettre renvoie le lecteur aux *Principia* : « Monsieur, j'ay desia tasché autant que j'ay pû de resoudre, ou plutot de prevenir les difficultes que vous me faites, touchant l'impossibilité du mouvement des parties de la matiere dans le plein, ayant éclaircy ce me semble assez nettement en divers endroits de mes Principes... »³⁷ Mais, ainsi qu'il ressort du tableau donné en appendice, les passages que Clerselier emprunte pour constituer sa lettre proviennent, pour la plupart, du traité *Le Monde*. Ceci est tout particulièrement important si l'on se rappelle les vicissitudes de l'édition de ce traité, publié à titre posthume à Paris en 1664 par Jacques Le Gras. Dans la *Préface* de son édition de *Le Monde* de 1664, Clerselier critiquera l'édition

²⁹ Ce texte est extrait d'une communication présentée le 6 février 2004 à la Clark Library de Los Angeles, où se tenait le colloque international *Communication et dissimulation dans l'Europe moderne*.

³⁰ On sait que les lettres de Descartes ont été publiées pour la première fois en trois volumes par Claude Clerselier : *Lettres de M^r Descartes...etc.*, Paris, Charles Angot, 1657, 1659, 1667. Avant Clerselier il n'existait que des éditions incomplètes de la correspondance de Descartes. Une réimpression en fac-similé de l'édition originale sera publiée en 2005 par J.-R. Armogathe et Giulia Belgioioso chez l'éditeur Conte de Lecce.

³¹ *Lettres de M^r Descartes...*, III, p. 13-14.

³² *Lettres de M^r Descartes...*, III, p. 12-13.

³³ *Lettres de M^r Descartes...*, III, p. 13.

³⁴ *Lettres de M^r Descartes...*, III, p. 13.

³⁵ *Lettres de M^r Descartes...*, III, p. 13.

³⁶ *Lettres de M^r Descartes...*, III, p. 15.

³⁷ *Lettres de M^r Descartes...*, III, p. 538.

de Le Gras, puisqu'il détient «l'original» (AT XI, XI, XII), comportant de meilleures illustrations (AT XI, XII). D'ailleurs Clerselier lui-même publiera plus tard, en 1677, une édition de «l'original».

Tel qu'il fut lu publiquement en 1658, le faux (qui ne peut avoir été constitué qu'à partir de l'original que possédait Clerselier) atteste que, plusieurs années avant 1664, date de la première publication du *Monde*, le traité circulait sous forme orale, tant dans sa version correcte que dans sa version erronée.

Clerselier avoue être l'auteur d'un faux seulement, alors qu'il en produisit deux. Mais d'autres éléments sont à prendre en compte. D'une part, Clerselier est le premier à être conscient des limites de sa propre édition. En effet, il écrit qu'il n'a pas toujours eu la possibilité de corriger sur les «originaux», c'est-à-dire sur les lettres réellement envoyées, «les défauts qui pouvoient être restez dans les Minutes que Monsieur Descartes s'étaient réservées». D'autre part, il admet naïvement avoir manipulé ces minutes : «Pour ce qui est d'avoir apporté adoucissement aux paroles aigres, que l'animosité qui est dans le coeur lasse quelquefois couler du bout de la plume, je confesse que je l'ay tousiours fait, autant que j'ay pû et que j'ay jugé le devoir faire [...]. Et c'est là tout de déguisement que j'ay apporté à ces lettres, et le seul dont on me puisse accuser, si toutesfois c'est une faute d'avoir corrige ou couvert celles d'autrui». Clerselier, donc, dissimule, mais en le déclarant.

Enfin, pour obtenir la liasse des lettres adressées par Descartes au père Mersenne, il n'hésite pas à offrir à Roberval, qui s'en était «rendu maître» après la mort du père Mersenne, de «les luy monstrier, afin qu'il les corrigeast, s'il y avoit des fautes, et qu'il en retranchast tout ce dont il se pourroit offenser».

Cela étant, il faut reconnaître que Clerselier était conscient que le travail sur la correspondance ne pouvait être considéré comme achevé. Il passera le flambeau à Legrand, lequel, avec l'aide d'autres annotateurs au nombre desquels il faut sans aucun doute mettre Baillet, s'emploiera à confronter minutes et lettres autographes en vue d'une édition de ces dernières qui, toutefois, ne vit jamais le jour.

<p><i>Lettres de M. Descartes</i>, Tome III, Paris, Charles, Angot, 1667</p>	<p><i>Le Monde....</i>, in <i>L'Homme de René Descartes</i> Paris, Michel Bobin & Nicolas le Gras, 1677 (in AT XI, 1-215)</p>
<p>La premiere chose que ie desire que vous remarquiez est, la difference qui est entre les corps durs & ceux qui sont liquides; Et pour cet effet, pensez que chaque corps peut estre divisé en des parties extremement petites; Je ne veux pas déterminer si leur nombre est <i>infiny</i>, ou <i>non</i>, mais à tout le moins il est certain qu'au regard de nostre connoissance il est <i>indefiny</i>; & que nous pouuons supposer qu'il y en a plusieurs milliers dans le moindre petit grain de sable qui puisse estre apperceu de nos yeux. Et remarquez que si deux de ces petites parties s'entretouchent sans estre en action pour s'éloigner l'une de l'autre, il est besoin de quelque force pour les separer tant peu que ce puisse estre: Car estant vne fois ainsi posées, elles ne s'auiseroient iamais de s'en oster d'elles-mesmes. Remarquez aussi qu'il faut deux fois autant de force pour en séparer deux que pour en séparer vne, & mille fois autant pour en separer mille, de sorte que s'il en faut separer plusieurs milliers tout à la fois, comme il faut peut-estre faire pour rompre vn seul cheueu, ce n'est pas merveille s'il y faut vne force assez sensible; Mais au contraire, si deux ou plusieurs ces parties se touchent seulement en passant, & lorsqu'elles sont en action pour se mouvoir l'une d'un costé, l'autre de l'autre, il est certain qu'il faudra moins de force pour les separer, que si elles estoient tout à fait sans mouvement; Et mesme qu'il n'y en faudra point du tout, si le mouuement avec lequel elles se peuvent separer d'elles-mesmes est égal ou plus grand que celui avec lequel on les veut séparer.</p> <p>Or ie ne trouue point d'autre difference entre les corps durs & les liquides, sinon que les parties des vns peuvent estre separées d'ensemble, beaucoup plus aisément que celles des autres; Car mesme celles des corps les plus durs peuvent estre separées par vne force capable de vaincre leur resistance; De sorte que pour composer le corps le plus dur qui puisse estre imaginé, ie pense qu'il suffit, si toutes ses parties se touchent sans qu'il reste d'espace entre deux, ny qu'aucune d'elles soit en action pour se mouoir; Car quelle colle, ou quel ciment y pourroit-on imaginer, outre cela,</p>	<p><i>Chapitre III</i> La difference qui est entre les corps durs & ceux qui sont liquides, est la premiere que je desire que vous remarquiez; & pour cet effet, pensez que chaque corps peut estre divisé en des parties extremement petites. Je ne veux point déterminer si leur nombre est infiny ou non; mais du moins il est certain, qu'à l'égard de nostre connoissance il est indefiny, & que nous pouvons supposer, qu'il y en a plusieurs millions dans le moindre petit grain de sable qui puisse estre apperceu de nos yeux. Et remarquez que, si deux de ces petites parties s'entretouchent, sans estre en action pour s'éloigner l'une de l'autre, il est besoin de quelque force pour les separer, si peu que ce puisse estre: car estant vne fois ainsi posées, elles ne s'aviseroient jamais d'elles-mesmes de se mettre autrement. Remarquez aussi qu'il faut deux fois autant de force pour en separer deux, que pour en séparer vne; & mille fois autant, pour en séparer mille. De sorte que, s'il en faut separer plusieurs millions tout à la fois, comme il faut peut-estre faire pour rompre vn seul cheueu, ce n'est pas merveille s'il y faut vne force assez sensible. Au contraire, si deux ou plusieurs de ces petites parties se touchent seulement en passant, & lors qu'elles sont en action pour se mouvoir l'une d'un costé, l'autre de l'autre: il est certain qu'il faudra moins de force pour les separer, que si elles estoient tout à fait sans mouvement; & mesme, qu'il n'y en faudra point du tout, si le mouvement avec lequel elles se peuvent separer d'elles-mesmes, est égal ou plus grand que celui avec lequel on les veut separer. Or je ne trouue point d'autre difference entre les corps durs & les corps liquides, sinon que les parties des vns peuvent estre separées d'ensemble beaucoup plus aisément que celles des autres. De sorte que, pour composer le corps le plus dur qui puisse estre imaginé, je pense qu'il suffit, si toutes ses parties se touchent, sans qu'il</p>

<p>pour les faire mieux tenir l'une à l'autre; Je pense aussi que c'est assez pour composer le corps le plus liquide qui se puisse trouver, si toutes ses plus petites parties se remuent le plus diversement l'une l'autre, & et le plus viste qu'il est possible, encore qu'avec cela elles ne laissent pas de se pouvoir toucher l'une l'autre de tous costez, & se ranger en aussi peu d'espace, que si elles estoient sans mouvement. (p. 543-544)</p>	<p>reste d'espace entre deux, ny qu'aucune d'elles soient en action pour se mouvoir. Car quelle colle ou quel ciment y pourroit-on imaginer, outre cela, pour les mieux faire tenir l'une à l'autre? Je pense aussi que c'est assez, pour composer le corps le plus liquide qui se puisse trouver, si toutes ses plus petites parties se remuent le plus diversement l'une de l'autre & le plus viste qu'il est possible; encore qu'avec cela elles ne laissent pas de se pouvoir toucher l'une l'autre de tous costez, & se ranger en aussi peu d'espace, que si elles étaient sans mouvement. (AT XI, 12₁₀₋₁₄)</p>
<p>Tous les corps de l'univers sont composez d'une mesme matiere (p. 539). Car souvenez vous que tous les corps tant durs que liquides sont faits d'une mesme matiere, & qu'il est impossible de concevoir que les parties de cette matiere composent iamais un corps plus solide, c'est à dire, qui occupe moins d'espace, qu'elles font lors que chacune d'elles est touchée de tous costez par les autres qui l'environnent. D'où il suit, ce me semble, que s'il peut y avoir du vide quelque part, ce doit plustot estre dans les corps durs, que dans ceux qui sont parfaitement liquides; Car il est evident que les parties de ceux cy se peuvent bien plus aisément presser & agencer l'une contre l'autre, à cause qu'elles se remuent sans cesse, que non pas celles des autres qui sont sans mouuement; Et par exemple, si vous mettez de la poudre dans quelque vase, vous le secouez & frappez contre, pour faire qu'il y en entre davantage; mais si vous y versez quelque liqueur, elle se range incontinent d'elle mesme, en aussi peu de lieu qu'on la peut mettre. (p. 545)</p>	<p><i>Chapitre IV</i> Touchant quoy je desire, premierement, que vous remarquiez que tous les corps, tant durs que liquides, sont faits d'une mesme matiere, & qu'il est impossible de concevoir que les parties de cette matiere composent jamais un corps plus solide, ny qui occupe moins d'espace, qu'elles font, lors que chacune d'elles est touchée de tous costez par les autres qui l'environnent. D'où il suit, ce me semble, que, s'il peut y avoir du vuide quelque part, ce doit plûtost estre dans les corps durs que dans les liquides: car il est évident que les parties de ceux-cy se peuvent bien plus aisément presser & agencer l'une contre l'autre, à cause qu'elles se remuent, que ne sont pas celles des autres, qui sont sans mouvement. Si vous mettez, par exemple, de la poudre en quelque vase, vous le secouez, & frappez contre, pour faire qu'il y en entre davantage; mais si vous y versez quelque liqueur, elle se range incontinent d'elle-mesme en aussi peu de lieu qu'on la peut mettre. (AT XI, 17₈₋₂₁)</p>
<p>Tous les mouuemens qui se font au monde sont en quelque façon circulaires, c'est-à-dire que, quand un corps quitte sa place, il entre tousiours en celle d'un autre, & ainsi de suite iusques au dernier, qui occupe au mesme instant le lieu delaisé par le premier; En sorte qu'il ne se trouue pas davantage de vide parmy eux lors qu'ils se meuvent, que lors qu'ils sont arrestez. Et remarquez icy qu'il n'est point pour cela necessaire que toutes les parties des corps qui se meuvent ensemble soient exactement disposées en rond comme un vray cercle, ni mesme qu'elles soient de pareille grosseur ou figure; Car ces inégalitez peuuent estre recompensées par d'autres inégalitez qui se trouvent en leur vitesse. (p. 545-546)</p>	<p><i>Chapitre IV</i> Tous les mouuemens qui se font au Monde sont en quelque façon circulaires: c'est-à-dire que, quand un corps quitte sa place, il entre tousiours en celle d'un autre, & celui-cy en celle d'un autre, & ainsi de suite jusques au dernier, qui occupe au mesme instant le lieu delaisé par le premier; en sorte qu'il ne se trouve pas davantage de vuide parmi eux, lorsqu'ils se remuent, que lorsqu'ils sont arrestez. Et remarquez icy, qu'il n'est point pour cela necessaire, que toutes les parties des corps qui se remuent ensemble, soient exactement disposées en rond comme un vray cercle, ny mesme qu'elles soient de pareille grosseur & figure; car ces inégalitez peuvent aisément estre compensées par d'autres inégalités, qui se trouvent en leur vitesse. (AT XI, 19₅₋₁₉)</p>
<p>Or on ne remarque pas communément ces mouuemens circulaires, quand les corps se meuvent dans l'air, d'autant que la plupart sont accoustumez à ne concevoir l'air que comme un espace vuide; Mais voyez nager des poissons dans le bassin d'une fontaine, s'ils ne s'approchent point trop de la surface de l'eau, ils ne la feront aucunement branler, encore qu'ils passent dessous de tous costez avec une tres-grande vitesse: D'où il paroist manifestement que l'eau qu'ils poussent deuant eux, ne pousse pas indifferemment toute l'autre, mais seulement celle qui peut mieux servir à parfaire le cercle du mouuement, & rentrer en la place qu'ils laissent; Et cette experience seule suffit pour monstrer combien ces mouuemens circulaires sont aisez & familiers à la Nature. (p. 546)</p>	<p><i>Chapitre IV</i> Or nous ne remarquons pas communément ces mouuemens circulaires, quand les corps se remuent en l'air, parce que nous sommes accoutumez de ne concevoir l'air que comme un espace vuide. Mais voyez nager des poissons dans le bassin d'une fontaine: s'ils ne s'approchent point trop près de la surface de l'eau, ils ne la feront point du tout branler, encore qu'ils passent dessous avec une tres-grande vitesse. D'où il paroist manifestement que l'eau qu'ils poussent devant eux, ne pousse pas indifferemment toute l'eau du bassin; mais seulement celle qui peut mieux servir à parfaire le cercle de leur mouvement, & rentrer en la place qu'ils abandonnent. Et cette experience suffit pour montrer, combien ces mouuemens circulaires sont aisez & familiers à la Nature. (AT XI, 19₂₀₋₂₀₆)</p>

<p>Je conçois le <i>premier</i>, comme vne liqueur la plus subtile & la plus penetrante qui soit au monde; Et en suite de ce que ie vous ay dit cy-deuant, touchant la nature des corps liquides, ie m' imagine que ses parties sont beaucoup plus petites, & se remuent beaucoup plus viste qu'aucunes de celles des autres corps; Ou plustost, pour bannir tout à fait le vuide de la Nature, & pour oster mesme toutes les chicanes que les plus difficiles & les plus scrupuleux me pourroient faire là dessus, ie n'attribuë à ses parties aucune grosseur ou figure déterminée; Mais ie me persuade que l'impetuosité de son mouuement est suffisante pour faire qu'il se diuise en toutes façons, & en tous sens, par la rencontre des autres corps, & que ses parties changent de figure à tous momens, pour s'accomoder à celles des lieux où elles entrent; en sorte qu'il n'y a iamais de passage si estroit, ny d'angle si petit entre les parties des autres corps, où celles de cét Element ne penetrent sans aucune difficulté, & qu'elles ne remplissent exactement. Pour le <i>second Element</i>, ie le conçois bien aussi comme vne liqueur tres subtile, en le comparant avec le troisième, mais pour le comparer avec le premier, il est besoin d'attribuer quelque grosseur & quelque figure à chacune de ses parties, & de les imaginer à peu près toutes rondes, & jointes ensemble ainsi que des grains de sable ou de poussiere; En sorte qu'elles ne peuvent si bien s'agencer, ny tellement se presser l'vne contre l'autre, qu'il ne demeure tousiours autour d'elles plusieurs petits intervalles, dans lesquels il est bien plus aisé au premier Element de se glisser, que non pas à elles de changer de figure tout exprés pour les remplir; Et ainsi je me persuade que ce second Element ne peut estre si pur en aucun endroit du Monde qu'il n'y ait tousiours avec luy quelque peu de la matiere du premier. Apres ces deux Elemens ie n'en reçois qu'un <i>troisième</i>, duquel ie iuge que les parties sont d'autant plus grosses, & se meuuent d'autant moins viste à comparaison de celles du second, que font celles-cy à comparaison de celles du premier. Et mesme ie croy que c'est assez de le concevoir comme vne ou plusieurs grosses masses, dont les parties n'ont que fort peu ou point du tout de mouuement qui leur fasse changer de situation au respect l'vne de l'autre. (p. 547)</p>	<p><i>Chapitre V</i> Je conçois le premier, qu'on peut nommer l'Element du Feu, comme vne liqueur, la plus subtile & la plus penetrante qui soit au Monde. Et en suite de ce qui a esté dit cy-dessus, touchant la nature des corps liquides, je m' imagine que ses parties sont beaucoup plus petites, & se remuent beaucoup plus viste, qu'aucune de celles des autres corps. Or plutôst, afin de n'estre pas contraint d'admettre aucun vide en la Nature, je ne luy attribuë point des parties qui ayent aucune grosseur ny figure déterminée; mais je me persuade que l'impetuosité de son mouuement est suffisante pour faire qu'il soit divisé, en toutes façons & en tous sens, par la rencontre des autres corps, & que ses parties changent de figure à tous momens, pour s'accomoder à celle des lieux où elles entrent; en sorte qu'il n'y a jamais de passage si étroit ny d'angle si petit, entre les parties des autres corps, où celles de cét Element ne penetrent sans aucune difficulté, & qu'elles ne remplissent exactement. Pour le second, qu'on peut prendre pour l'Element de l'Air, je le conçois bien aussi comme vne liqueur tres-subtile, en le comparant avec le troisième; mais pour le comparer avec le premier, il est besoin d'attribuer quelque grosseur & quelque figure à chacune de ses parties, & de les imaginer à peu près toutes rondes, & jointes ensemble, ainsi que des grains de sable & de poussiere. En sorte qu'elles ne se peuvent si bien agencer, ny tellement presser l'vne contre l'autre, qu'il ne demeure toujours autour d'elles plusieurs petits intervalles, dans lesquels il est bien plus aisé au premier Element de se glisser, que non pas à elles de changer de figure tout exprés pour les remplir. Et ainsi je me persuade que ce second Element ne peut estre si pur en aucun endroit du Monde, qu'il n'y ait toujours avec luy quelque peu de la matiere du premier. Apres ces deux Elemens, je n'en reçois plus qu'un troisième, à sçavoir celui de la Terre, duquel je juge que les parties sont d'autant plus grosses & se remuent d'autant moins viste, à comparaison de celles du second, que sont celles-cy à comparaison de celles du premier. Et mesme je croy que c'est assez de les concevoir comme vne ou plusieurs grosses masses, dont les parties n'ont que fort peu ou point de tout le mouuement, qui leur fasse changer de situation à l'égard l'vne de l'autre. (AT XI, 248-252)</p>
<p>Et remarquez que ce n'est pas sans raison que ie ne reçois point d'autres Elemens que ces trois que j'ay décrits; Car la difference qui est entr'eux & les autres corps que les Philosophes appellent mixtes ou composez, consiste en ce que les formes de ces corps meslez contiennent tousiours en soy quelques qualitez qui se contrarient, & qui se nuisent, ou du moins qui ne tendent point à la conservation l'vne de l'autre, au lieu que les formes des Elemens doiuent estre simples, & n'auoir aucunes qualitez qui ne s'accordent ensemble si parfaitement, que chacune tende à la conservaton de toutes les autres. (p. 548)</p>	<p><i>Chapitre V</i> En suite dequoy je vous pourray facilement faire entendre, pourquoy je ne reçois point d'autres Elemens que les trois que j'ay décrits; car la difference qui doit estre entre-eux & les autres corps, que les Philosophes appellent mixtes, ou mélez & composez, consiste en ce que les Formes de ce corps mélez contiennent toujours en soy quelques Qualitez qui se contrarient & qui se nuisent, ou du moins qui ne tendent point à la conservation l'vne de l'autre; au lieu que les formes des Elemens doivent estre simples, & n'auoir aucunes qualitez qui ne s'accordent ensemble si parfaitement, que chacune tende à la conservation de toutes les autres. (AT XI, 268-20)</p>
<p>Mais si vous examinez toutes les formes que les divers mouuemens, grosseurs, figures, & arrangement des parties de la matiere peuvent donner aux corps meslez, ie m'assure</p>	<p><i>Chapitre V</i> Examinez, tant qu'il vous plaira, toutes les formes que les divers mouuements, les diverses figures & grosseurs, & le different arrangement des</p>

<p>que vous n'en trouuerez aucune qui n'ait en soy des qualitez qui tendent à faire qu'elle se change, & en se changeant qu'elle se reduise à quelqu'une de celles de ces Elemens. (p. 548)</p>	<p>parties de la matiere peuvent donner aux corps mélez; & je m'assure que vous n'en trouuerez aucune, qui n'ait en soy des qualitez qui tendent à faire qu'elle se change, & en se changeant, qu'elle se reduise à quelqu'une de celles des Elemens. (AT XI, 27¹¹⁻¹⁸)</p>
<p>De sorte qu'il ne peut y auoir de corps meslez ailleurs que sur les superficies de ces grands corps; Mais il semble que là il faille de nécessité qu'il y en ait: Car les Elemens estant chacun de nature fort contraire, il ne se peut faire que deux d'entr'eux s'entretouchent, sans qu'ils agissent contre les superficies l'un de l'autre, & donnent ainsi à la matiere qui y est, les diverses formes de ces corps meslez. (p. 549)</p>	<p><i>Chapitre V</i> Il ne peut y auoir de corps mélez ailleurs, que sur les superficies de ces grands corps. Mais là il faut de nécessité, qu'il y en ait; car, les Elemens estant de nature fort contraire, il ne se peut faire que deux d'entr'eux s'entretouchent, sans qu'ils agissent contre les superficies l'un de l'autre, & donnent ainsi à la matiere qui y est, les diverses formes de ces corps mélez. (AT XI, 29³⁻¹⁰)</p>
<p>Si nous considerons generalement tous les corps dont l'Vniuers est composé, nous n'en trouverons que de trois sortes qui puissent estre appellez grands; nombrez entre ses principales parties, à sçavoir, le Soleil & les Etoiles fixes pour le premier, les Cieux pour le second, & la Terre avec les Planettes & les Cometes pour le troisième. C'est pourquoy nous auons grande raison de penser que le Soleil & les Estoiles fixes n'ont point d'autre forme que celle du premier Element tout pur, les Cieux celle du second, & la Terre avec les Planettes & les Cometes celle du troisième. (p. 548)</p>	<p><i>Chapitre V</i> Si nous considerons generalement tous les corps dont l'Vniuers est composé, nous n'en trouverons que de trois sortes, qui puissent estre appellez grands, & contez entre ses principales parties: c'est à sçavoir, le Soleil, & les Etoiles fixes pour la premiere, les Cieux pour la seconde, & la Terre avecque les Planetes & les Cometes por la troisième. C'est pourquoy nous auons grande raison de penser que le Soleil & les Etoiles fixes n'ont point d'autre forme que celle du premier Element toute pure; les Cieux, celle du second; & la Terre, avec les Planetes & les Cometes, celle du troisième. (AT XI, 29¹¹⁻²²)</p>
<p>Et pour les corps meslez, nous n'en apperceuons en aucune autre lieu que sur la superficie de la terre; Et si nous considerons que tout l'espace qui les contient, à sçavoir, tout celuy qui est depuis les nuës les plus hautes iusques aux fosses les plus profondes, est extremement petit à comparaison de toute la terre & des immenses estenduës du Ciel, nous pourrons facilement nous imaginer que ces corps meslez ne font tous ensemble que comme vne petite écorce qui s'est engendrée au dessus de la terre, par l'agitation & le meslange de la matiere du Ciel qui l'enuironne. (p. 548-549)</p>	<p><i>Chapitre V</i> Enfin nous n'appercevons point de corps mélez en aucun autre lieu que sur la superficie de la Terre; & si nous considerons que tout l'espace qui les contient, sçavoir tout celuy qui est depuis les nuées les plus hautes, jusques aux fosses les plus profondes que l'avarice des homme ait jamais creusées pour en tirer les métaux, est extrêmement petit à comparaison de la Terre & des immenses étenduës du Ciel: nous pourrons facilement nous imaginer, que ces corps mélez ne sont tous ensemble que comme vne écorce qui s'est engendrée au dessus de la Terre, par l'agitation & le mélange de la matiere du Ciel qui l'enuironne. (AT XI, 30⁸⁻¹⁹)</p>
<p>Mais pour éuiter toute dispute avec les Philosophes de ce Monde, permettez maintenant pour vn peu de temps à vostre pensée d'en sortir, & de considerer ce qui pourroit arriuer dans vn autre tout nouveau, si ie luy en faisois naistre vn en sa presence dans les espaces imaginaires. (p. 541)</p>	<p><i>Chapitre VI</i> Permettez donc pour vn peu de temps à vostre pensée de sortir hors de ce Monde, pour en venir voir vn autre tout nouveau, que je feray naistre en sa presence dans les espaces imaginaires. (AT XI, 31²²⁻²⁵)</p>
<p>[...] Ce grand & immense espace, que les Philosophes appellent imaginaire, & qu'ils nous disent estre infiny; & de vray ils doivent bien en estre creus, puisque ce sont eux mesmes qui l'ont fait. (p. 540)</p>	<p><i>Chapitre VI</i> Les Philosophes nous disent que ces espaces sont infinis; & ils doivent bien en estre crûs, puisque ce sont eux-mesmes qui les ont faits. (AT XI, 31²⁵⁻³²)</p>
<p>La nature que j'attribuë à cette matiere est si claire, & toutes ses proprietéz, a sçavoir, sa divisibilité, & la grandeur, la figure, la situation, & le mouvement de ses parties, si intelligibles, qu'il n'y a rien que le commun mesme des homme conçoive plus clairement & plus distinctement. (p. 541)</p>	<p><i>Chapitre VI</i> Attribuons luy, s'il vous plaist, vne nature en laquelle il n'y ait rien du tout que chacun ne puisse connoistre aussi parfaitement qu'il est possible. (AT XI, 33⁵⁻⁸)</p>
<p>Bien que ie suppose que cette matiere n'a la forme ny de la terre, ny du feu, ny de l'air, ny d'aucune autre chose plus particuliere, non plus que les qualitez de chaude, de froide, de seche, d'humide, de legere ou de pesante; & que ie ne suppose en elle aucun goust, ou odeur, ou son, ou couleur, ou lumiere, ou autre chose semblable, dans la nature de</p>	<p><i>Chapitre VI</i> Et pour cét effet, supposons expressément qu'elle n'a point la forme de la Terre, ny du Feu, ny de l'Air, ny aucune autre plus particuliere, comme du bois, d'une pierre, ou d'un métal, non plus que les qualitez d'estre chaude ou froide, sèche ou humide, legere ou pesante, ou</p>

<p>laquelle on puisse dire qu'il y ait quelque chose qui ne soit pas euidemment connu? de tout le monde, il ne faut pas penser pour cela qu'elle soit cette matiere premiere des Philosophes, qu'on a si bien depouillée de toutes ses formes & qualitez, qu'il n'y est rien demeuré de reste, qui puisse estre clairement entendu. (p. 540-541).</p>	<p>d'avoir quelque goût, ou odeur, ou son, ou couleur, ou lumiere, ou autre semblable, en la nature de laquelle on puisse dire qu'il y ait quelque chose que ne soit pas évidemment connu de tout le monde. Et ne pensons pas aussi d'autre costé qu'elle soit cette Matiere premiere des Philosophes, qu'on a si bien depouillée de toutes ses Formes & Qualitez, qu'il n'y est rien demeuré de reste, qui puisse estre clairement entendu. (AT XI, 33⁸⁻²²)</p>
<p>Je suppose cette matiere comme vn vray corps parfaitement solide, qui remplit entierement & également toutes les longueurs, largeurs & profondeur de ce grand & immense espace. (p. 540)</p>	<p><i>Chapitre VI</i> Mais concevons-la comme vn vray corps, parfaitement solide, qui remplit également toutes les longueurs, largeurs & profondeurs, de ce grand espace. (AT XI, 33²²⁻²⁴)</p>
<p>Chacune de ses parties occupe tousiours vn espace tellement proportionné à sa grandeur, qu'elle n'en sçauoit remplir vn plus grand, ny se resserrer dans vn moindre, ny souffrir que pendant qu'elle y demeure quelqu'autre y trouue place. (p. 539)</p>	<p><i>Chapitre VI</i> Chacune de ses parties occupe toujours vne partie de cet espace, tellement proportionnée à sa grandeur, qu'elle n'en sçaurait remplir vne plus grande, ny se resserrer en vne moindre, ny souffrir que, pendant qu'elle y demeure, quelqu'autre y trouve place. (AT XI, 33²⁶⁻³⁰)</p>
<p>L'adjoûte que cette matiere peut estre divisée en vn nombre indefiny de parties, chacune desquelles est capable d'vne innombrable varieté de figures & de mouuemens. (p. 540)</p>	<p><i>Chapitre IV</i> Adjoûtons à cela, que cette matiere peut estre divisée en toutes les parties & selon toutes les figures que nous pouvons imaginer; & que chacune de ses parties est capable de recevoir en soy tous les mouuemens que nous pouvons aussi concevoir. (AT XI, 34¹⁻⁵)</p>
<p>Elles seront suffisantes pour faire que les parties de cette vaste matiere, ou si vous voulez de ce Chaos, se demeslent d'elles-mesmes, & se disposent en si bon ordre, qu'elles auront la forme d'un Monde tres-parfait, & dans lequel on pourra voir non seulement de la Lumiere, mais aussi toutes les autres choses tant generales que particulieres qui paroissent dans ce vray Monde. (p. 541)</p>	<p><i>Chapitre VI</i> Elles sont suffisantes pur faire que les parties de ce Chaos se démèlent d'elles-mesmes, & se disposent en si bon ordre, qu'elles auront la forme d'un Monde tres-parfait, & dans lequel on pourra voir non seulement de la Lumiere, mais aussi toutes les autres choses, tant generales que particulieres, qui paroissent dans ce vray Monde. (AT XI, 34²⁴⁻³⁵⁴)</p>
<p>Auant que ie vous explique cecy plus au long [...] arretez vous vn peu à considerer ce Chaos, & remarquez qu'il ne contiennent aucune chose qui ne vous soit si parfaitement connuë, que vous ne sçauriez pas mesme feindre de l'ignorer. Car pour les qualitez que i'y ay mises, si vous y auez pris garde, ie les ay seulement supposées telles que vous les pouuez imaginer; Et pour la matiere dont ie l'ay composée, il n'y a rien de plus simple ny de plus facile à connoistre dans les creatures inanimées. Et son <i>idée</i>, sçavoir l'<i>etenduë</i>, est tellement comprise dans toutes celles que nostre imagination peut former, qu'il faut necessairement que vous la conceuiez, ou que vous n'imaginiez iamais aucune chose. (p. 541)</p>	<p><i>Chapitre VI</i> Mais avant que j'explique cecy plus au long, arretez-vous encore vn peu à considérer ce Chaos, & remarquez qu'il ne contient aucune chose, qui ne vous soit si parfaitement connuë, que vous ne sçauriez pas mesme feindre de l'ignorer. Car, pour les qualitez que j'y ay mises, si vous y avez pris garde, je les ay seulement supposées telles que vous les pouviez imaginer. Et pour la matiere dont je l'ay composé, il n'y a rien de plus simple, ny de plus facile à connoistre dans les créatures inanimées; & son idée est tellement comprise en toutes celles que nostre imagination peut former, qu'il faut necessairement que vous la conceviez, ou que vous n'imaginiez jamais aucune chose. (AT XI, 35⁵⁻¹⁷)</p>
<p>Toutesfois parce que les Philosophes sont si subtils, qu'ils trouvent des difficultez dans les choses qui semblent les plus claires aux autres hommes, & que le souuenir que vous auez de leur matiere premiere (qu'ils confessent eux-mesmes estre assez mal-aisée à concevoir) vous pourroit divertir de la connoissance de celle dont ie parle, il faut que ie vous die en cet endroit, que si ie ne me trompe, toute la difficulté qu'ils eprouent dans la leur, ne vient de ce qu'ils la veulent distinguer de sa propre quantité, & de son estenduë exteriere; toutesfois ie veux bien qu'ils croient auoir raison, car ie n'ay pas dessein de m'arrester à leur contredire; mais il ne doivent pas aussi trouuer estrange, si ie suppose que la quantité de la matiere que i'ay décrite ne differe non plus de sa substance, que le nombre fait des choses nombrées; & si ie considere son estenduë, ou la</p>	<p><i>Chapitre VI</i> Toutesfois, parce que les Philosophes sont si subtils, qu'ils sçavent trouver des difficultez dans les choses qui semblent extremement claires aux autres hommes; & que le souvenir de leur Matiere premiere, qu'ils sçavent estre assez mal-aisée à concevoir, les pourroit divertir de la connoissance de celle dont je parle: il faut que je leur dise en cet endroit, que, si je ne me trompe, toute la difficulté qu'ils éprouent en la leur, ne vient que de ce qu'ils la veulent distinguer de sa propre quantité & de son estenduë exteriere, c'est-à-dire de la propriété qu'elle a d'occuper de l'espace. En quoy toutesfois je veux bien qu'ils croient auoir raison, car je n'ai pas dessein de m'arrester à les contredire. Mais ils ne doivent pas aussi trouver estrange, si je suppose que la quantité</p>

propriété qu'elle a d'occuper de l'espace, non comme un <i>accidens</i> , mais comme sa <i>vraye forme & son essence</i> ; Car ils ne sçauroient nier qu'elle ne soit tres facile à concevoir en cette sorte. (p. 542)	de la matiere que j'ai décrite, ne differe non plus de sa substance, que le nombre fait des choses nombrées; et si je conçois son étenduë, ou la propriété qu'elle a d'occuper de l'espace, non point comme vn accident, mais comme sa <i>vraye Forme & son Essence</i> : car ils ne sçauroient nier qu'elle ne soit tres-facile à concevoir en cette sorte. (AT XI, 35 ¹⁸ -36 ⁸)
& mon dessein n'est pas auiourd'huy de vous expliquer comme eux, les choses qui sont en effet dans le vray Monde; mais seulement d'en feindre vn à plaisir, dans lequel il n'y ait rien que les plus grossiers Esprits ne soient capables de concevoir, & qui puisse toutesfois estre créé tout de mesme que ie l'auray feint. (p. 542)	<i>Chapitre VI</i> Et mon dessein n'est pas d'expliquer, comme eux, les choses qui sont en effet dans le vray monde; mais seulement d'en feindre vn à plaisir, dans lequel il n'y ait rien que les plus grossiers esprits ne soient capables de concevoir, & qui puisse toutefois estre créé tout de mesme que je l'aurai feint. (AT XI, 36 ⁹⁻¹⁴)
Si i'y mettois la moindre chose qui fust obscure, il se pourroit faire que parmy cette obscurité il y auroit quelque repugnance cachée, dont ie ne me serois pas apperceu, & ainsi que sans y penser ie supposerois vne chose impossible; Au lieu que pouuant distinctement imaginer tout ce que i'y mets, il n'y a point doute qu'encore qu'il n'y eust rien de tel dans l'ancien Monde, Dieu le pourroit toutesfois créer dans vn nouveau; Car il est certain qu'il peut créer toutes les choses que nous pouuons clairement & distinctement imaginer. (p. 542)	<i>Chapitre VI</i> Si j'y mettois la moindre chose qui fût obscure, il se pourroit faire que, parmy cette obscurité, il y auroit quelque repugnance cachée, dont je ne me serois pas apperceu, & ainsi que, sans y penser, je supposerois vne chose impossible; au lieu que, pouuant distinctement imaginer tout ce que j'y mets, il est certain qu'encore qu'il n'y eust rien de tel dans l'ancien monde, Dieu le peut toutesfois créer dans vn nouveau: car il est certain qu'il peut créer toutes les choses que nous pouvons imaginer. (AT XI, 36 ¹⁵⁻²⁴)

L'analyse de certaines variantes (cf. AT XI) montre la conformité de la lettre XCVII avec l' « original » (AT XI, XI, XII) utilisé par Clerselier pour son édition de 1677 de *Le Monde*. Je donnerai ici les plus importantes.

Clerselier 1677	Clerselier 1667	Clerselier/Le Gras 1664
petit (AT XI, 12 ¹⁸)	petit	<i>omis</i>
en separer (AT XI, 12 ²⁷⁻²⁸)	en separer	<i>omis</i>
petites (AT XI, 12 ²⁰)	petites	<i>omis</i>
s'il y faut (AT XI, 13 ³)	s'il y faut	si l'on employe
faudra (AT XI, 13 ⁹),	faudra	faudroit
corps (AT XI, 13 ¹⁴),	corps	<i>omis</i>
d'ensemble (AT XI, 13 ¹⁵)	d'ensemble	<i>omis</i>
figure (AT XI, 19 ¹⁸)	figure	<i>omis</i>
point (AT XI, 19 ²⁵)	point	<i>omis</i>
que non pas (AT XI, 25 ¹¹)	que non pas	qu'à
le (AT XI, 25 ²¹)	le	les
qui <premier> (AT XI, 26 ¹⁵)	qui	<i>omis</i>
de (AT XI, 29 ⁴)	de	des
point d'autre (AT XI, 29 ¹⁹)	point d'autre	autre
nous (AT XI, 30 ¹⁵)	nous	nous nous
nous (AT XI, 30 ¹⁶)	nous	<i>omis</i>
s'est (AT XI, 30 ¹⁷)	s'est	est
& (AT XI, 35 ¹)	&	<i>omis</i>

Giulia BELGIOIOSO (trad. par L. RENAULT)

V. À PROPOS D'UNE NOTE DE LA NOUVELLE ÉDITION DE AT (II, 731-734) ET D'UN DOCUMENT DISPARU

La *lettre à Mersenne* du 15 novembre 1638 (AT II, 419-451, n° CXLIX) présente, selon l'édition AT, et surtout selon les éditeurs de la nouvelle édition, une série de problèmes concernant l'établissement du texte. L'équipe dirigée par Theo Verbeek a annoncé, dans le *BC XXX* (Liminaire II, « Notes sur la correspondance de Descartes », p. 3-9), avoir retrouvé l'autographe de Descartes : une fois édité, cet autographe mettra à notre disposition le texte reçu par Mersenne. Dans l'attente de cette édition, cependant, il vaut la peine de faire le point sur quelques conjectures avancées dans l'Appendice de AT II. L'exemplaire de l'édition Clerselier des *Lettres* conservé à l'Institut de France,

qui sera bientôt publié par Jean-Robert Armogathe et Giulia Belgioioso, nous a permis de jeter un peu de lumière sur ces hypothèses, concernant l'établissement du texte et la circulation de la lettre envoyée par Descartes.

AT publie le texte de Clerselier (vol. II, p. 406-422) avec les corrections de l'exemplaire de l'Institut, relevées sur la lettre envoyée, qui faisait partie de la collection La Hire (n° 20 de cette collection). Il y a cependant un problème concernant le calcul et les formules mathématiques de la lettre (AT II, 425²⁰-426²⁶) : AT remarque dans une note (p. 425) que « Tout le calcul qui suit ([p. 425,] l. 21 à p. 426, l. 23), connu par Cousin (t. VIII, p. 8-9), manque aujourd'hui dans les sources ». En effet, le texte du calcul ne se trouve pas à la page correspondante de l'édition Clerselier et de l'exemplaire de l'Institut (Clerselier II, 409), mais le calcul est rapporté par Cousin. Qu'est-ce que cela signifie ? Selon l'équipe qui a travaillé à la nouvelle édition (voir les longues notes de l'Appendice : AT II, 731-734), Cousin aurait eu entre les mains l'autographe de Descartes, comme le confirment les annotations du vol. VIII de son édition des *Œuvres complètes de Descartes* (Paris, Levrault, 11 vol., 1824-1826) à propos de cette lettre : « Peu d'augmentations, mais beaucoup de transpositions. Fixement datée du 15 novembre 1638 » (Cousin, *Œuvres...*, t. VIII, p. 3). Cette note de Cousin ainsi que la note de AT que nous avons mentionnée ont porté à conclure que Cousin disposait de l'autographe. Cette conclusion paraît tout à fait arbitraire à partir des annotations de l'exemplaire de l'Institut. En effet, il est clair que les annotations concernant la date de la lettre et l'état du texte de la minute de Clerselier par rapport au texte envoyé (« Peu d'augmentations, mais beaucoup de transpositions. Fixement datée du 15 novembre 1638 ») ne sont pas de Cousin, mais des annotateurs de l'exemplaire conservé à l'Institut de France. Cousin les a seulement transcrites et citées en note, ce qu'il faisait habituellement, comme il le déclare dans son *Avant-propos* au tome VI (p. I-IV) à propos des lettres pour lesquelles l'exemplaire de l'Institut permettait d'établir la date ou le correspondant. En effet, Cousin n'affirme nulle part avoir vu l'autographe et, sans rien ajouter, cite entre guillemets les annotations qu'il a trouvés dans l'exemplaire de l'Institut.

Adam et Tannery, qui ont publié le texte de la lettre avec les corrections de l'exemplaire de l'Institut, ayant aussi consulté l'édition Cousin, ne concluent pas que ce dernier disposait de l'autographe. Il faudrait à présent relire la note de AT II, 425, qui suggère aussi une solution en ce qui concerne la disparition du texte du calcul : « Tout le calcul qui suit ([p. 425,] l. 21 à p. 426 l. 23), connu par Cousin (t. VIII, p. 8-9), manque aujourd'hui dans les sources ». Mais quelles sont les sources ? Évidemment, en premier lieu, l'exemplaire de l'Institut, qui était la source du texte que Adam et Tannery étaient en train d'éditer. Pourquoi *aujourd'hui* ? Parce qu'ils étaient convaincus, sans le dire ouvertement, que Cousin, travaillant sur l'exemplaire de l'Institut, disposait de ce calcul, ce qui explique qu'il l'ait publié dans son édition sans ajouter un mot. Mais, au moment de la première édition AT, l'exemplaire de l'Institut ne contenait plus le texte du calcul. La thèse avancée dans l'Appendice de la nouvelle présentation doit donc être rejetée : Cousin n'avait pas l'original envoyé, mais néanmoins Cousin restait (avant la redécouverte de la lettre envoyée) la seule source pour ce texte. Si on veut avancer une conjecture, une hypothèse très vraisemblable est la suivante : au moment où Cousin était en train de travailler sur l'exemplaire de l'Institut, sur celui-ci se trouvait un papier collé (un « becquet », comme il s'en trouve beaucoup dans cet exemplaire) avec le calcul que Cousin transcrit : la longueur de ce calcul et sa complexité ne permettait pas aux annotateurs de le transcrire à côté du texte, comme les autres *marginalia*. C'est pourquoi les annotateurs se sont servis, ici, comme dans d'autres cas où les ajouts étaient importants, de petits papiers collés, en renvoyant, avec une lettre majuscule, du lieu où il fallait ajouter le texte manquant au becquet. Dans le cas qui nous intéresse, le renvoi est indiqué par la lettre (« A »), qui se trouve à la place du calcul manquant mais le papier collé manque.

Massimiliano SAVINI

LISTES BIBLIOGRAPHIQUES ET RECENSIONS POUR L'ANNÉE 2002

1. Textes et documents

1.1. DESCARTES

Inédits et textes réétablis

- 1.1.1. BOS (Erik-Jan) & VERMEULEN (Corinna), « An unknown autograph letter of Descartes to Joachim Wicquefort », *Studia leibnitiana*, 34, 2002, 1, p. 100-109 (avec résumé en français).
- 1.1.2. BOS (Erik-Jan), *The correspondence between Descartes and Henricus Regius, De briefwisseling tussen Descartes en Henricus Regius (met een samenvatting in het Nederlands)*, Proefschrift ter verkrijging van de graad van doctor aan de Universiteit Utrecht op gezag van de Rector Magnificus, Prof. Dr. W. H. Gispen, ingevolge het besluit van het College voor Promoties in het openbaar te verdedigen op maandag 4 maart 2002 des middags te 16.15 uur, door Jan Jacobus Frederik Maria Bos, geboren op 10 februari 1969, te Boxtel, Utrecht, Zeno, The Leiden-Utrecht Research Institute of Philosophy, Quaestiones Infinitae, Publications of the department of philosophy Utrecht University,

vol. XXXVII, 2002, LIV-296 p. [Disponible sur internet à l'adresse <<http://www.library.uu.nl/digiarchief/dip/diss/2002-1015-122056/inhoud.htm>>.] ✍

- 1.1.3. BREGER (Herbert), « Ein wiedergefundenes Autograph von Descartes », *Studia leibnitiana*, 34, 2002, 1, p. 110-116.
- 1.1.4. DESCARTES (René), *La recherche de la vérité par la lumière naturelle de René Descartes*, sous la direction de Ettore LOJACONO, textes établis par Erik Jan BOS, lemmatisation et concordances du texte français par Franco A[urelio] MESCHINI, index et concordances du texte latin et néerlandais par Francesco SAITA, Milano, FrancoAngeli, Filosofia e scienza nel cinquecento e nel seicento. Testi 14, 2002, LXVI-694 p. ✍

Traductions

- 1.1.5. ARIEW (Roger) & GARBER (Daniel), éd., *Descartes Works in Translation*, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 1, 2002, 289 p. Contient : *Renatus Des-Cartes Excellent Compendium of Musick : With Necessary and Judicious Animadversions Thereupon* (1653) ; *Mechanicks*, in Thomas SALISBURY, *Mathematical Collections and Translations* (1661, vol. 2, part 1) ; *A Discourse of a Method for the Well-Guiding of Reason, and the Discovery of Truth in the Sciences* (1649). ✍ voir au 1.2.2.
- 1.1.6. ARIEW (Roger) & GARBER (Daniel), éd., *Descartes Works in Translation*, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 2, 2002, 414 p. Contient : *Six Metaphysical Meditations* (1680) ; *Some Letters* in Pierre BOREL, *A Summary or Compendium, of the Life of the Most Famous Philosopher Renatus Descartes* (1670) ; *The Passions of the Soule in Three Books* (1650). ✍ voir au 1.2.2.
- 1.1.7. BURMAN (François), « Entretien avec Descartes », [extrait] traduit en français, présenté et annoté par Vincent CARRAUD, in Avicenne – Hughes de Saint-Victor – Pierre Abélard – Robert de Melun – Pierre Lombard – Alexandre de Halès – Thomas d'Aquin – Pierre de Jean Olivi – Henri de Gand – Jean Duns Scot – Guillaume d'Ockham – Thomas Bradwardine – Grégoire de Rimini – Luis de Molina – Gabriel Vásquez – Sebastián Izquierdo – René Descartes, *Sur la science divine*, textes présentés et traduits sous la direction de Jean-Christophe BARDOUT & Olivier BOULNOIS, Paris, Presses Universitaires de France, Épipiméthée, 2002, p. 448-450 (introduction p. 436-447).
- 1.1.8. CARTESIO (Renato), *Discorso sul metodo*. Testo francese a fronte. Introduzione, traduzione, note e apparati di Lucia URBANI ULIVI, Milano, Bompiani, Testi a fronte 59, 2002, 282 p.
- 1.1.9. DESCARTES (René), *Discorso sul metodo*. Saggio introduttivo di Ludovico GEYMONAT. Saggio conclusivo di Augusto DEL NOCE. Note critiche di Mariafranca SPALLANZANI *et al.*, a cura di Manlio TOMMASI, Dosson di CASIER, Canova Edizioni di Scuola e Cultura, 2002, 214 p.
- 1.1.10. DESCARTES (René), *La ricerca della verità mediante il lume naturale*, a cura di Ettore LOJACONO, Roma, Editori Riuniti, 2002, VIII-232 p. ✍
- 1.1.11. DESCARTES (René), *Over de methode. Inleiding over de methode : om zijn rede goed te leiden en de waarheid te achterhalen in de wetenschappen*, traduit par Theo VERBEEK, Amsterdam, Boom, Boom klassiek, 2002, 102 p. [Sixième édition (révisée) de la traduction, avec introduction et notes, du *Discours*.]
- 1.1.12. DESCARTES (René), *Teokset I (Yksityisiä ajatelmia, Järjen käyttöohjeet, Metodien esitys, Optiikka ja Kirjeitä 1619–1640)* [trad. en finnois des premiers écrits, des *Regulæ*, du *Discours*, de la *Dioptrique*], Suomentanut Sami JANSSON, Selitykset laatineet Tuomo AHO, Sami JANSSON, Timo KAITARO ja Mikko YRJÖNSUURI, Johdannon kirjoittanut Lilli ALANEN, Helsinki, Gaudeamus, 2001, 336 p. (Oubli du BC XXXII.)
- 1.1.13. DESCARTES (René), *Teokset II (Mietiskelyjä ensimmäisestä filosofiasta. Kirjeitä 1640–1641)* [trad. en finnois des *Meditationes* avec les *Objectiones & Responsiones*], Suomentaneet ja selitykset laatineet Tuomo AHO ja Mikko YRJÖNSUURI, Esipuhe Lilli ALANEN, Helsinki, Gaudeamus, 2002, 316 p.
- 1.1.14. DESCARTES (René), *Principios da Filosofia*, édition bilingue latin-portuguais, trad. par Guido Antonio DE ALMEIDA (coordinateur), Raul F. LANDIM FILHO, Ethel M. ROCHA, Marcos GLEIZER & Ulysses PINHEIRO, Rio de Janeiro, Editora UFRJ, 2002, 114 p.

1.1.15. DESCARTES (René), *Test és lélek, morál, politika, vallás. Válogatás a kései írásokból* [Corps et âme, moralité, politique et religion. *Notæ in programma quoddam* et une sélection de la correspondance] (en hongrois), Szerkesztette, a jegyzeteket és a kiséző tanulmányt írta [éd. par] Gábor BOROS & Dániel SCHMAL, Budapest, Osiris, Sapientia humana, 2000, 346 p. (Oubli du BC XXXI.)

1.1.2. BOS (Erik-Jan), *The correspondence between Descartes and Henricus Regius, De briefwisseling tussen Descartes en Henricus Regius (met een samenvatting in het Nederlands)*, Proefschrift ter verkrijging van de graad van doctor aan de Universiteit Utrecht op gezag van de Rector Magnificus, Prof. Dr. W. H. Gispen, ingevolge het besluit van het College voor Promoties in het openbaar te verdedigen op maandag 4 maart 2002 des middags te 16.15 uur, door Jan Jacobus Frederik Maria Bos, geboren op 10 februari 1969, te Boxtel, Utrecht, Zeno, The Leiden-Utrecht Research Institute of Philosophy, *Quaestiones Infnitae*, Publications of the department of philosophy Utrecht University, vol. XXXVII, 2002, LIV-296 p. [Disponible sur internet à l'adresse <<http://www.library.uu.nl/digiarchief/dip/diss/2002-1015-122056/inhoud.htm>>.]

Il s'agit ici d'une thèse dirigée par le prof. Theo Verbeek et soutenue en 2002 à Utrecht, rédigée en anglais. Après une copieuse introduction, on trouve le texte annoté de la correspondance échangée entre Descartes et Regius de 1638 à 1645.

Malgré de récents progrès, le personnage de Regius reste mal connu, souvent injustement traité. Cela tient en grande partie à l'état défectueux des éditions de sa correspondance avec Descartes ; elle ne nous est parvenue que par des minutes de lettres de Descartes, publiées par Clerselier en 1657 et, pour les lettres de Regius, par les extraits reproduits dans la *Vie* de Baillet. Or, l'événement majeur fut la découverte faite de façon contemporaine vers 1968 par K. E. Rothschild et par G. Micheli de deux exemplaires des *disputationes* réunies par Regius sous le titre de *Physiologia*. R. Bordoli (voir BC XXVIII, 1.1.3) montra toute l'importance de cette découverte pour proposer de nouvelles datations. Erik-Jan Bos reprend le travail à la racine, et de façon exhaustive.

Dans ses précieuses notes introductives, il rappelle qu'au XVII^e siècle, les provinces de Hollande, de Zélande et de Brabant avaient adopté la réforme grégorienne du calendrier, ayant dix jours de décalage (en avance) par rapport aux autres provinces : Descartes, qui vit en Hollande, pendant sa correspondance avec Regius, date probablement ses lettres en nouveau style (grégorien), tandis que son correspondant, qui vit à Utrecht, a conservé le calendrier julien. D'autres notes portent sur la vie universitaire (en particulier les dates des vacances) et sur les lieux de résidence de Descartes.

La partie la plus considérable du travail est la nouvelle chronologie proposée par l'A., à partir de Clerselier et de Baillet, et qui s'applique presque à chaque document. Ainsi pour la première lettre connue, rapportée en style indirect (et en deux fragments) par Baillet (II, 23 et 7-8) : Regius venait d'être nommé (le 11/21 juillet 1638) professeur *extra ordinem* de médecine théorique à Utrecht. L'A. tire parti de l'autographe (publié par Roth en 1926, AT II, 670-673) d'une lettre de Descartes à Huygens pour rétablir la chronologie. Elle est fermement datée en effet du 19 août, et Descartes y mentionne la visite de Reneri. C'est Reneri qui porta la lettre de son nouveau collègue (qui doit être datée du 8/18 août et non pas du 18/28). Dans le document 3 (lettre n° 158 d'AT, datée selon Baillet du 9 mars 1639), Regius parle de « cette semaine qui finira nos vacances ». Bos n'a pas trouvé de vacances en mars (elles auraient été imputables, selon Baillet, à une foire qui paraît imaginaire à Bos). En revanche, comme en témoignent les résolutions du *Vroedschap* en 1634 et 1635, il y avait une longue vacance d'hiver, entre le 24 décembre/3 janvier et le 1/11 février. Il semble donc bien que la lettre doive être datée autour du 24 janvier/3 février.

Nous ne pouvons pas donner ici toute la chronologie révisée, fortement argumentée par l'A. dans de longues notes. Son argumentation est souvent confirmée par l'exemplaire de l'Institut de France (ExI), dont il explique aussi quelques contradictions (ainsi en marge de Clerselier I, 384, lettre n° 190 d'AT, deux notes apparemment contradictoires datant une lettre de Regius, mais exactes en fonction des deux calendriers utilisés, p. 39).

La lettre n° 190 (imprudemment datée du 24 mai 1640 par AT) est composée, comme le montre l'A., de fragments de dates différentes : les § 1 à 4 sont du mois de juin 1640, les § 5 à 8 proviennent de lettres de 1641, seuls les § 9 à 20 peuvent être datés du 24 mai.

Bos a l'excellente idée de publier en annexe les trois *disputationes* (comprenant chacune deux parties, *prior* et *posterior*) réunies par Regius en 1641 sous le titre de *Physiologia sive Cognitio sanitatis* ainsi que les trois suivantes, parues de septembre à décembre. Des caractères gras soulignent les passages repris dans la correspondance. L'A. aurait pu, par curiosité, donner aussi les trois dernières, de 1643, qui ne sont connues que par un exemplaire imprimé (à la bibliothèque académique de Herborn, retrouvé par Paul Dibon) et un autre exemplaire (*British Library*) comprenant I-VI en imprimé et VII-VIII en copie manuscrite. Un précieux «lexique biographique» (avec les sources), une chronologie de la vie de Regius et une bibliographie abondante concluent cet ouvrage, qui fait honneur à son auteur et à « l'École d'Utrecht ».

J.-R. A.

1.1.4. DESCARTES (René), *La recherche de la vérité par la lumière naturelle de René Descartes*, sous la direction de Ettore LOJACONO, textes établis par Erik Jan BOS, lemmatisation et concordances du texte français par Franco A[urelio]

MESCHINI, index et concordances du texte latin et néerlandais par Francesco SAITA, Milano, FrancoAngeli, Filosofia e scienza nel cinquecento e nel seicento. Testi 14, 2002, LXVI-694 p. L'identité des collaborateurs, la multiplicité des « entrées » dans le(s) texte(s) et ne fût-ce que la taille du volume (pour un texte en lui-même fort bref) montrent assez l'ambition des auteurs : donner l'édition de référence de *La Recherche de la Vérité* Il faut, sans barguigner, admettre qu'ils ont réussi dans ce dessein. Sans entrer dans le détail des résultats, que seul fera voir un plus long usage de cet outil de travail désormais indispensable, nous nous bornerons à recenser les plus évidentes avancées de ce travail.

Il s'agit d'abord de la première édition complète, c'est-à-dire triple du texte de *La Recherche*, puisqu'en effet on trouve rassemblées (a) d'abord le texte français (H), celui de la copie, malheureusement partielle que Leibniz a fait faire (ainsi que des *Regulæ*) sur l'original des papiers de Descartes (O) ; ce texte, retrouvé par Gerhardt en 1899, parut pour la première fois en 1908, au vol. X d'AT. (b) La traduction latine, *Inquisitio veritatis per lumen naturale* (A), parue en 1701 à Amsterdam, dans les *Opuscula posthuma*. (c) Enfin et, diront sans doute certains, surtout, la version néerlandaise *Onderzoek der waarheit* (N) parue en 1684 à Amsterdam, la même année que la traduction néerlandaise des *Regulæ*, dans le vol. III de *Alle de Werken van Renatus Des Cartes*. Or, au contraire de la version néerlandaise des *Regulæ*, depuis longtemps exploitée par G. Crapulli dans son édition standard des *Regulæ* (M. Nijhoff, La Haye, 1966), celle de *La Recherche* était restée jusqu'à maintenant sinon ignorée, du moins sans effet sur l'interprétation. Erik J. Bos comble cette lacune, par une publication scrupuleuse, largement introduite (« La présente édition », p. XL-LXV), qui en célèbre toute l'importance : en fait, le texte de (N) constitue non seulement le fil directeur par rapport auquel seul les deux autres textes peuvent se situer, mais, dans l'hypothèse (que l'éd. semble tenir pour définitivement certaine, comme auparavant G. Crapulli) où il n'aurait pas été fait sur (A), encore moins sur (H), mais d'après l'original perdu (O), il conviendrait de s'appuyer d'abord sur lui en cas de difficulté dans les deux autres textes (comme par ex. dans le final p. 64, l. 16 « ons », corrigeant « vestro », p. 65, l. 19, voir p. LVII). Sans entrer dans plus de discussions, on reconnaîtra donc l'importance de cette triple version « phénoménale » du même texte (O), resté « en soi », mais désormais visé selon trois visées et trois langues.

Mais il y a plus, en fait d'approche plurielle : les concordances et indices des trois textes. Car F. Meschini, qui s'était déjà acquis la gratitude des chercheurs avec son désormais indispensable *Indice dei Principia Philosophiae di René Descartes* (Olschki, Florence, 1996, voir BC XXVII, 1.3.102), donne ici une concordance lemmatisée du texte français (p. 71-188), tandis que F. Saita produit un index décroissant des formes du français, néerlandais et latin, puis une concordance du texte néerlandais (p. 247-475) et enfin une concordance du texte latin (p. 479-689). Ici, la règle selon laquelle les outils lexicographiques font partie intégrante de l'édition d'un texte, parce qu'ils y ouvrent de nouveaux accès et y permettent des vérifications de fait, trouve une parfaite illustration d'autant plus claire, qu'elle se trouve réalisée non une, mais trois fois. Le rôle du maître d'œuvre de l'entreprise toute entière, E. Lojacono, se fait sentir partout, ne serait-ce que dans l'homogénéisation des collaborations diverses ; mais bien sûr, c'est son introduction (p. VII-XL) qui impressionne : impeccable identification du contexte, des trois caractères, de l'importance du doute ici sans frein (puisque'il conduit directement à la certitude de l'*ego sum*, sans mentionner le *cogito*), des différences et similitudes avec les *Regulæ* et les *Meditationes*, et, enfin, une hypothèse argumentée trop discrètement, sur la date de composition, 1634 (sur ce point voir les compléments donnés par le même auteur en 1.1.10). Encore une fois, un outil de travail exceptionnel.

J.-L. M.

1.1.10. DESCARTES (René), *La ricerca della verità mediante il lume naturale*, a cura di Ettore LOJACONO, Roma, Editori Riuniti, 2002, VIII-232 p. Complément indispensable de l'édition collective (mentionnée plus haut, 1.1.4), cet ouvrage écrit à son propre compte, permet à E. Lojacono de développer plus librement et à fond des hypothèses qu'il avait déjà avancées lors du colloque du C. E. C. sur *La Recherche de la Vérité* de juin 1998 (voir « La recherche de la vérité par la lumière naturelle : enjeux philosophiques de la datation », recensé dans le BC XXX, 3.1.3). On retrouve les arguments sur « l'honnête homme » et le scepticisme (p. 6-20, le genre littéraire du dialogue (p. 21-24), l'originalité et la puissance du doute (p. 26-44), le *cogito* (p. 50-59). Surtout, la très précise traduction italienne (d'abord du français, puis du latin, p. 62-107), avec une abondante et subtile annotation (p. 108-149, sans équivalent) constitue le meilleur outil de travail actuellement disponible. La discussion de la datation (toujours 1634, en accordant toute son importance à l'effet sur Descartes de la condamnation de Galilée et donc du renoncement à la publication du *Monde*) occupe un appendice séparé ; tandis qu'un second établit tous les parallèles possibles entre la *Recherche* et les autres œuvres, appuyant la datation. Voici, après l'outil de travail, l'exemple de son bon usage.

J.-L. M.

1.2. CARTÉSIENS

1.2.1. BAYLE (François), *The General Systeme of the Cartesian Philosophy*, in *A Discourse Written To a Learned Frier* (1670), éd. par Roger ARIEW & Daniel GARBER, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 10 (*Works by Cartesians in English Translation*), 2002, p. 63-139. ↯ voir au 1.2.2.

1.2.2. CHARLETON (Walter), *Natural History of the Passions* (1674), éd. par Roger ARIEW & Daniel GARBER, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 6, 2002, 244 p. ↯

- 1.2.3. CHARLETON (Walter), *The Darknes of Atheism Dispelled by the Light of Nature* (1652), éd. par Roger ARIEW & Daniel GARBER, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 4, 2002, 414 p. *≈* voir au 1.2.2.
- 1.2.4. CHARLETON (Walter), *The Immortality of the Human Soul, Demonstrated by the Light of Nature* (1657), éd. par Roger ARIEW & Daniel GARBER, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 5, 2002, 204 p. *≈* voir au 1.2.2.
- 1.2.5. CORDEMOY (Géraud de), *A Discourse Written To a Learned Frier* (1670), in Roger ARIEW & Daniel GARBER, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 10 (*Works by Cartesians in English Translation*), 2002, 62 p. *≈* voir au 1.2.2.
- 1.2.6. CORDEMOY (Géraud de), *A Philosophicall Discourse Concerning Speech* (1668), in Roger ARIEW & Daniel GARBER, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 10 (*Works by Cartesians in English Translation*), 2002, 152 p. *≈* voir au 1.2.2.
- 1.2.7. DANIEL (Gabriel), *A Voyage to the World of Cartesius* (1692), éd. par Roger ARIEW & Daniel GARBER, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 8 (*Critiques of Descartes*), 2002, 324 p. *≈* voir au 1.2.2.
- 1.2.8. DAVIES (John), *Reflections upon Monsieur Des Cartes's Discourse of a Method* (1654), in Roger ARIEW & Daniel GARBER, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 7 (*Critiques of Descartes*), 2002, 108 p. *≈* voir au 1.2.2.
- 1.2.9. HOWARD (Edward), *Remarks on the New Philosophy of Des-Cartes. In Four Parts* (1700), éd. par Roger ARIEW & Daniel GARBER, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 9 (*Critiques of Descartes*), 2002, 404 p. *≈* voir au 1.2.2.
- 1.2.10. MERSENNE (Marin), *L'usage de la raison*, texte revu par Claudio BUCCOLINI, Paris, Fayard, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, 2002, 122 p. *≈*
- 1.2.11. PARDIES (Ignace Gaston), *A Discourse of Local Motion* (1670), in Roger ARIEW & Daniel GARBER, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 7 (*Critiques of Descartes*), 2002, 95 p. *≈* voir au 1.2.2.
- 1.2.12. REVIUS (Jacobus), *A Theological examination of Cartesian Philosophy. Early Criticisms (1647)*, éd. par Aza GOUDRIAAN, Leyde – Boston, Brill, Kerkhistorische Bijdragen 19, 2002, X-214 p. *≈*
- 1.2.13. SCHULERO (Johannes), *Examinis philosophiæ Renati Des-cartes specimen, sive Brevis & perspicua principiorum philosophiæ Casrtesianæ refutatio* (1685), in Roger ARIEW & Daniel GARBER, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 7 (*Critiques of Descartes*), 2002, 124 p. *≈* voir au 1.2.2.
- 1.2.14. SILHON (Jean de), *De la certitude des connaissances humaines*, texte revu par Christian NADEAU, Paris, Fayard, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, 2002, 366 p. *≈*
- 1.2.15.** SILHON (Jean de), « Lettre de Jean de Silhon à Philippe Cospean, évêque de Nantes dans le *Recueil de lettres nouvelles* édité par Nicolas Faret, Paris, 1627 », *Corpus*, p. 128-144 ; et présentation par Christian NADEAU, p. 109-125. **Voir au n° 3.2.2.**
- 1.2.16. SUÁREZ (Francisco), *On Creation, Conservation, and Concurrence : Metaphysical Disputations XX, XXI, and XXII*, translation by Alfred J. FREDDOSO, South Bend, St Augustine's Press, 2002, 364 p.

1.2.2. (et 1.1.1, 1.1.2., 1.2.1., 1.2.2, 1.2.3., 1.2.4., 1.2.5., 1.2.6., 1.2.7., 1.2.8., 1.2.9., 1.2.10., 1.2.11., 1.3.1.) ARIEW (Roger) & GARBER (Daniel), éd., Bristol, Thoemmes, *Descartes in seventeenth-century England*, 2002, 10 vol. Ensemble organisé suivant 4 rubriques: I. *Descartes Works in Translation* (vol. 1 et 2) contient : *Renatus Des-Cartes Excellent Compendium of Musick : With Necessary and Judicious Animadversions Thereupon* (1653) ; *Mechanicks*, in SALISBURY (Thomas), *Mathematical Collections and Translations* (1661, vol. 2, part 1) ; *A Discourse of a Method for the Well-Guiding of Reason, and the Discovery of Truth in the Sciences* (1649). vol. 1, 2002, 289 p. *Six Metaphysical Meditations* (1680) ; *Some Letters* in BOREL (Pierre), *A Summary or Compendium, of the Life of the Most Famous Philosopher Renatus Descartes* (1670) ; *The Passions of the Soul in Three Books* (1650), vol. 2, 414 p. II. *Biographies of Descartes* (vol. 3) Contient : BOREL (Pierre), *A Summary or Compendium, of the Life of the Most Famous Philosopher Renatus Descartes* (1670) ; BOXHORN (Marcus Zurius),

Epitome of the Life of Descartes, in Pierre Borel, *A Summary or Compendium, of the Life of the Most Famous Philosopher Renatus Descartes* (1670) ; BAILLET (Adrien), *The Life of Monsieur Des Cartes* (1693), vol. 3, 2002, 379 p. III. *Critiques of Descartes* (vol. 7-9), contient: DAVIES (John), *Reflections upon Monsieur Des Cartes's Discourse of a Method* (1654), PARDIES (Ignace Gaston), *A Discourse of Local Motion* (1670), SCHULERO (Johannes), *Examinis philosophiæ Renati Des-cartes specimen, sive Brevis & perspicua principiorum philosophiæ Casrtesianæ refutatio* (1685), vol. 7.; DANIEL (Gabriel), *A Voyage to the World of Cartesius* (1692), vol. 8, 324 p.; HOWARD (Edward), *Remarks on the New Philosophy of Des-Cartes. In Four Parts* (1700), vol. 9, 404 p.; IV. *Works by Cartesians in English Translation*, vol. 10, contient: 125 CORDEMOY (Géraud de), *A Discourse Written To a Learned Frier* (1670), p. 1-62; BAYLE (François), *The General Systeme of the Cartesian Philosophy*, in *A Discourse Written To a Learned Frier* (1670), p. 63-139; CORDEMOY (Géraud de), *A Philosophicall Discourse Concerning Speech* (1668), p. 140-152. Ainsi que trois oeuvres de W. Charleton (vol. 4-6) : *The Darkness of Atheism Dispelled by the Light of Nature* (1652), vol. 4, 414 p.; *The Immortality of the Human Soul, Demonstrated by the Light of Nature* (1657), vol. 5, 204 p.; *Natural History of the Passions* (1674), vol. 6, 244 p. Dans leur introduction à ce vaste ensemble, Roger Ariew et Daniel Garber indiquent modestement que leur intention est de contribuer à donner une complexité plus grande aux discussions philosophiques sur les rapports entre le rationaliste continental et les empiristes anglais, qui se limitent le plus souvent au relevé de simples contrastes. Cette collection présente en effet un rassemblement important de sources jusqu'ici peu exploitées, qui témoignent de l'assimilation inégale et éclectique de la pensée de Descartes en dehors du continent. On soulignera tout particulièrement, relativement à ce dessein, l'importance des trois ouvrages du physicien éclectique W. Charleton (1620-1707), qui rencontra Hobbes et se familiarisa avec les philosophies mécanistes de Descartes et de Gassendi lors de son exil en France durant la Guerre civile, et qui fut l'un des membres fondateurs de la Royal society de Londres et présida le Royal College of Physicians de 1689 à 1691. En dépit d'un oeuvre prolifique, d'une pratique médicale tenue en haute estime et de son appartenance aux plus hauts cercles de la communauté des physiciens anglais, W. Charleton est jusqu'ici demeuré presque ignoré des chercheurs. Ce manque d'attention s'explique sans doute par l'idée répandue selon laquelle il n'a pas constitué une doctrine philosophique complète, et n'a pas été cohérent dans ses choix métaphysiques. On l'a faussement décrit comme un anti-rationaliste, tenant de thèses proches de celles de Paracelse ou de Van Helmont et son rôle en tant qu'admirateur précoce et zélé propagateur des doctrines de Descartes et de Gassendi a été très largement sous-estimé. Le premier traité (*The darkness of atheism dispelled by the light of nature*) reproduit les arguments rationalistes de Descartes en faveur de l'existence de Dieu, réaffirme le rôle de fondement épistémologique dévolu aux idées claires et distinctes, et reprend la distinction entre l'âme et le corps issue des *Méditations*. Mais il emprunte aussi des thèses à Epicure, Démocrite et Gassendi. Charleton prend garde de réfuter la possibilité d'une création du monde à partir d'un chaos d'atomes et relevant du hasard, tout en concluant par la défense de l'hypothèse selon laquelle les atomes sont les principes matériels de tous les corps. Il aborde aussi les questions de la liberté humaine, du destin, et de la Providence divine, et justifie ces transgressions dans la théologie par la nécessité, pour les philosophes, de mener le combat contre l'athéisme, et à cette fin, il invoque les thèses mécanistes de Descartes et de Gassendi. Quant à l'appropriation des arguments de Descartes en faveur de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, qui s'illustre aussi dans le second traité (*The immortality of the soul, demonstrated by the light of nature* (1657)), elle représente la première transposition de thèses des *Méditations* de Descartes en anglais. L'éclectisme de Charleton lui permet cependant d'être à la fois admirateur et critique de Descartes. C'est ainsi que dans sa *Natural history of the passions* (1674), il loue le philosophe français, tout en avouant emprunter aussi bien à Hobbes qu'à Gassendi. Il traduit de nombreuses pages des *Passions de l'âme* en vue de réfuter la thèse de son illustre contemporain selon laquelle l'homme a une âme unique et indivisible qui a son siège dans la glande pinéale. Charleton estime au contraire que l'homme a une âme sensitive corporelle, divisible, coextensive à tout le corps. Il la compare à une flamme et soutient qu'elle a été répartie dans tout le corps par le sang. Considérant l'âme rationnelle immatérielle conjointe avec cette âme sensitive, il suggère qu'elle peut interagir avec l'âme corporelle, parce que celle-ci est proche, par sa nature, de étant comparable à une flamme. A côté de ces textes de Charleton, Ariew et Garber fournissent aussi un riche ensemble de critiques anglais de Descartes. Relevons notamment les *Remarks on the new philosophy of Des-cartes*, dans lesquelles Edward Howard mène une attaque consciencieuse et systématique de la méthode, de la théorie de la matière, de la définition de l'âme et même de l'héliocentrisme de Descartes. Il soutient que Francis Bacon fournit une réfutation expérimentale des erreurs de Descartes, et rejette la méthode rationaliste, soutenant que rien n'est dans l'intellect qui n'ait été auparavant dans les sens, il suggère aussi que les travaux mathématiques de Descartes ne sont qu'un plagiat de ceux de Thomas Harriot. Dans ses *Reflections upon Monsieur Des Cartes's Discourse of a Method*, John Davies rejette la méthode cartésienne au profit du syllogisme aristotélicien, critique la preuve cartésienne de l'existence de Dieu en arguant du fait que l'idée que j'ai d'une nature plus parfaite que moi ne peut être plus parfaite que moi, et refuse de considérer le *cogito* comme un principe. Il conclut son traité en demandant si Descartes rédigea le *Discours éveillé* ou endormi. L'avenir dira si cet ensemble sera mis à profit pour enrichir la confrontation entre rationalisme continental et empirisme anglais. Reste qu'il est représentatif de la méthode que D. Garber et R. Ariew ont mise en oeuvre avec succès tout au long de leurs carrières, et qui jusqu'à très récemment marginalisait leurs travaux par rapport à la pratique philosophique usuelle aux Etats-Unis. Garber, en particulier, fut critiqué pour avoir suggéré que la méthode analytique avait trop souvent faussé notre lecture de Descartes et de sa réception au XVIIe s. et pour avoir invité les philosophes anglo-saxons à corriger leur lecture de Descartes par la prise en compte du contexte d'élaboration et de réception des oeuvres de Descartes.

1.2.10. MERSENNE (Marin), *L'usage de la raison*, texte revu par Claudio BUCCOLINI, Paris, Fayard, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, 2002, 122 p. Publié en 1623, ce texte de Mersenne a longtemps été considéré comme perdu. La courte notice (douze lignes) qui ouvre ce volume indique qu'on en connaît aujourd'hui un unique exemplaire, à la bibliothèque du Vatican.

L'ouvrage est composé de deux parties qui se répondent. La première étudie de façon « spéculative » « les mouvements de l'âme, en tant qu'elle est raisonnable ». Après avoir distingué l'entendement de la volonté, Mersenne passe en revue leurs différentes actions : le vouloir, l'intention, la jouissance, l'élection, le conseil et la délibération, le consentement, l'usage, l'empire. La deuxième partie quitte le terrain de la spéculation pour celui de la spiritualité : elle est « comme le fruit de l'arbre ou comme le cuisinier préparant les mets spirituels qu'il faut tirer du livre précédent » (p. 77). Mersenne revient alors sur chacune des actions étudiées dans le premier livre de façon à en tirer un « profit spirituel » et à « disposer l'âme [du lecteur] pour faire son entrée en la céleste Jérusalem » (p. 13).

La réédition de cet ouvrage intéresse, au moins indirectement, les études cartésiennes, en ce qu'elle permet de préciser le contexte intellectuel, encore mal connu, dans lequel s'élabora la théorie cartésienne de l'esprit. Sans que les rapprochements soient suffisamment précis pour attester une influence directe et alors que l'ensemble du texte demeure marqué par les axes dominants de la noétique aristotélicienne, on repère ça et là quelques thèmes et expressions qui se retrouveront sous la plume de Descartes. L'ouvrage a par ailleurs un intérêt littéraire, si du moins l'on goûte le style fleuri, parfois contourné, riche en métaphores, comparaisons et digressions qui est celui du P. Mersenne. Comme pour l'ensemble des œuvres publiées par le Corpus des œuvres de philosophie en langue française, on regrettera l'absence totale de notes explicatives, qui rend le texte presque inabordable pour les lecteurs les moins aguerris (ainsi, aucune des nombreuses expressions ou citations latines n'est traduite).

D. M.

1.2.12. REVIUS (Jacobus), *A Theological examination of Cartesian Philosophy. Early Criticisms (1647)*, éd. par Aza GOUDRIAAN, Leyde – Boston, Brill, Kerkhistorische Bijdragen 19, 2002, X-214 p. L'éditeur, connu pour un grand ouvrage paru en 1999 sur la connaissance philosophique de Dieu chez Suárez et Descartes (*BC XXXI*, 3.1.89), rend l'immense service de republier les attaques de Revius contre Descartes. Si en effet la « querelle d'Utrecht » (contre Voetius) est assez bien connue (en particulier, par l'ouvrage de Theo Verbeek, voir *BC XIX*, 1.1.1), la « querelle de Leyde » a été peu étudiée (en dehors d'un grand chapitre du même Verbeek dans *Descartes and the Dutch*, voir *BC XXIII*, 2.2.7) : d'abord parce que Descartes n'y a pas directement répondu, ensuite parce que Revius est une figure mineure à côté de Voetius. Mais il s'en prit à Descartes dès son *Suarez repurgatus* de 1643 (les passages sont donnés ici en annexe, p. 181-190), et, surtout, devenu régent des études à Leyde, par une série de cinq *disputationes* (*Analectorum theologorum disputationes XXI à XXV*) défendues et publiées fin 1646-début 1647. On sait que Descartes écrivit au début du mois de mai 1647 aux curateurs de l'Université de Leyde et aux consuls de la ville pour se plaindre de ces thèses (lettre n° 477, AT V, 112). Ce qui ne dissuada pas Revius de s'en prendre à la *méthode* dans sa *Consideratio theologica* de 1648.

Se trouvent réunis dans ce volume l'essentiel des critiques qu'un théologien réformé – anti-Rémontrant – pouvait formuler sur la métaphysique de Descartes : le doute universel (lorsque Revius se demande s'il est licite de douter de l'existence de Dieu, de son point de vue de théologien, la réponse est claire : cela n'est permis d'aucune manière ; douter de Dieu est une forme provisoire d'athéisme) ; le discrédit des preuves *a posteriori* (Revius semble être le premier à répondre à l'autorité de Grégoire de Valence avancée par Descartes dans l'*Epistola ad Voetium*, AT VIII-2, 170) ; l'affirmation d'une « idée de Dieu » en nous (Revius refuse l'existence d'une telle idée) ; l'univocité de l'être et Dieu comme *causa sui*.

La *Consideratio theologica* reconstitue une démarche méthodique cartésienne en huit étapes, et Revius montre à la fois les contradictions de cette démarche et son caractère étranger, voire hostile, à une approche théologique de la vérité. L'A. donne diverses annexes intéressantes, comme les points anticartésiens du *Suarez repurgatus* de 1644, ou encore les reprises, dans les écrits anticartésiens ultérieurs de Revius, des textes publiés ici.

Ces documents, édités avec soin, sont précédés d'une introduction historico-critique de soixante pages. On y relèvera des dits de Descartes rapportés par Revius dans *Thekel* (1653) et *Kartesiomania* (1654) : il serait utile de recenser tous ces témoignages indirects recueillis par des témoins hollandais, qui apportent des informations souvent curieuses et parfois importantes sur un Descartes vivant. Autre besoin : après Revius, il faudrait rendre accessibles les *Dissertationes* de Trigland (1642-1648). L'affaire de Leyde n'a peut-être pas eu l'ampleur immédiate de celle d'Utrecht, mais, reprise avec Adr. Heereboord, elle a duré plus longtemps et surtout les adversaires de Descartes ont su se tenir dans une polémique théologique stricte en évitant les excès de Voet et Martin Schoock.

J.-R. A.

1.2.14. SILHON (Jean de), *De la certitude des connaissances humaines*, texte revu par Christian NADEAU, Paris, Fayard, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, 2002, 366 p. Il s'agit de la première réédition de l'ouvrage, troisième partie d'un ensemble intitulé *Le Ministre d'Etat* dont les première et deuxième parties ont été publiées respectivement en 1631 et 1643. Le présent volume suit l'édition de 1662 (*Le Ministre d'Etat. 3^e partie. De la Certitude des Connaissances humaines...*, par le sieur de Silhon. Amsterdam, A. Michiels, 1662) et vient s'ajouter dans la même

collection à la réédition des *Deux vérités* de 1626 (revue par J.-R. Armogathe, voir *BC* XXII, 1.2.3). Le cœur de l'ouvrage (livres III et IV) est consacré à la justification du principe fondamental de l'obéissance au Prince qu'illustrent un certain nombre d'exemples historiques empruntés aux épisodes de la Ligue et des guerres de religion de la fin du XVI^e siècle. La revue *Corpus*, qui accompagne la publication de l'ouvrage (voir le présent *BC*, 3.2.2) donne à lire plusieurs articles sur la théorie politique de Silhon et sur sa morale de l'intérêt développée au livre II (voir en particulier l'article de C. Nadeau, « Obéissance et intérêt dans la politique de Jean de Silhon », p. 21-60, 3.2.58).

Le titre de cette troisième partie, *De la certitude des connaissances humaines*, se justifie par la critique – souvent faible – que l'A. adresse aux « nouveaux pyrrhoniens » dont les allégations sont éminemment nuisibles à la foi chrétienne. Le propos épistémologique se divise en deux moments : la réfutation de la philosophie de Montaigne – figure emblématique du scepticisme aux yeux de Silhon – et de sa thèse sur la nature trompeuse des sens, incompatible avec la bonté et la sagesse du Dieu créateur (livre I^{er}), et une théorie de la démonstration physique et de la démonstration morale qui s'achève par des « Preuves de la Divinité de la Religion Chrestienne » (livre V). Point remarquable : on trouvera au livre I^{er} de l'ouvrage la formulation d'un curieux *cogito* par lequel l'A. prétend prouver l'existence du moi à partir de ses opérations, en s'appuyant sur le principe métaphysique « que l'opération suppose l'Estre, ou bien qu'il faut estre actuellement quand on opère » (chap. VIII). Cet argument était déjà présent dans *De l'Immortalité de l'âme*, dont la publication précède de trois ans celle du *Discours de la méthode*, et est peut-être le fruit de discussions avec Descartes, comme le suggère R. Popkin (« Herbert de Cherbury et Jean de Silhon », in *Histoire du scepticisme d'Érasme à Spinoza*, Paris, P.U.F., 1995, p. 203-225). Si l'attaque de l'A. contre le scepticisme ne porte pas, elle témoigne des impasses du dogmatisme à l'époque de la révolution cartésienne.

O. D.

1.3. BIOGRAPHIE ET HISTORIOGRAPHIE

1.3.1. ARIEW (Roger) & GARBER (Daniel), éd., *Biographies of Descartes*, Bristol, Thoemmes, Descartes in seventeenth-century England 3, 2002, 379 p. Contient : Pierre BOREL, *A Summary or Compendium, of the Life of the Most Famous Philosopher Renatus Descartes* (1670) ; Marcus Zurius BOXHORN, *Epitome of the Life of Descartes, in Pierre Borel, A Summary or Compendium, of the Life of the Most Famous Philosopher Renatus Descartes* (1670) ; Adrien BAILLET, *The Life of Monsieur Des Cartes* (1693). ↪ voir au 1.2.2.

1.3.2. GAUKROGER (Stephen), *Descartes. Uma biografia intelectual*, Rio de Janeiro, EDUERJ/Contraponto, 2002, 546 p. Trad. de *Descartes. An Intellectual Biography*, Oxford, 1995. (Voir la *Bibliographie cartésienne 1960-1996*, n° 1538.)

1.3.3. MACDONALD (Paul S.), « Descartes : the lost episodes », *Journal of the history of philosophy*, 40, 2002, 4, p. 437-460. [Sur Descartes à Prague en 1620, sa confrontation avec l'alchimiste Chandoux en 1628 et l'affaire de la sorcellerie de Loudun en 1632-1634.]

1.3.4. VAN OTEGEM (Matthijs), *A Bibliography of the Works of Descartes (1637-1704), Een Bibliografie van de Werken van Descartes (1637-1704) (Met een samenvatting in het Nederlands)*, Proefschrift ter verkrijging van de graad van doctor aan de Universiteit Utrecht op gezag van de Rector Magnificus, Prof. dr. W. H. Gispen, ingevolge het besluit van het College voor Promoties in het openbaar te verdedigen op 6 maart 2002 des middags te 12.45 uur, door Matthijs van Otegem, geboren op 6 februari 1975, Utrecht, Zenon, The Leiden-Utrecht Research Institute of Philosophy, Quaestiones Infnitae, Publications of the department of philosophy Utrecht University, vol. XXXVIII, 2002, 2 vol. en pagination continue, LIV-780 p. ↪

1.3.5. VARAUT (Jean-Marc), *Descartes : un cavalier français*, Paris, Plon, 2002, 291 p. ↪

1.3.6. WATSON (Richard A.), *Cogito ergo sum : the life of René Descartes*, Boston, David R. Godine, 2002, VIII-375 p.

1.3.4. VAN OTEGEM (Matthijs), *A Bibliography of the Works of Descartes (1637-1704), Een Bibliografie van de Werken van Descartes (1637-1704) (Met een samenvatting in het Nederlands)*, Proefschrift ter verkrijging van de graad van doctor aan de Universiteit Utrecht op gezag van de Rector Magnificus, Prof. dr. W. H. Gispen, ingevolge het besluit van het College voor Promoties in het openbaar te verdedigen op 6 maart 2002 des middags te 12.45 uur, door Matthijs van Otegem, geboren op 6 februari 1975, Utrecht, Zenon, The Leiden-Utrecht Research Institute of Philosophy, Quaestiones Infnitae, Publications of the department of philosophy Utrecht University, vol. XXXVIII, 2002, 2 vol. en pagination continue, LIV-780 p.

Cette thèse renouvelle totalement l'approche matérielle des publications de l'œuvre de Descartes. Le *Descartes. Bibliographie des œuvres publiées au XVII^e siècle* d'A. J. Guibert (1976, voir *BC* VII, 1.1.8) est désormais remplacé très avantageusement. Ce dernier ne listait que les ouvrages en français et latin, or l'on sait que les éditions néerlandaises et anglaises peuvent se révéler utiles sinon cruciales pour la connaissance du texte ou l'histoire de la

diffusion du cartésianisme : pour les *Regulæ* et la *Recherche* dans un cas, et pour le *Traité de la mécanique* dans l'autre (l'A. en révèle une édition-traduction à Londres en 1665, trois ans avant l'édition considérée jusqu'ici comme *princeps*, p. 559). La préface justifie justement, sur cette base, la nécessité d'une nouvelle bibliographie matérielle des œuvres de Descartes. Celle-ci se veut un outil pour les éditions nouvelles de Descartes et est, à ce titre, analytique (p. XII). Pratiquement, elle a pu être réalisée grâce aux nouveaux outils informatiques de catalogage : plus de cinquante bibliothèques (dans une trentaine de villes) furent effectivement visitées, et les catalogues de deux cents autres furent passés en revue (grâce aux éditions papier ou à leur forme électronique, aujourd'hui interrogeable *via internet*).

L'ouvrage est divisé en quatre séries : avant 1650 (p. 3-437, soit l'intégralité du premier volume), après 1650, les collections (correspondance, *opera omnia*) et les *miscellanea*. Pour chaque titre sont présentées, après l'histoire de l'édition proprement dite, les éditions françaises, latines, et (quand elles existent) anglaises et néerlandaises. Pour chaque édition, la page de titre est transcrite (la plupart du temps, une reproduction photographique en noir et blanc l'accompagne), la formule de collation est donnée ainsi que la table des matières, et la liste des exemplaires localisés. Les variantes sont soigneusement relevées. Enfin, une notice de quelques pages est le lieu d'un commentaire. L'ouvrage se conclut sur une bibliographie (p. 745-761), une liste chronologique des quelques cent cinquante éditions étudiées, et un index des noms propres.

La richesse de cette somme-outil se révélera dans les études et éditions futures qu'elle rend possible. En l'état, l'information, même analytique, est souvent austère et ne permet guère de déterminer la part philosophique qui est en jeu dans les variantes. Nous nous limiterons à signaler les apports qu'elle recèle – et révèle ainsi son ampleur – à partir de l'exemplaire idéal (l'A. revient sur le sens de cette expression, p. XIV *sqq.* et XVII *sqq.*) des *Méditations* puisqu'elles sont les seules à avoir fait l'objet d'articles précis. G. Crapulli (voir *BC XII*, 3.1.3.) avait comparé dix-sept exemplaires de l'édition de 1641, M. van Otegem en a vu dix (et en a pointé trente-cinq) et a relevé (p. 164-171) trente-huit écarts inconnus de Crapulli. C'est dire si la richesse des relevés est importante lorsque, pour les autres éditions et les autres textes de Descartes, on ne dispose pas d'études bibliographiques sérieuses. De même, pour les *Méditations*, P. Costabel avait montré (voir *BC V*, p. 445 *sqq.*) que l'édition Le Gras 1667 n'était qu'une nouvelle émission de l'édition de 1661 ; et concluait en se demandant si l'édition 1667 était si rare que cela : il en connaissait deux exemplaires, nous en connaissons aujourd'hui cinq grâce à M. van Otegem.

Mais cette somme bibliographique ne se limite pas à enrichir la collection des ouvrages à consulter pour des éditions critiques, elle liste très utilement aussi huit « éditions » dont on a la preuve qu'elles sont des « fantômes » (p. 738-740) et ne sont donc pas seulement difficiles à trouver.

M. D.

1.3.5. VARAUT (Jean-Marc), *Descartes : un cavalier français*, Paris, Plon, 2002, 291 p. Voici une nouvelle biographie de Descartes. Si elle se présente comme une introduction à la vie et à l'œuvre du philosophe et si elle accorde à la « querelle d'Utrecht » une importance qu'aucun biographe, jusqu'à G. Rodis-Lewis, ne lui avait reconnue, là n'est pas son intérêt principal.

Passons donc rapidement sur les quinze premiers chapitres, suffisamment convenus pour ne pas retenir l'attention de celui qui est assez peu novice en littérature cartésienne pour lire ces lignes. Saluons tout de même l'effort de renseignements de l'A. qui suggère qu'il a beaucoup lu, jusqu'aux livres de F. Azouvi (nommé « Assouvi », p. 10, 25 et 30 ; voir le présent *BC*, 3.1.14) et de S. Van Damme. Pareille science n'a pourtant pas permis d'éviter telle ou telle imprécision historique ou conceptuelle. En voici deux exemples, relevés un peu au hasard. L'A. surprend en faisant référence à Arnauld et au rapport qu'il perçoit entre Descartes et s. Augustin dans un chapitre sur le *Discours de la méthode* (p. 131) alors que c'est Mersenne qui souligne cette parenté après la publication de 1637. Par ailleurs, pourquoi noter dans ce même chapitre que « Descartes conserve de la philosophie qui lui était enseignée à La Flèche la notion thomiste de substance » (p. 133) quand Descartes n'en fait encore rien, comme le montrent les deux occurrences de ce terme dans le texte du *Discours*, en AT VI, 33 et 43 ? Ce n'est donc pas pour sa précision que cette introduction à la philosophie de Descartes marquera les mémoires.

Ce qui la distingue, c'est le crédit qu'elle accorde à la rumeur d'une conjuration faite à Stockholm contre Descartes, dont la mort aurait pu être causée par un empoisonnement. En voici, rapidement présenté, le dossier : Descartes jouissait d'une bonne santé qu'il veillait à préserver. Il n'avait que quelques marches à monter pour rejoindre Christine à la porte du palais de laquelle un carrosse l'emmenait sans doute chaque matin afin de le préserver du froid. L'hypothèse de la pneumonie suivant un refroidissement est donc peu crédible, alors que nous avons un mobile et des suspects pour le meurtre soupçonné. Le philosophe, invité en Suède à cause de l'ambassadeur Chanut avait en effet des ennemis : les « luthériens intégristes et xénophobes qui pouvaient craindre que Descartes ne convertisse la reine de Suède à la religion du roi de France » (p. 273) au risque de bouleverser l'équilibre politique européen. En suivant cette piste, Descartes aurait été, malgré lui, au cœur d'une terrible conjuration l'amenant à être éliminé par des politiciens assoiffés de pouvoir. Sa mort aurait même été favorisée par la complicité du docteur hollandais Weulles, « un ennemi personnel, animé de la haine fanatique d'un militant protestant pour qui Descartes est un dangereux papiste » (p. 275), présenté par Baillet comme un adversaire farouche du philosophe depuis les affaires d'Utrecht et de Leyde. La formule terrible du philosophe : « Messieurs, épargnez le sang français » prendrait ici un sens à la fois plus précis et plus funeste. Cette présomption montrerait bien que dès Stockholm, Descartes aurait été la France, selon l'expression d'A. Glucksmann, à laquelle l'A. accorde la moitié de son avertissement.

On sait que J.-M. Varaut excelle lorsqu'il s'agit de semer le doute dans des affaires apparemment jugées d'avance, selon une démarche qu'il veut ici cartésienne (p. 272). Cette fois-ci, c'est un livre distrayant et assez agréable à lire qu'il propose, malgré des répétitions (de citations notamment) qui l'empêchent de susciter l'engouement du *Roman de Descartes* d'A. Astruc, auquel un juste hommage est rendu (p. 13).

X. K.

2. ÉTUDES GÉNÉRALES

2.1. DESCARTES

- 2.1.1. CARRAUD (Vincent), *Causa sive ratio. La raison de la cause de Suarez à Leibniz*, Paris, Presses Universitaires de France, Épiméthée, 2002, 574 p. ✍
- 2.1.2. BROUGHTON (Janet), *Descartes's method of doubt*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2002, XVI-220 p. ✍
- 2.1.3. GARBER EAINSTEIN (Dinu), *El puente roto. Temas y problemas de la filosofía de Descartes*, Caracas, Monte Ávila Editores Latinoamericana, 2002, 438 p.
- 2.1.4. JURADO BAENA (Manuel), *El racionalismo de Descartes*, San Vicente del Raspeig (Alicante), Editorial Club Universitario, 1997, 131 p. (Oubli du BC XXVIII.)
- 2.1.5. LANDUCCI (Sergio), *La mente in Cartesio*, Milano, FrancoAngeli, Filosofia e scienza nel cinquecento e nel seicento. Studi 58, 2002, 228 p.
- 2.1.6. TERESA (José de), *Pruebas cartesianas*, Mexico, Plaza y Vladés, Departamento de Filosofía, Universidad Autónoma Metropolitana, Unidad Iztapalapa, 2002, 209 p.

2.1.1. CARRAUD (Vincent), *Causa sive ratio. La raison de la cause de Suarez à Leibniz*, Paris, Presses Universitaires de France, Épiméthée, 2002, 574 p. 1. *Causa sive ratio* : cet hendiadys célèbre, de la plume de Descartes, est souvent apparu comme la clé de l'âge de la pensée que l'on a coutume de nommer « rationalisme ». Mais c'est l'interprétation heideggerienne qui détermine explicitement l'arrière-plan théorique de la grande étude que V. Carraud a consacrée aux péripéties de cette formule. Cette interprétation en fait l'emblème du principe de raison et considère que Leibniz en est le vrai codificateur, celui qui aurait enfin prononcé le mot qui était en incubation dans l'histoire de la métaphysique, et qui avait déjà affleuré dans les *Réponses* cartésiennes. Mais pourquoi alors ne pas attribuer directement à Descartes l'explicitation du principe – vu que la plupart des commentateurs n'ont pas lu d'une autre manière le *dictatum* de la lumière naturelle cartésienne? Cette étude – aussi érudite que serrée et aiguë du point de vue théorique – s'insère dans cette faille de l'histoire de la pensée, entre l'inaugurale émergence cartésienne du grand principe et sa consécration leibnizienne, tout en anticipant cette émergence dans la scolastique baroque suarézienne. *Causa sive ratio* de Suárez à Leibniz, donc, où Descartes se trouve au cœur de la question.

Le titre de chaque chapitre prend pour devise une façon de lire la foncière ambiguïté de l'hendiadys initial. Le chapitre suarézien (chap. I^{er}, p. 103-166) sous la devise de *ratio veluti causa*, illustre la réduction des causes aristotéliennes à l'efficience, et la substitution des causes par les relations conceptuelles (raisons) à l'intérieur de l'essence divine. L'ample chapitre cartésien (chap. II, p. 167-293) développe le thème de l'efficience en tant que productrice d'existence et facteur décisif d'intelligibilité, mais elle-même foncièrement inintelligible. Ce périlleux équilibre du *causa sive ratio* cartésien donne lieu dans le *De Deo* spinoziste à la chute de la cause sur la *ratio* (*ratio seu causa*), donc à la tentative de réduire la causalité efficiente de la chaîne des modes à la logique de la *causa sui* entendue comme implication logique ou formelle de l'existence dans une essence (chap. III, p. 295-341). Dans l'occasionalisme et chez son plus grand théoricien, Malebranche, au contraire, l'A. voit le divorce de l'efficience (inintelligible) et de l'explication rationnelle, qui est prise en charge par la « cause occasionnelle » : *causa aut ratio* (chap. IV, p. 343-390). Chez Leibniz enfin, la subordination de la cause – comme « raison réelle » – à la *ratio* s'achève, tout en conservant la distinction des deux ordres : *causa vel ratio*. Ici seulement, sous l'empire univoque de la requête d'une « raison suffisante », Dieu est vraiment assujéti au grand principe, en devenant (non pas *sui causa*, mais) *ratio sui ipsius* (chap. IV, p. 391-506).

Au point d'arrivée leibnizien, la lecture heideggerienne est confirmée dans sa teneur philosophique essentielle, tout en recevant une articulation historique capable d'en rendre raison génétiquement et de la nuancer. Mais d'autres points de vue sur cette histoire sont suggérés dans les analyses ponctuelles de V. Carraud. Si le primat de l'efficience n'a pas été reçu par la postérité philosophique de Descartes, c'est aussi parce que celle-ci a trouvé dans la « méthode des idées » et ses modèles géométriques un nouvel avatar de ce paradigme « eidétique » de l'explication rationnelle lié, dans la tradition, à la notion de cause « formelle » ; privilégiant en cela l'intelligibilité des « idées claires

et distinctes » sur l'intelligibilité de l'efficience. La grande difficulté classique à prendre au sérieux l'idée cartésienne de l'union de l'âme et du corps n'est qu'un cas de cette incompréhension d'une causalité qui dépasse – chez Descartes et non pas chez ses héritiers – les limites de l'essentialisme eidétique. La revanche de la *ratio* sur la cause pourrait bien être abordée sous cet angle.

L'A. lui-même indique un autre registre de lecture, lié à une autre grande figure, celle d'Ét. Gilson. Dans une brève esquisse d'une histoire médiévale de la causalité, Gilson isolait l'efficience comme cause de l'existence, en la distinguant de la cause motrice et agissante d'Aristote et des stoïciens, et en reliant son origine aux métaphysiques créationnistes du monothéisme. V. Carraud utilise cet acquis gilsonien pour délimiter théoriquement l'objet de son étude et se débarrasser, dans son riche *vade-mecum* introductif, de beaucoup de prétendus « antécédents » historiques. En un sens, son étude peut être vue comme la réalisation et la continuation de l'ouverture gilsonienne pour l'âge moderne. Il aurait été intéressant de rapprocher l'esquisse de Gilson de sa grande étude consacrée à l'histoire de l'être et de l'essence. Si causalité efficiente et existence sont si étroitement liées, leur destin historique doit être solidaire. On pourrait ainsi lire dans cet ouvrage – à contre-jour de l'itinéraire « heideggerien » centré sur le couple cause/raison – un itinéraire « gilsonien » qui suit, à travers les métamorphoses de l'efficience, l'émergence et l'oubli de l'existence à travers la métaphysique moderne. Le primat cartésien de l'efficience sur l'intelligibilité révélerait alors l'un des rares moments d'irruption de l'existence dans l'histoire de la philosophie, tandis que l'assujettissement final de l'existence même à la *reddenda ratio* illustrerait sa subordination à la logique de l'essence.

2. *Singularité cartésienne ?* C'est par la prise en compte de la singularité cartésienne que l'enquête de V. Carraud cherche à s'affranchir du schéma interprétatif heideggerien. Ce qui selon ce schéma était une anticipation non achevée, est interprété comme singularité ne pouvant se réduire entièrement au prétendu développement téléologique culminant chez Leibniz. C'est la thèse de la création des vérités qui est en jeu à l'arrière-plan : en instaurant la rationalité finie, la causalité la transcende. Il s'agit de discerner dans l'exigence cartésienne d'une cause pour l'existence de Dieu, le thème de la cause et celui de la raison. C'est la tâche historique et philosophique que s'est assigné l'A.

L'ambivalence de la *causa sui* cartésienne – et donc aussi son irréductibilité non seulement par rapport à ses antécédents, mais aussi à l'histoire qu'elle ouvre – n'avait pas échappé aux grands interprètes, d'Ét. Gilson à J.-L. Marion. Là où Gilson voyait une profonde unité dans la « nouvelle idée de Dieu » cartésienne, Marion dégage les tensions aporétiques entre les différents « noms divins » cartésiens, la *causa sui* étant, d'un côté, enracinée dans la dimension de l'incompréhensibilité, de l'autre inexorablement penchée vers l'univocité, du fait qu'elle effectue la subordination de Dieu à l'instance de la causalité. En dernière analyse, c'est l'élément de l'univocité qui prévaut dans l'évaluation de Marion parce que l'instauration de la *causa sui* est commandée (« dictée ») par l'exigence de la constitution de la structure onto-théologique, dans laquelle le Dieu/Infini de la *III^e Méditation* est inséré. En cela, la *causa sui* est une préfiguration du principe de raison.

C'est sur ce dernier point que se concentrent les observations critiques de V. Carraud. Il s'agit d'exploiter, à la suite de Marion, toutes les conséquences de sa puissante intuition concernant la centralité de la causalité dans l'itinéraire métaphysique de Descartes ; et, contre Marion, de ne pas opposer la dernière de ses conséquences – la *causa sui* – au thème de l'Infini, créateur des vérités. Les remarques sur la distinction de l'« axiome de la cause » du principe de raison sont certainement précieuses pour éviter une projection rétrospective du « grand principe » sur le « diktat » de 1641, donc pour sauver le sens de la causalité cartésienne, instance d'intelligibilité qui se dérobe elle-même à l'intelligibilité.

Il reste, d'après moi, un paradoxe dans le bilan herméneutique de cette recherche : la défense du primat de l'efficience conclut à sa nette stérilisation à l'intérieur de la *causa sui*, et cela à mesure que l'A. s'efforce de donner un sens cohérent à ce concept, contre les réserves coutumières de la tradition interprétative. Il faut bien parler de « cause » pour Dieu, mais jamais de « cause efficiente » : *causa sive ratio* s'avère être une vraie disjonction. Telle serait la pensée de Descartes dès les *Premières Réponses*, et non seulement son auto-neutralisation pour soutenir l'assaut d'Arnauld dans les *Quatrièmes*. L'apparente atténuation des *Quatrièmes réponses* par rapport aux *Premières* ne gêne pas V. Carraud – il ne la reconnaît pas, vu qu'il a soigneusement exclu l'efficience dès le début. Mais alors, Descartes, tout en tenant la *ratio* positive rigoureusement séparée de l'efficience, réussit-il réellement à trouver un point intermédiaire entre l'idée d'une auto-causalité efficiente (qu'il nierait sans hésitation) et la réduction à l'implication essence-existence ? La question se concentre sur le sens qu'on peut attribuer au concept « commun à la cause efficiente et formelle » évoqué dans les *Quatrièmes Réponses*, et donc sur la possibilité de la contamination entre les deux. Descartes recourt ici à l'instrument souple de l'analogie. Ce recours à l'analogie n'a pas été accueilli favorablement par les interprètes, même par ceux qui, comme Marion, avaient fait de l'analogie perdue la clé du tournant métaphysique du « grand siècle ». L'A., au contraire, prend au sérieux cet usage de l'analogie. Il soutient que nous ne sommes pas ici face à l'analogie de proportion des théologiens, mais à une proportionnalité (équivalence de rapports). C'est une tâche difficile d'évaluer le rapport des usages cartésiens de l'analogie avec la complexe théorisation scolastique de cette notion. Je ne suis pas sûr, d'une part, que l'analogie des *Premières Réponses* ne doive jouer le rôle de l'analogie d'attribution des théologiens ; d'autre part, je ne vois pas comment le recours à la proportionnalité pourrait atténuer la dérive vers l'univocité. Quant à la comparaison des *Quatrièmes Réponses* s'inspirant de la méthode d'exhaustion des anciens géomètres, elle me semble s'éloigner aussi bien de l'une que de l'autre. Elle a d'ailleurs toujours paru confirmer le glissement univociste. L'A. essaie d'éviter cette dérive, en distinguant l'identité de sens – que Descartes aurait rejetée – de l'équivalence fonctionnelle, à laquelle ce dernier aurait, au contraire, pensé.

Pour défendre l'analogie cartésienne, V. Carraud invoque un autre argument : l'*analogatum* n'est pas la causalité exercée par les étants finis, mais la causalité exercée par Dieu lui-même à l'égard de tout le reste: il s'inscrirait donc déjà dans le registre de l'incompréhensibilité. À première vue, les textes semblent contredire cette remarque, parce que le fil de la causalité nous conduit vers Dieu en passant par la chaîne des étants créés. Que l'on considère, toutefois, l'important éclaircissement où Descartes prévient Caterus que l'instance de conservation renvoie immédiatement à Dieu, sans aucune médiation de la chaîne des étants finis. Dieu aurait donc le monopole de l'efficiencia au sens de production de l'existence (en même temps, si la véritable efficiencia est celle de Dieu, les réserves à l'égard de l'analogie de proportion sont caduques).

Bien que l'analogie cartésienne ne me semble pas pouvoir tenir toutes ses promesses, l'analyse très fine de V. Carraud des *Quatrièmes Objections* nous invite à une vision différente sur cette idée. Ce n'est pas un hasard, si l'analogie « archimédéenne » fonctionne à partir de l'efficiencia, de telle sorte que la causalité formelle apparaît comme la limite de l'efficiencia, et non pas le contraire. On rencontre aussi l'autre direction de l'analogie – bien qu'elle soit introduite de façon implicite – dans les textes cartésiens sur la preuve « ontologique ». Cette analogie cartésienne de Dieu (ou plutôt de notre connaissance de Dieu) avec les essences mathématiques (avec notre connaissance de celles-ci) s'annonce en même temps comme une dis-analogie, ainsi qu'en témoigne le *Discours de la méthode*, où le rapprochement souligne le fait que l'existence n'est pas incluse dans les essences géométriques, tandis qu'elle l'est dans le cas (unique) de Dieu. Il s'agit d'accéder à un type de causalité qui se dérobe à la quadri-répartition traditionnelle. C'est encore l'unité qui s'affirme, et en ce sens il est vrai de dire que Descartes tente vraiment d'exprimer un concept qui n'est pas notre causalité efficiencia ni notre causalité eidétique, mais que nous pouvons mieux concevoir à partir de la causalité efficiencia.

Or, je crains précisément que le fait d'entendre *causa sive ratio* dans toute la vigueur de la disjonction nous fasse perdre cette unité. En effet, l'A. semble se satisfaire – si je l'entends bien – de l'identification de la cause positive avec la cause formelle : « en réalité dans le concept de cause formelle, remployé pour les seuls besoins de la discussion avec Arnauld, Descartes ne conçoit précisément plus rien de *causal*. La cause formelle est la raison prise de l'essence, selon une définition parfaitement habituelle dans la seconde scolastique » (p. 282-283). La *sui causa* est pensée à partir de la cause efficiencia, non pas à titre de cause efficiencia elle-même. En ce sens précis, la marque d'heuristique empruntée par V. Carraud à G. Olivo pour qualifier le rôle de l'efficiencia se montre exacte. L'A. va plus loin, en suggérant une lecture que je définirais en quelque façon « kantienne », en tant que la causalité, et l'usage de l'analogie de l'efficiencia, sont considérées davantage comme une nécessité dans *notre* approche à Dieu, que comme l'expression directe de la réalité divine en elle-même. Corrélativement, le pendant de cette intéressante suggestion est le refus de compter le concept de « cause » au nombre des « noms divins » – voilà un autre point où l'on s'écarte de la lecture de Marion, et non dans le sens d'une exaltation de l'efficiencia, mais au contraire de sa réduction. La thèse de Marion, toutefois, n'est pas dépourvue d'appuis textuels – vue, par exemple, l'insistance cartésienne visant à assurer l'appellation divine de *causa* contre les objections traditionnelles les plus fortes des théologiens, donc à l'éviter pour ce qui concerne le *Deo trino*, et à l'adopter pour ce qui concerne le *Deo uno*.

La réduction de l'auto-causalité est indirectement confirmée par la relative mise de côté du rôle, souligné par Gilson, que l'*inexhausta potentia* – attribut privilégié de Dieu – jouait à titre de *causa sui* dans les *Premières Réponses*, et à l'usage que Descartes en fait pour répondre à l'objection concernant le statut non-arbitraire de l'idée de Dieu. L'existence nécessaire n'est précisément pas ici déduite analytiquement d'un ensemble d'attributs où elle était comprise par avance, mais atteinte synthétiquement à partir d'un de ces attributs – la toute-puissance. Dans les *Quatrièmes Réponses*, au contraire, l'essence divine prise dans son ensemble fonctionne comme « raison positive », en s'identifiant à la « puissance », et cette seconde acception est nettement privilégiée par V. Carraud (voir p. 277 sa note critique sur l'interprétation de Gilson).

Au terme de cette étude tendant à montrer l'autonomie de l'efficiencia cartésienne par rapport au futur « principe de raison », une question reste donc ouverte : dans cette lecture, l'épisode cartésien, bien que mieux reconnu dans sa spécificité, ne se confirmerait-il pas toutefois comme une étape dans la démarche vers la *ratio sui* soumise au principe de raison et englobant la cause ? En tranchant de façon nette l'indécision cartésienne, V. Carraud ne contribuerait-il pas à conforter cette interprétation ?

3. *Clôture leibnizienne* ? L'assimilation critique de la *causa sui* par Leibniz ne peut se lire que comme la clôture de l'ambivalence cartésienne au profit de l'univocité de la *ratio*. L'A. illustre d'une façon très efficace comment cette hégémonie de la *ratio* se réalise sur le fond d'une distinction nette entre causes et raisons, et comment l'univocité de l'instance de raison s'accompagne d'un rétablissement de la pluralité des causes. Il analyse minutieusement les textes leibniziens des premières années à Hanovre. Il examine attentivement deux occurrences de *causa sui*, en donnant une lecture non-cartésienne, mais liée aux thèmes de la *philosophia mentis* – de l'auto-conception spinoziste, dit-il. Il ne s'arrête pas sur les annotations de Leibniz concernant l'usage de *causa sui* dans l'*Éthique I* – qu'il cite, pourtant – qui auraient pu offrir une confirmation ultérieure à son interprétation (notamment GP I, 142-43). Leibniz y attaque l'équivoque entre deux significations de *causa sui*, celle liée à l'efficiencia et celle de la définition 1 : « ce, dont l'existence découle de son essence ». Cette rigoureuse séparation des concepts témoigne à mon sens de la suppression de l'efficiencia dans sa réception de la *causa sui*, qui se traduit d'une façon décisive sous sa plume en *ratio sui*.

Il faut aussi signaler deux moments qui, après avoir été bien identifiés, sont laissés en marge de la ligne principale de l'ouvrage. Ils auraient pourtant complété l'étude de la réflexion leibnizienne sur la causalité par un aspect qui, selon moi, ne peut pas rester ignoré. Si l'itinéraire leibnizien, de la réception/transformation de la *causa sui*

jusqu'au *De rerum originatione radicali*, se prête bien à l'épreuve d'une lecture « heideggerienne », il pourrait aussi être lu à partir d'autres lignes généalogiques. En caractérisant initialement les données du problème de la causalité à partir de la *Disputatio XII* de Suárez, l'A. insiste sur la définition de la cause comme ce qui produit l'être dans un effet distinct d'elle et cite un texte de la *Préface* de Leibniz à sa ré-édition du *De veriis principiis* de Nizolius. Leibniz y choisit la définition suarézienne de la cause comme exemple privilégié de l'usage inopportun d'un langage métaphorique en philosophie (GP IV, 148, cité p. 131-32). À l'origine de la réflexion leibnizienne sur la cause, il y a donc le rejet polémique de la définition suarézienne comme « ce qui influe l'être en autre chose », donc là où elle cherchait à capturer l'élément proprement métaphysique de la communication de l'existence. En même temps, dans la grande lettre à J. Thomasius, Leibniz propose une interprétation de la théorie aristotélicienne des quatre causes qui est le pendant de l'opération suarézienne, en ce qu'elle cherche aussi à établir – sous l'apparente conservation du schéma aristotélicien – la primauté, sinon l'unicité, de la cause efficiente. Mais, chez le jeune philosophe fasciné par la physique des « modernes », cette opération s'accomplit à l'aune d'une efficacité fondée sur le paradigme mécaniste du mouvement, non pas sur celui de la production de l'existence.

Le modèle de la nouvelle science mécanique qui s'offre à Leibniz, au début de sa carrière, n'est pas Descartes, mais Hobbes. Or, le *De Corpore* fournit – outre les rudiments du schéma mécaniste – un cadre conceptuel de portée plus générale pour penser la causalité, qui a été identifié avec précision par l'A., dans le *vade-mecum* initial. Identifiant une ligne philosophique qui s'attache à une définition « logique » de la causalité en termes de conditions nécessaires, et qui devrait se rattacher à la tradition stoïcienne, l'A. en suit la trace chez Ockham puis chez Hobbes. La portée théorique de cette ligne « parallèle » est tout à fait intéressante, puisqu'elle se prolonge dans toute la tradition philosophique anglaise, de Hume à la pensée « analytique » contemporaine. En commentant les définitions de *De corpore* IX, où la cause coïncide avec l'agrégat de tous les *requisita*, l'A. remarque que le défini de la définition hobbesienne fonctionne comme une *ratio* plus que comme une cause, si bien que l'efficacité se révèle hors jeu. Cela lui donne une justification philosophique pour ne pas suivre davantage cette ligne, tandis qu'il s'en dispense sur le plan historique en notant qu'il s'agit d'un « courant en quelque sorte parallèle à celui qui fait l'objet de cette étude » (p. 85), qui ne le rencontre « qu'en un point aigu mais limité – du moins pour notre propos : l'occasionalisme » (p. 79). Pourtant, Leibniz pouvait offrir quelque chose de plus qu'un point de tangence. L'alternative aux métaphores de l'École pour la définition de la cause a précisément été recherchée par lui dans ce type d'analyse que V. Carraud a si bien identifié. En outre, il est facile de voir que la théorie des *requisita* du *De corpore* est l'arrière-plan de la gestation du principe de raison leibnizien. Les brouillons leibniziens de la fin du séjour parisien et des premières années à Hanovre, que Carraud a attentivement étudiés en explorant le principe leibnizien de l'équivalence cause/effet, le montrent. Et il y a là une filiation attestée historiquement, Hobbes étant une des sources les plus importantes de la philosophie leibnizienne jusqu'à la fin des années 1670. La dimension de l'efficacité n'est pas complètement perdue, toutefois, parce que cette théorie des *requisita* est vue par Leibniz précisément comme une théorie des conditions *d'existence*, elle révèle une ambivalence problématique entre un sens analytique (lié à la théorie combinatoire de la définition) et un sens plus dynamique. De ce fait, elle est aussi le cadre de la réception-transformation leibnizienne de la *causa sui*. C'est elle, enfin, qui fournit les matériaux lexicaux et conceptuels d'une analyse de la causalité en termes de conditions nécessaires et suffisantes qui est la véritable réponse leibnizienne au problème d'une définition générale de la cause. Par cette voie, Leibniz cherche à situer sur le plan de l'objectivité des rapports logiques une idée de dépendance ontologique que l'implication conceptuelle de l'intuitionisme intellectuel (post-)cartésien – l'équivalence *per aliud esse/per aliud concipi* – n'était pas capable d'atteindre. Mais il faut observer que l'irréductibilité de l'existence se manifeste, chez Leibniz, aussi à l'intérieur de cette « logification » du rapport de causalité. Une fois encore, c'est le lien avec l'existence qui s'avère déterminant pour délivrer la cause de son absorption complète par la *ratio*.

Si je me suis attardé sur les points les plus controversés de la grande fresque de V. Carraud, ou sur quelques potentialités à explorer, en laissant au lecteur le soin de découvrir beaucoup d'analyses de détail ou de nœuds conceptuels, c'est parce que cet ouvrage présente la caractéristique peu commune de faire penser.

S. Di B.

2.1.2. BROUGHTON (Janet), *Descartes's method of doubt*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2002, XVI-220 p. Formée à l'étude de Descartes par Margaret Wilson à qui elle rend hommage, l'A. livre ici, après deux articles remarquables sur le même sujet (« Skepticism and the Cartesian Circle », *Canadian Journal of Philosophy*, 14, 1984, 4, p. 593-615 ; « The Method of Doubt », in D. PEREBOOM, éd., *The Rationalists: Critical Essays on Descartes, Spinoza and Leibniz*, Landham, 1999, p. 1-18 ; voir BC XXXI, 3.1.10), sa première étude d'ensemble. L'ouvrage frappe d'emblée par deux traits : son austérité analytique (rehaussée plutôt que démentie par la rhétorique de la familiarité propre à cette tradition littéraire, et qui fait ici comparer, par exemple, p. 50, la mise en scène de la suspension du jugement dans la *Méditation I* au jeu des *Statues*, connu en France sous le nom d'« Un, deux, trois, soleil ») ; et son intention générale : défendre aussi rigoureusement que possible la cohérence et la solidité du projet épistémologique de Descartes (atteindre par le doute universel à des certitudes parfaites) contre toute une part de la critique moderne, notamment anglo-saxonne, qui n'y aura vu qu'échec ou *misconceptions*.

Au-delà de l'examen des écarts entre le doute cartésien et les formes antiques de l'argumentation sceptique (avec la double source pyrrhonienne et académicienne), on ne trouvera donc ici ni rétrospection systématique sur les relations entre la philosophie cartésienne et le scepticisme, ni examen de la conformation d'ensemble de cette philosophie et des conditions de son élaboration – l'A. indiquant seulement et sans autres précisions, p. 23, que les

Méditations ne sont pas une œuvre autobiographique, et que, « comme le montrent clairement sa correspondance et ses autres œuvres philosophiques », le développement intellectuel de Descartes n'est *pas* passé par les phases qui s'y trouvent décrites. La démarche méditative est donc ici caractérisée comme une pure construction dont il convient d'expliquer les ressorts et la productivité. D'où, après discussion préliminaire (*Introduction*) sur le rapport entre la méthode du doute et la méthode cartésienne en général, et sur les objectifs de la première (non pas procurer la certitude en général, mais établir *certain*s principes premiers selon une stratégie « simple et froidement calculée », p. 17), une analyse en deux versants, le premier consacré au statut et au fonctionnement des raisons de douter de la *Méditation I*, le second à la manière dont se trouvent dégagées, à partir de ces raisons, les principales conclusions des *Méditations II et III*.

Au titre de sa première partie (*Raising Doubt*), l'A. revient d'abord (chap. 1^{er}) sur le problème, amplement traité outre-Atlantique, de l'identité du sujet des *Méditations* (*the meditator*), qui ne peut être ni un scolastique (J. Carriero), ni un pur représentant du sens commun (H. Frankfurt). Il s'agit plutôt, comme en témoigne le début fort énigmatique de la *Méditation I* d'un « personnage problématique » assumant en partie d'emblée les vues propres de Descartes sur le développement de la connaissance humaine (*human cognitive development*), mais par ailleurs toujours sensible à la position du sens commun, dont la méthode cartésienne (cf. p. 78-82) maintient la prise en compte (à la différence du scepticisme antique, notamment académique, qui fait l'objet du bref chap. II). La *strong maxim* d'AT VII, 186-10 (rejeter tout ce qui donnera prise à la moindre raison de douter) n'a ainsi de sens qu'en ce qu'elle prépare la découverte d'une nouvelle sorte de vérités de grande conséquence (p. 52). Quant aux différentes raisons de douter (chap. IV) – que l'A. réduit à quatre principes : la folie (constituée en argument à part entière, cf. p. 65, n. 5), le rêve, le Dieu trompeur et le destin ou le hasard –, elles fonctionnent toutes de manière similaire, avec la mise en place d'un « scénario sceptique » d'autant plus difficile à récuser qu'il fournit une explication causale de l'erreur (p. 68). L'A. revient ensuite (chap. V) sur le rapport entre le doute cartésien et le sens commun, en discutant notamment les vues de M. Williams (« Descartes's Metaphysics of Doubt », in A. OKSENBERG-RORTY, éd., *Essays on Descartes' Meditations*, Berkeley, 1986 ; cf. BC XVII, 3.1.1) sur les présuppositions à l'œuvre dans l'usage spécifiquement cartésien de l'argument du rêve.

Se tournant vers les conditions de la certitude, la seconde partie de l'ouvrage (*Using Doubt*) énonce le principe général d'après lequel sera reconnu comme certain ce qui constitue ou exprime une condition pour l'exercice du doute (chap. VI, p. 98). Écartant la qualification des arguments afférents comme « transcendants », l'A. préfère parler d'« arguments de dépendance » (*dependence arguments*) dont elle expose la structure (p. 100). Ces arguments se trouvent d'abord appliqués (chap. VI) aux « conditions internes » de l'exercice du doute, titre auquel l'A. réexamine trois moments du texte de la *Méditation II* : (a) le « mal nommé » *cogito* (p. 109) ; (b) l'élimination des conceptions antérieures que le sujet avait de lui-même ; (c) le détail donné aux propriétés de la chose qui pense. Sur le *cogito*, l'interprétation proposée rejoint celle de Hintikka (curieusement non cité ni discuté) : elle récuse la simple inférence du « je suis » à partir du « je pense », et met au premier plan l'effort infructueux pour douter de sa propre existence. La suite du chapitre, où une comparaison avec Augustin aurait pu trouver sa place, justifie par la spécificité du mode de la connaissance de soi les prétentions des *Quatrièmes Réponses* en faveur de la connaissance de la chose qui pense comme « chose complète » (p. 128), et met en relief les précautions prises dans la reconnaissance de ses différents modes de conscience. Le chapitre suivant (VIII) s'intéresse quant à lui à l'existence de Dieu comme « condition externe » du doute cartésien (donnant lieu dans la *Méditation III* à « une sorte d'argument cosmologique », p. 144), en examinant les prémisses qui peuvent faire conclure (a) que nous avons en effet a priori un concept de Dieu ; (b) que cet concept ne peut pas être causé en nous par autre chose que son objet. En AT VII, 40-41, le principe de causalité se trouve appliqué aux idées d'une manière indûment sophistiquée : le principe le plus général (*adequacy principle*) postule seulement que « ce qui se produit dans un effet doit d'une certaine manière préexister dans sa cause » (p. 154) ; et il rejoint le principe de raison suffisante (invoqué en AT VII, 164-165, et que le *meditator* accepte nécessairement, cf. ici p. 168) dans un statut « analogue à celui des principes logiques » (p. 163). Ce n'est en fait qu'à propos du monde physique et du corps propre qu'on peut hésiter sur le point de savoir (p. 173) si l'activité même du doute serait possible hors de leur existence.

Pour finir (chap. IX), l'A. revient sur le problème du cercle, avec cette question (p. 179) : comment se fait-il que, dans la *Méditation III*, le jugement reste suspendu sur une proposition telle que « $3 + 2 = 5$ » et non sur une autre telle que : « les causes doivent être adéquates à leurs effets » ? La réponse résidera (p. 181) dans la différence de statut entre ce qui forme une condition du doute et ce qui n'a pas de rapport avec l'opération même de douter ; c'est par la remarque de ces conditions que nous pourrions (p. 185) être certains de certaines choses avant même d'obtenir la certitude que Dieu existe et n'est pas trompeur. Quant au caractère transcendantal des arguments cartésiens, il sera difficile à affirmer, si, avec l'A., on réserve ce caractère à des arguments qui exhibent une condition pour un « point de départ » certain et admis par tous (dans le genre : constat d'un état ou d'une capacité cognitive). La force anti-sceptique de ces arguments ne tient *pas* (p. 193) à la certitude d'un tel « point de départ ». Par l'emploi des arguments transcendants, les philosophes s'efforcent de tirer beaucoup de peu de chose (*to get a lot from a little*) ; la méthode cartésienne, comme l'avait aperçu Bourdin (AT VII, 528) est « une manière d'obtenir beaucoup à partir de rien (*to get a lot from nothing*) » (p. 196).

Cet ouvrage ne peut guère manquer de laisser au lecteur français un sentiment partagé. Retraduisant fréquemment les formules latines de Descartes, et consacrant à l'occasion une note pénétrante (p. 103, n. 4) au problème de la date de la *Recherche de la vérité* l'A. semble pourtant ne traiter que d'un Descartes anglo-saxon, sous

deux rapports : ni le latin ni le français d'AT ne sont presque jamais cités ; quant à la littérature secondaire en langue non anglaise, elle est presque intégralement ignorée – H. Gouhier étant exceptionnellement évoqué pour *Les Premières pensées de Descartes*, et W. Röd pour sa contribution au colloque de 1987 sur *Le Discours et sa méthode*. À l'intérieur même du domaine anglo-saxon, l'A. choisit avec soin ses interlocuteurs (A. Gewirth, E. Curley, B. Williams, M. Burnyeat, M. Williams, B. Stroud, P. Markie, J. Carrero), et paraît souvent écrire comme si relativement peu d'esprits s'étaient auparavant penchés avec fruit sur les matières traitées (ainsi pour le *cogito*, sur lequel manque par exemple, avec la référence à Hintikka, une confrontation avec G. Katz, *Cogitations*, Oxford, 1988). Il n'est pas jusqu'aux mémorables développements de H. Frankfurt sur la recherche de la certitude dans les *Méditations* qui ne semblent ici, à titre global, frappés d'une curieuse inactualité. On s'étonnera assez peu dans ces conditions que cette nouvelle traversée des trois premières *Méditations* (traversée souvent un peu diagonale, surtout pour la *Troisième*) débouche assez régulièrement sur des résultats d'apparence peu originale. Toutefois, l'ambition affichée n'était précisément pas de produire une interprétation nouvelle : elle était seulement d'effectuer une série de mises au point, valant pour exacte description d'une certaine machine argumentative ; soit, selon les propres termes de l'A.: *to develop a good way to describe Descartes's ambitions for philosophical inquiry* (p. XI). Les risques d'altération inhérents à la reconstruction formaliste ne sont certes pas toujours évités. Mais, grâce à la discussion méticuleuse de lectures elles-mêmes méticuleuses, ce pari semble largement tenu, avec, sur l'absence d'identité du sujet méditant, sur la puissance des « scénarios sceptiques » et le « jeu » de la suspension de jugement, sur le système de précautions propre à la *Méditation II* ou sur la force concluante du *cogito*, de véritables et précieuses intuitions. À tout prendre, de cet ouvrage très économe et pratiquement dépourvu de conclusion, l'entreprise des *Méditations* ressort non seulement plus claire quant à sa propre économie, mais par là-même plus extraordinaire. Il reste à souhaiter que dans un prochain ouvrage de l'A., cet extraordinaire *comme tel* soit à son tour constitué en objet d'analyse et de réflexion.

D. K.

2.2. CARTESIENS

- 2.2.1. BOROS (Gábor), *René Descartes*, Budapest, Áron, 1998, 322 p. (Oubli du BC XXIX).
- 2.2.2. CHEZAUD (Patrick), *La philosophie de Thomas Reid, des Lumières au XIX^e siècle*, Grenoble, Éditions littéraires et linguistiques de l'université de Grenoble, L'Écosse en questions, 2002, 288 p. [Sur le rapport au cartésianisme, voir notamment chap. II-1 : « Cartésianisme et intuitionnisme ».]
- 2.2.3. GEMELLI (Benedino), *Isaac Beekman. Atomista e lettore critico di Lucrezio*, Roma, Leo S. Olschki, Le corrispondenze letterarie, scientifiche ed erudite dal Rinascimento all'età moderna Subsidia 1, 2002, XIV-132 p. ☞
- 2.2.4. GASPARRI (Giuliano), *Il cartesianismo di René Fedé. Dalle Méditations métaphysiques (1683) alla Théologie métaphysique (1705)*, Roma, edizioni dell'Ateneo, Serie : La corrispondenza scientifiche ed erudite dal Rinascimento all'età moderna, 2002, 130 p. ☞
- 2.2.5. LEVINE (George), *Dying to know : scientific epistemology and narrative in Victorian England*, Chicago, Chicago University Press, 2002, XI-326 p.
- 2.2.6. MARTIN-HAAG (Eliane), *Voltaire. Du cartésianisme aux Lumières*, Paris, Vrin, 2002, 192 p.
- 2.2.7. MINER (Robert C.), *Vico. Genealogist of modernity*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2002, 216 p.
- 2.2.8. SCHMALTZ (Tad M.), *Radical Cartesianism. The French reception of Descartes*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2002, XIV-288 p. ☞
- 2.2.9. SCRIBANO (Emanuela), *L'existence de Dieu. Histoire de la preuve ontologique de Descartes à Kant*, Seuil, Points essais inédit, 2002, 351 p. [Trad. fr. du livre de 1994 (voir recension dans BC XXV, 2.2.11) augmenté de l'article (révisé) signalé dans ce BC, 3.1.127]

2.2.3. GEMELLI (Benedino), *Isaac Beekman, Atomista e lettore critico di Lucrezio*, Florence, Olschki, 2002, xiii-134 p., Index. Dans la continuité de son ouvrage consacré à Bacon chez le même éditeur en 1996 (*Aspetti dell'atomismo classico nella filosofia di F. Bacon e nel seicento*), l'A. interroge ici les origines antiques de l'atomisme beekmanien en dressant l'inventaire méticuleux des références à Lucrèce puis à Démocrite. Un chapitre terminologique portant sur le vocabulaire atomistique (*textura, ordo, figura, elementum*, etc.) est particulièrement intéressant. Bien que l'A. ne fasse que

très rarement allusion à Descartes, ce travail sera d'une grande utilité pour mieux apprécier les commencements de la physique cartésienne dans le « laboratoire » beeckmanien.

F. de B.

2.2.4. GASPARRI (Giuliano), *Il cartesianismo di René Fedé. Dalle Méditations métaphysiques (1683) alla Théologie métaphysique (1705)*, Roma, edizioni dell Ateneo, Serie : La corrispondenza scientifiche ed erudite dal Rinascimento all'età moderna, 2002, 130 p. René Fedé est surtout connu pour la troisième édition des *Méditations métaphysiques* (1673) dont Baillet fait un vif éloge dans sa *Vie de M. Descartes* (Paris, D. Horthemels, 1691, p. 324). Il fut aussi l'auteur de *Méditations métaphysiques de l'origine de l'âme* et d'une *Théologie métaphysique*. Si le premier ouvrage, en raison de son manque de rigueur démonstrative, essuya les railleries de Bayle qui en moquait les « Aphorismes de métaphysique » dans la recension qu'il en fit en 1686 (reproduite et commentée au chap. X), le second figurait, est-il important de noter, dans l'inventaire de la bibliothèque du Père Malebranche effectué par A. Robinet (Malebranche, *Ceuvres*, t. XX, p. 283). L'A., dans ce second volume de la jeune collection « Subsidia », entreprend donc de préciser les relations qu'entretient ce cartésien « mineur » au malebranchisme et à la philosophie cartésienne de la deuxième moitié du XVII^e siècle, procédant au réexamen d'une biographie particulièrement lacunaire (chap. I^{er}) et au commentaire ordonné de l'« Avis » (chap. II), puis des sept « Méditations » qui composent la *Théologie métaphysique* de 1705 (chap. III à IX). Reprenant un dossier historique difficile, l'A. tente de mieux cerner l'identité intellectuelle de Fedé; il remet en cause la fragile association de ce dernier, faite dans une lettre de l'Abbé Catelan, aux antimalebranchistes que sont Régis et Lannion pour suggérer sa proximité philosophiquement plus vraisemblable à l'Oratorien dont il reprit la doctrine de la vision en Dieu ; il discute en outre le prétendu « calvinisme » de Fedé et avance plusieurs arguments sur les raisons d'une assimilation une nouvelle fois sujette à caution. Il suggère, en outre, l'influence qu'ont pu exercer sur lui, docteur à la faculté de médecine de l'université d'Angers, les vigoureux débats ayant accompagné, à partir du milieu des années 1660, l'introduction de la philosophie cartésienne en Anjou et au centre desquels se trouva un temps l'ami de Malebranche, le P. Lamy.

Toutes ces propositions, sobrement formulées, sont ensuite développées dans un examen particulièrement clair de la *Théologie métaphysique*, titre, remarque l'A., qui signale à lui seul la distance prise par Fedé à l'égard de la *prima philosophia* de Descartes et l'ambition de produire, sur la base de principes authentiquement cartésiens, une défense de la religion catholique. Plusieurs tableaux permettent au lecteur de discerner avec aisance les déplacements opérés par rapport aux titres des *Méditations métaphysiques* de Descartes et les transformations que la théologie de Fedé apporte à son ouvrage de 1683. Le commentaire nous offre, dans le détail, un point de vue instructif sur la réception de la philosophie de Malebranche chez un cartésien qui, pour suivre ce dernier sur de nombreux points, n'en reste pas moins original. Les écrits de Fedé se font l'écho d'objections soulevées contre Malebranche, que ce soit par des figures de premier plan comme Arnauld (ainsi la discussion par Fedé du statut des anges prévaricateurs examinée au chap. II) ou par des objecteurs mineurs, comme le platonicien Simon Foucher, sur des questions fondamentales du cartésianisme; l'A. corrige à cette occasion l'interprétation autrefois donnée par H. Kirkinen de la preuve de l'indivisibilité de l'âme avancée dans la *Première Méditation (Les origines de la conception moderne de l'homme-machine, Helsinki, 1960, p. 131-132)*. Cette monographie, la première consacrée à René Fedé, propose donc une mise en relief particulièrement fine des débats cartésiens qui entourent le développement de la philosophie de Malebranche.

O. D.

2.2.8. SCHMALTZ (Tad M.), *Radical Cartesianism. The French reception of Descartes*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2002, XIV-288 p. Tad M. Schmaltz poursuit, avec cet important ouvrage, ses recherches sur le cartésianisme français de la seconde moitié du XVII^e siècle entamées avec *Malebranche's Theory of the Soul* (1996, voir BC XVII, 2.2.5). Il aborde, cette fois, deux auteurs essentiels, mais en définitive peu étudiés : le bénédictin Robert Desgabets et Pierre-Sylvain Régis. T. M. Schmaltz prévient toutefois (p. 19-20) qu'il n'entreprend pas de donner une présentation complète de la pensée de ces auteurs ; il cherche plutôt à dégager les thèses essentielles de leurs philosophies. De même, et malgré ce que peut laisser croire le sous-titre de l'ouvrage, il ne s'agit pas de donner une vue d'ensemble de la réception et du développement du cartésianisme en France, comme purent le faire à leur façon F. Bouillier ou G. Rodis-Lewis, mais d'attirer l'attention sur une version, ou une interprétation, trop méconnue de la pensée de Descartes, celle que donnent Desgabets et Régis.

L'ouvrage comporte trois parties, dont la seconde est la plus fournie. La première partie (*Roberts Desgabets*) est composée d'un unique chapitre : *Desgabets's Considérations, Arnauld and Cartesianism*. Si ces pages n'innovent pas, elles présentent une synthèse utile et très informée sur des questions difficiles. L'A. déploie sa problématique à partir du thème de l'eucharistie et de son traitement philosophique : il rappelle le contenu des textes de Descartes à ce sujet et la façon dont Desgabets entreprit d'en développer la doctrine, présente les débats entre cartésiens et les attaques contre les cartésiens qui s'ensuivirent, insiste sur le rôle de Desgabets dans ces discussions et sur ses désaccords avec les auteurs port-royalistes, étudie les condamnations qui ont frappé le cartésianisme en France dans les années 1670. Même si l'on peut parfois regretter que l'A. ne distingue pas plus nettement la question de la « transsubstantiation » de celle de la présence réelle, ce premier chapitre constitue une heureuse et habile introduction à la suite de l'ouvrage, l'A. expliquant comment la doctrine de l'eucharistie développée par Desgabets repose sur les trois thèses « radicales » abordées dans la partie suivante.

La seconde partie (*Three Radical Doctrines*) étudie les éléments doctrinaux qui constituent le « cartésianisme radical » de Desgabets et Régis. Le chap. II (*The Creation Doctrine : Indefectible Material Substance and God*) est centré sur la théorie cartésienne dite de la « création des vérités éternelles ». L'A. commence par en rappeler les imprécisions, ou les indécisions : Descartes estime-t-il que toutes les vérités, y compris celles qui concernent Dieu même, ont été ainsi établies ? En quel sens entendre que des vérités éternelles ont été créées, établies ou disposées par Dieu ? Et comment notre esprit fini, dont ces vérités sont l'horizon indépassable, est-il alors « à l'image et à la ressemblance » d'un Dieu infini et incompréhensible ? Pour lever ces difficultés qui conduisirent bien des « cartésiens » de la seconde génération à refuser la thèse des lettres à Mersenne d'avril/mai 1630, Desgabets accepte la théorie cartésienne tout en la radicalisant : il identifie les « essences immuables » de Descartes à des « substances indéfectibles » que Dieu produit hors de lui-même, au nombre desquelles se trouve la substance matérielle. Ce faisant, Desgabets clarifie les indécisions de Descartes et explique plus nettement que ce dernier en quoi la « physique » a des fondements « métaphysiques ». Sylvain Régis reprend et développe ces thèmes de Desgabets, particulièrement dans *L'usage de la raison et de la foi* : le fossé ainsi creusé entre Dieu et les créatures le conduit à refuser catégoriquement toute relation univoque ou même analogue entre eux, notamment pour ce qui concerne la substantialité. Régis semble alors concevoir comme équivoque la relation entre les créatures et un Dieu tenu pour un être ou un esprit « supersubstantiel ». Ce chapitre magistral, à nos yeux le plus important de l'ouvrage, conduit donc à deux résultats dont devront désormais tenir compte les études cartésiennes. Non seulement il y eut des disciples de Descartes pour accepter la thèse de la création des vérités éternelles, mais encore cette thèse donna lieu à des réflexions précises et développées chez des auteurs qui tentèrent d'en tirer toutes les conséquences philosophiques. En second lieu, il est inexact de dire que toute la seconde génération de penseurs cartésiens a accepté, ne serait-ce qu'implicitement, le thème d'une relation univoque entre Dieu et les créatures. Des auteurs importants, et loin d'être spéculativement insignifiants, ont au contraire délibérément assumé le refus de l'univocité que sous-entendaient les lettres de 1630.

Le chap. III (*The Intentionality Doctrine. Ideas and Extra-mental Objects*) aborde les questions de théorie de la connaissance. La thèse centrale de Desgabets, ici étudiée dans la version qu'en donne la *Critique de la critique...*, est proche de ce qu'on appelle aujourd'hui le réalisme direct : nos idées sont toutes en relation avec des objets réels et existants et elles sont conformes à ces objets. Une telle position amène Desgabets, puis Régis, non seulement à se séparer d'Arnauld et Malebranche qui analysent la réalité objective des idées indépendamment de l'existence de leurs idéats, mais aussi à répudier des thèses centrales de la philosophie de Descartes : le doute, et en particulier le doute sur l'existence du monde matériel, est tenu pour impossible ; l'existence de la matière n'est selon eux pas moins évidente que celle de l'esprit. Malgré tout, ce réalisme demeure à sa manière fidèle à la gnoséologie cartésienne : il trouve lui aussi son ultime justification dans la thèse de la création des vérités éternelles entendue comme affirmation de l'indéfectibilité des substances et il reprend, en les radicalisant, certains des arguments qui conduisaient à affirmer l'existence du monde matériel et des corps particuliers dans la *Sixième méditation*.

Le chap. IV (*The Union Doctrine. Temporal Human Thought and Motion*) est consacré au thème de l'union de l'esprit et du corps et à ses prolongements en philosophie de la connaissance. Contre Malebranche et contre la lettre des textes cartésiens, mais en estimant que la doctrine de l'union développée par Descartes lui donne raison sur le fond, Desgabets prétend que l'intellection pure, comprise comme une opération mentale indépendante du corps, est une chimère : quel que soit le type de pensée considéré, l'activité mentale humaine exige, selon le bénédictin, l'union avec un corps comme sa condition de possibilité. Un des arguments les plus marquants avancé par Desgabets en faveur de cette thèse préfigure la « réfutation de l'idéalisme » de la seconde édition de la *Critique de la Raison pure* : le fait que l'esprit, substance « indéfectible », se saisisse comme temporel, présuppose l'existence d'objets en mouvement dans l'espace. Diverses conséquences en découlent qu'on trouve développées, avec des accentuations différentes, chez Desgabets et Régis : la maxime scolastique qui veut que rien ne soit dans l'intellect qui n'ait auparavant été dans les sens se révèle acceptable dans le cadre d'une ontologie de type cartésien ; le cartésianisme bien compris n'est en aucun cas un idéalisme ; il y a dans le *cogito* une dimension temporelle qui ouvre immédiatement sur l'union de l'esprit et du corps.

La troisième partie de l'ouvrage, intitulée *Pierre-Sylvain Régis*, est composée d'un unique chapitre (*Huets Censura, Malebranche and Platonism*) et revient à des considérations plus historiques. L'A. étudie la condamnation de Descartes prononcée en 1691 à l'Université de Paris. Elle inaugure une seconde vague d'attaques contre les cartésiens français, bien plus systématique que la précédente : alors que les condamnations des années 1660-1670 concernaient essentiellement la question eucharistique, c'est à présent la compatibilité de l'ensemble de la pensée de Descartes, et notamment de sa méthode, avec la foi qui est remise en question. L'A. présente alors la défense du cartésianisme que Régis opposa à la *Censura philosophiae cartesianae* et aux *Nouveaux mémoires pour servir à l'histoire du cartésianisme* de Pierre-Daniel Huet, et complète cette étude par l'analyse des textes échangés entre Régis et ses principaux critiques : Du Hamel, Malebranche, Lelevel et Genest. Dans ces textes de maturité, Régis demeure, pour l'essentiel, fidèle aux principes du « cartésianisme radical » de Desgabets, même s'il en nuance certaines conclusions hardies, par exemple sur la physique eucharistique ou les rapports de la foi et de la raison. En définitive, le cartésianisme de Régis est proche d'un « réalisme aristotélicien » (p. 24) et tout opposé à « l'idéalisme platonicien » qu'on trouve chez Malebranche et ses disciples. Il faut alors abandonner, ou du moins nuancer, la thèse classique qui voit dans le cartésianisme une pensée d'inspiration platonicienne et une machine de guerre fondamentalement anti-aristotélicienne. Dans les années 1660-1720, l'opposition séminale entre Platon et Aristote traverse le cartésianisme français, qu'elle divise en deux courants. Ce fut le courant malebranchiste et platonicien qui l'emporta, si bien

qu'après les années 1720 l'« Aristotelian cartesianism » (p. 256) dont Desgabets et Régis furent les meilleurs et les plus actifs représentants tomba dans l'oubli où il demeure encore aujourd'hui. Mais cela n'ôte rien à la puissance et à l'intérêt de ce « rameau oublié du cartésianisme » que la *Conclusion* de l'ouvrage invite à redécouvrir.

Cet ouvrage de grande qualité mêle donc de très heureuse façon érudition historique et analyse conceptuelle. Les présentations des thèses de Desgabets et Régis sont enrichies de comparaisons éclairantes avec les doctrines d'autres auteurs (par ex. Arnauld et Malebranche sur les idées, Spinoza sur la substantialité, Thomas et Suárez sur l'activité de l'intellect). La continuité doctrinale entre Desgabets et Régis, certes souvent signalée, n'avait pas encore à notre connaissance été restituée avec tant de précision. L'ouvrage de T. M. Schmaltz mérite donc d'atteindre son but en renouvelant l'intérêt des chercheurs pour ces deux auteurs et en attirant l'attention sur cette postérité de l'auteur du *Discours de la méthode*.

Sur le fond, ce livre invite à la discussion par la relative imprécision, d'ailleurs assumée par l'A. (p. 9-11 et 17-19), des catégories de « radicalité » et de « cartésianisme » qui font le titre de l'ouvrage. Cartésiens « radicaux », Régis et Desgabets le sont, en effet, au sens où ils endossent et font fructifier la thèse de la création des vérités éternelles qui est à la racine, au fondement, de la philosophie cartésienne, quitte à transformer ce faisant en profondeur la pensée de leur inspirateur. Mais Desgabets (plus que Régis) est un auteur qui fait également preuve de « radicalité » au sens où il ne s'embarrasse pas de nuances, et défend des positions très « carrées » qui éliminent en les simplifiant bon nombre des ambiguïtés (statut de l'idée, doctrine de l'union) caractéristiques des thèses centrales de la philosophie de Descartes. Même si le bénédictin considérait, dans les termes de T. M. Schmaltz, que le « cartésianisme » est moins une doctrine fixée une fois pour toutes qu'un « *work in progress* » (p. 11), la contrepartie de sa lecture « radicale » est donc le renoncement à l'énigmatique capacité de suggestion et à la puissance spéculative que leur indécision confère aux thèses de Descartes. Quant au « cartésianisme », si l'on ne se satisfait pas d'une définition vague par « l'air de famille doctrinal », on finit par se demander quelle est la pertinence scientifique d'une catégorie sous laquelle on peut regrouper, avec de bons arguments, des auteurs philosophiquement aussi différents que Malebranche, Arnauld, Desgabets et Régis et quelques autres encore. C'est un des nombreux mérites du bel ouvrage de T. M. Schmaltz que de ne pas esquiver ces problèmes, de fournir une ample accumulation de matériaux qui aideront à les préciser, et d'attirer l'attention sur une question que les développements récents des études cartésiennes rendent pressante : quelle est la pertinence de la catégorie « cartésianisme » en histoire des idées ? Et en définitive, qu'est-ce qu'être « cartésien » ?

D. M.

3. ÉTUDES PARTICULIÈRES

3.1. DESCARTES

3.1.1. BOROS (Gábor), éd., *Ész és szenvedély filozófiai tanulmányok a XVII-XVIII. századról szerk.*, Budapest, Áron, 2002, 416 p. (Abrégé *Ész és szenvedély filozófiai tanulmányok.*) **Voir aux nos 3.1.22, 24, 35, 66, 84, 3.2.43 & 3.3.2.**

3.1.2. MARCIALIS (Maria Teresa) & CRASTA (Francesca Maria), éd., *Descartes e l'eredità cartesiana nell'Europa settecentesca. Atti del Convegno "Cartesiana 2000", Cagliari, 30 novembre – 2 dicembre 2000*, Lecce, Conte editore, Università degli studi di Lecce – Centro Interdipartimentale di Studi su Descartes et il Seicento. Saggi 3, 2002, 424 p. (Abrégé *Descartes e l'eredità cartesiana.*) **Voir aux nos 3.1.4, 32, 108, 126, 131, 133 & 3.2.11, 13, 17, 21, 23, 42, 52, 60, 61, 66, 68, 71, 77, 78, 79 et 80.** ✍

3.1.3. SCHMAL (Dániel), éd., *Descartes, Kant, Husserl, Heidegger tanítványok írásai Munkácsy Gyula tiszteletére*, Budapest, Atlantisz, 2002, 380 p. (Abrégé *Descartes, Kant, Husserl, Heidegger.*) **Voir aux nos 3.1.21, 138, 3.2.70 & 3.3.13.**

3.1.4. AGOSTINI (Igor), « L'indistinzione degli attributi di Dio in Descartes », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 55-70. **Voir au n° 3.1.2.** ✍

3.1.5. AKIYAMA (Yoshinobu), « [De l'essence des choses étendues chez Descartes] » (en japonais), *Jahrbuch für philosophische Forschung : bulletin de la faculté des sciences humaines de l'Université de Kwansai-Gakuin*, 2002, n° 34, p. 61-86.

3.1.6. ALANEN (Lili), « Descartes on the will and the power to do otherwise », in Henrik LAGERLUND & Mikko YRJÖNSUURI, éd., *Emotions and choice from Boethius to Descartes*, Boston, Kluwer Academic Publishers, Studies in the History of Philosophy of Mind 1, 2002, p. 279-298.

3.1.7. ALMOG (Joseph), *What am I ? Descartes and the mind-body problem*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2002, XVIII-139 p. ✍

- 3.1.8. ARBAIZAR GIL (Benito), « El *genio maligno* en Descartes y la reiteración moderna de la metafísica », *Revista de filosofía*, 27, 2002, 1, p. 223-248. (Disponible en ligne à l'adresse <<http://fs-morente.filos.ucm.es/publicaciones/revista/vol27n1/arbaizar.PDF> >.)
- 3.1.9. ARMOGATHE (Jean-Robert), «Doute méthodique et morale cartésienne», *Kriterion*, 43, juillet-décembre 2002, n° 106, p. 9-19.
- 3.1.10. ARMOGATHE (Jean-Robert), « Sémantèse d'*experientia/experimentum*/expériences dans le *corpus* cartésien », in *Experientia. X Colloquio internazionale. Roma, 46 gennaio 2001*, atti a cura di Marco VENEZIANI, Firenze, Leo S. Olschki Editore, Lessico intellettuale europeo 91, 2002, p. 259-271.
- 3.1.11. ASTORGA (Omar) «La moral de Descartes : o la tensión entre lo provisorio y lo definitivo », *Apuntes filosóficos* (Caracas, Venezuela), 1996, n° 9-10, p. 51-68. (Oubli du BC XXIX.)
- 3.1.12. AUBENQUE (Pierre), « La transformation cartésienne du concept aristotélicien de substance », in Monique CANTO-SPERBER & Pierre PELLEGRIN, éd., *Le style de la pensée. Recueil de textes en hommage à Jacques Brunschwig*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 490-501.
- 3.1.13. AYERS (Michael) & SNOWDON (Paul), « What is realism ? », *Proceedings of the aristotelian society*, 102, 2002, 2, p. 293-320.
- 3.1.14. AZOUVI (François), *Descartes et la France : histoire d'une passion nationale*, Paris, Fayard, L'Esprit de la cité, 2002, 400 p.
- 3.1.15. BAGGER (Matthew C.), «The ethics of belief : Descartes and the Augustinian tradition », *The journal of religion*, 82, 2002, 2, p. 205-224.
- 3.1.16. BALSTER (Lori), « Zeno's first paradox of motion : a cartesian perspective », *Auslegung*, 25, 2002, 2, p. 113-136.
- 3.1.17. BEYSSADE (Jean-Marie), «En quel sens peut-on parler de transcendantal chez Descartes ? », in Graziella FREDERICI VESCOVINI, éd., *Le problème des transcendants du XIV^e au XVII^e siècle*, Paris, Vrin, 2002, p. 175-185.
- 3.1.18. BITBOL-HESPERIES (Annie), « Descartes face à la mélancolie de la princesse Élisabeth », in Bjarne MELKEVIK & Jean-Marc NARBONNE, éd., *Une philosophie dans l'histoire. Hommages à Raymond Klibansky*, Québec, Presses de l'Université Laval, Collection Zétésis, 2000, p. 229-250. (Oubli du BC XXXI.)
- 3.1.19. BONK (Sigmund), «Descartes' Kritik an der Weltseele und die Aktualität seiner Theorie der Zeit », *Theologie und Philosophie*, 77, 2002, 4, p. 532-552.
- 3.1.20. BOROS (Gábor) & SCHMAL (Dániel), éd., *Kortársunk Descartes [Comment lire Descartes aujourd'hui ?]* (en hongrois), Budapest, Áron, 2000, 422 p. (Oubli du BC XXXI.)
- 3.1.21. BOROS (Gábor), «Descartes a barátságáról » [Descartes à propos de l'amitié] (en hongrois), *Világosság*, 40, 1999, p. 62-75. (Oubli du BC XXX.) ; repris in *Descartes, Kant, Husserl, Heidegger*, p. 49-71. **Voir au n° 3.1.3.**
- 3.1.22. BOROS (Gábor), «Descartes és a testi szeretet » [Descartes et l'amour du corps] (en hongrois), *Ész és szenvedély filozófiai tanulmányok*, p. 109-123. **Voir au n° 3.1.1.**
- 3.1.23. BOROS (Gábor), «Etika az automaták korszakában. Kettősségek Descartes etikájában » [L'éthique à l'âge de l'automate. Les ambiguïtés du concept cartésien d'éthique] (en hongrois), *Világosság*, 39, 1998, 4, p. 3-15. (Oubli du BC XXXIX.) [Trad. angl. en 2001, voir BC XXXII, 3.1.33.]
- 3.1.24. BOROS (Gábor), « *Fictum brutum*. Die ambivalente Tierseelenlehre des Descartes », in Friedrich NIEWÖHNER & JEAN-LOUP SEBAN, éd., *Die Seele der Tiere*, Wolfenbüttel, Harrasowitz Verlag, Wolfenbütteler Forschungen 94, 2001, p. 181-203. (Oubli du BC XXXII) ; trad. hongroise: « *Fictum brutum ?* Descartes ambivalens állatlélektanáról », *Ész és szenvedély filozófiai tanulmányok*, p. 327-355. **Voir au n° 3.1.1.**

- 3.1.25. BOROS (Gábor), « Utószó Descartes » [Epilogue] en hongrois), *Elmélkedések az első filozófiáról René Descartes*, Budapest, Atlantisz, 1994, p. 209-217. (Ajout au BC XXV.)
- 3.1.26. BOS (Henk J. M.), *Redefining geometrical exactness : Descartes' transformation of the early modern concept of construction*, New York – Berlin – Heidelberg – Barcelona – Hong Kong – London – Milan – Paris – Singapore – Tokyo, Springer, Sources and studies in the history of mathematics and physical sciences, 2001, XVII-470 p. *≈*
- 3.1.27. BRACKEN (Harry M.), *Descartes*, Oxford, Oneworld Publications, Oneworld philosophers, 2002, 160 p.
- 3.1.28. BRAUN (Walter), « Die Differenz der Bewusstseinsbegriffe bei Plotin und Descartes », *Prima philosophia*, 15, 2002, 4, p. 415-423.
- 3.1.29. BRENES MORALES (Jorge) «El Diablo en el origen mítico de las pasiones. Primera parte: De Homero a Descartes », *Revista de filología y lingüística de la Universidad de Costa-Rica*, 28, 2002, 2, p. 163-170.
- 3.1.30. BROWN (Deborah), « The rationality of cartesian passions », in Henrik LAGERLUND & Mikko YRJÖNSUURI, éd., *Emotions and choice from Boethius to Descartes*, Boston, Kluwer Academic Publishers, Studies in the History of Philosophy of Mind 1, 2002, p. 259-278.
- 3.1.31. BUZON (Frédéric de) & KAMBOUCHNER (Denis), *Le vocabulaire de Descartes*, Paris, Ellipses, 2002, 79 p.
- 3.1.32.** CAMEROTA (Michele), «*Sidera ex unis vorticibus in alios migrantia*. Note sulla teoria cometaria cartesiana », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 91-105. **Voir au n° 3.1.2.** *≈*
- 3.1.33. CATALDO SANGUINETTI (Gustavo Victor), « La meditación cartesiana », *Philosophica* (Valparaíso, Chile), 21, 1998, p. 73-85. (Ajout au BC XXIX.)
- 3.1.34. CHARBONNEAU (Louis), « From Euclid to Descartes : algebra and its relations to geometry », in Nadine BEDNARZ, Carolyn KIERAN & Lesley LEE, éd., *Approaches to algebra. Perspectives for research and teaching*, Boston – London – Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, Mathematics Education Library 18, 1996, chap. II, p. 15-37. (Ajout au BC XXXVII.)
- 3.1.35.** CHARRAK (André), « Az esztétikai szenvedélyek Descartes-nál » [Les passions esthétiques chez Descartes] (en hongrois), *Ész és szenvedély filozófiai tanulmányok*, p. 137-153. **Voir au n° 3.1.1.**
- 3.1.36. CLARKE (Desmond D.), « Explanation, consciousness, and cartesian dualism », in Randall E. AUXIER & Lewis Edwin HAHN, éd., *The philosophy of Marjorie Grene*, New York, Open court, The Library of Living Philosophers 29, 2002, p. 471-485 ; et réponse de Marjorie GRENE, p. 486-489.
- 3.1.37. COELHO (Ricardo Lopes), « Zur Physik von Descartes. Naturgesetze und Stossregeln », *Philosophia naturalis*, 39, 2002, 1, p. 45-60.
- 3.1.38. COTTINGHAM (John), « Descartes and the voluntariness of belief », *The Monist*, 85, 2002, 3, p. 343-360.
- 3.1.39. COTTINGHAM (John), « The ultimate incoherence ? Descartes and the passions », in Randall E. AUXIER & Lewis Edwin HAHN, éd., *The philosophy of Marjorie Grene*, New York, Open court, The Library of Living Philosophers 29, 2002, p. 451-465 ; et réponse de Marjorie GRENE, p. 466-469.
- 3.1.40. COUTEL (Charles), « Le paradoxe de l'admiration », *L'enseignement philosophique*, 52, 2002, 6, p. 13-19.
- 3.1.41. DA SILVA MARINHEIRO (Cristóvão), « A retórica do visual na física cartesiana » (en portugais), *Revista filosofica de Coimbra*, 11, 2002, n° 22, p. 447-466.
- 3.1.42. DARDIS (Anthony), « Is more objective reality really something more ? », in Uwe MEIXNER & Albert NEWEN, éd., *Schwerpunkt : Grundlagen der Analytischen Philosophie / Focus : Foundations of Analytic Philosophy*, Paderborn, Mentis Verlag, Philosophiegeschichte und logische Analyse. Mit einem Schwerpunkt zur Philosophie des Mittelalters / Logical Analysis and History of Philosophy. With a Focus on Medieval Philosophy, vol. 5, 2002, p. 55-75.

- 3.1.43. DEMARCO (Wesley), « How can Descartes derive his knowledge of body by reflecting on himself? » *Southwest philosophy review*, 18, 2002, 1, p. 135-148. (Réponse de Candice SHELBY, « A note on Wes DeMarco's 'How can Descartes derive his knowledge of body by reflecting on himself?' », *Southwest philosophy review*, 18, 2002, 2, p. 133-136.)
- 3.1.44. DELFOUR (Jean-Jacques), « La liberté et le mal chez Descartes. Réflexions sur la métaphysique et l'éthique modernes », *Kant-Studien*, 93, 2002, 1, p. 1-41.
- 3.1.45. DEVILLAIRS (Laurence), « Le Dieu de Descartes. Augustinisme et philosophie », in Henri LAUX & Dominique SALIN, dir., *Dieu au XVII^e siècle. Crise et renouvellements du discours*, Paris, Éditions Facultés jésuites de Paris, 2002.
- 3.1.46. DEVILLAIRS (Laurence), « Les facultés de l'âme et l'homme comme *imago Dei* chez Descartes », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 86, 2002, 1, p. 51-68.
- 3.1.47. DOUGHERTY (Michael V.) « The importance of cartesian triangles. A new look at Descartes's ontological argument », *International journal of philosophical studies*, 10, 2002, 1, p. 35-62.
- 3.1.48. DOWNEY (James Patrick), « Descartes's real argument », *Ratio*, 15, 2002, 1, p. 1-9.
- 3.1.49. DUMONT (Pascal), « La volonté selon Descartes », *Skepsis* (Paris, Delagrave), 2002, 2, p. 30-40.
- 3.1.50. EDEY (Mait), « Subject and object », *Journal of consciousness studies*, 4, 1997, 5-6, p. 526-531 (Oubli du BC XVIII.) ; repris in Shaun GALLAGHER & Jonathan SHEAR, éd. *Model of the self*, Thorverton (Devon, UK), Imprint Academic, 1999, p. 441-446. (Oubli du BC XXX.) [Début de l'article en ligne à l'adresse <<http://www.imprint.co.uk/online/edey.html>>.]
- 3.1.51. ENGEL (Pascal), « Descartes y la responsabilidad epistemica », *Laguna* (Universidad de La Laguna, Tenerife, Espagne), 10, 2002, p. 9-25. ✍
- 3.1.52. FLORIDI (Luciano), « Mathematical skepticism : the cartesian approach », in Akihiro KANAMORI, éd., *Analytic philosophy and logic. Proceedings of the twentieth world congress of philosophy*, Bowling Green, Bowling Green state university popular press, 2000, vol. VI, p. 217-265. (Oubli du BC XXXI.) [Disponible en ligne à <<http://www.wolfson.ox.ac.uk/~floridi/pdf/mscv.pdf>>.]
- 3.1.53. FRIERSON (Patrick R.), « Learning to love : from egoism to generosity in Descartes », *Journal of the history of philosophy*, 40, 2002, 3, p. 313-338.
- 3.1.54. GARBER (Daniel), « Descartes, mechanics, and the mechanical philosophy », *Midwest studies in philosophy*, 26, 2002, 1, p. 185-204.
- 3.1.55. GARBER EAINSTEIN (Dinu), « Moral provisional y moral definitiva », *Apuntes filosóficos* (Caracas, Venezuela), 1996, n° 9-10, Oubli du BC XXVII.)
- 3.1.56. GARCÍA (Claudia Lorena), « Descartes : ideas and the mark of the mental », in Uwe MEIXNER & Albert NEWEN, éd., *Philosophie der Neuzeit / From Descartes to Kant*, Paderborn, Mentis Verlag, *Philosophiegeschichte und logische Analyse / Logical analysis and history of philosophy*, vol. 3, 2000, p. REF. (Oubli du BC XXXI.)
- 3.1.57. GAUKROGER (Stephen), *Descartes' system of natural philosophy*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2002, VIII-258 p. ✍
- 3.1.58. GAUKROGER (Stephen) & SCHUSTER (John), « The hydrostatic paradox and the origins of cartesian dynamics », *Studies in history and philosophy of science*, 33A, 2002, 3, p. 535-572.
- 3.1.59. GIL (Thomas), « Descartes' *Regulæ* als Problemlösungsmethodologie », in Günter ABEL, Hans-Jürgen ENGFER & Christoph HUBIG, éd., *Neuzeitliches Denken. Festschrift für Hans Poser zum 65. Geburtstag*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 2002, p. 117-123.

- 3.1.60. GLAUSER (Richard), «Descartes, Suárez, and the theory of distinction », in Randall E. AUXIER & Lewis Edwin HAHN, éd., *The philosophy of Marjorie Grene*, New York, Open court, The Library of Living Philosophers 29, 2002, p. 417-445 ; et réponse de Marjorie GRENE, p. 446-450.
- 3.1.61. GLOMBÍČEK (Petr), «Descartes o jazyce » [Le langage chez Descartes] (en tchèque), in Jirí BENEŠ, Petr GLOMBÍČEK, Vladimír URBÁNEK, éd., *Bene scripsisti... Filosofie od staedoviku k novoviku. Sborník k sedmdesátinám Stanislava Sousedíka*, Praha, Filosofia, 2002, p. 221-234.
- 3.1.62. GLOMBÍČEK (Petr), « *Cogito, ergo sum* jako performativní výpověď » [Le *cogito, ergo sum* comme énoncé performatif] (en tchèque), *Studia Comeniana et Historica*, 26, 1996, n° 56-57, p. 250-258. (Ajout au BC XXVII)
- 3.1.63. GLOMBICEK (Petr), «Descartuv filozofický projekt » [Le projet philosophique de Descartes] (en tchèque), *Aluze*, 6, 2002, 3, p. 23-28 (Disponible en ligne à l'adresse <http://www.aluze.cz/2002_03/glombicek.pdf>.)
- 3.1.64. GORHAM (Geoffrey), «Descartes on the innateness of all ideas », *Canadian journal of philosophy*, 32, 2002, 3, p. 355-388.
- 3.1.65. GUENANCIA (Pierre), «Foucault / Descartes. La question de la subjectivité », *Archives de philosophie*, 65, 2002, 2, p. 239-254.
- 3.1.66.** GUENANCIA (Pierre), « Szenvedély és szabadság Descartes-nál » [Passion et liberté chez Descartes] (en hongrois), *Ész és szenvedély filozófiai tanulmányok*, p. 57-75. **Voir au n° 3.1.1.**
- 3.1.67. HALBACH (Volker), « War Descartes erkenntnistheoretischer Voluntarist ? », *Zeitschrift für philosophische Forschung*, 56, 2002, 4, p. 545-562.
- 3.1.68. HAMOU (Philippe), « Descartes, Newton et l'intelligibilité de la nature », in Pierre WAGNER, éd., *Les philosophes et la science*, Paris, Gallimard, Folio essais, 2002, p. 110-165.
- 3.1.69. HAMOU (Philippe), *Voir et connaître à l'âge classique*, Paris, Presses Universitaires de France, Philosophies, 2002, 128 p.
- 3.1.70. HATFIELD (Gary), *Routledge philosophy guidebook to Descartes and the Meditations*, London – New York, Routledge, 2002, 384 p.
- 3.1.71. HAWLITSCHKEK (Kurt), «Die Deutschlandreise des René Descartes », *Berichte zur Wissenschaftsgeschichte*, 25, 2002, 4, p. 235-252.
- 3.1.72. HOFFMAN (Paul), « Descartes's theory of distinction », *Philosophy and phenomenological research*, 64, 2002, 1, p. 57-78.
- 3.1.73. HONMA (Eio), «[La théorie cartésienne de la coction dans l'estomac] » (en japonais), *Kagaku-shi Kenkyū. Recherche d'histoire de la chimie*, 4, 2002, n° 29, p. 222-236.
- 3.1.74. HÜTTEMANN (Andreas), « Chaos und Naturgesetz. Cartesische Probleme », *Zeitschrift für philosophische Forschung*, 56, 2002, 4, p. 517-544.
- 3.1.75. IHARA (Kenichirō), « [Sur les deux *cogito*] » (en japonais), *Jinbun Gakuhō. Bulletin de la faculté des sciences humaines de l'Université métropolitaine de Tokyo*, 2002, n° 324, p. 43-85.
- 3.1.76. JAMA (Sophie), « René Descartes, la médecine et les songes », *Autre sud*, 16, 2002, p. 94-103.
- 3.1.77. JULLIEN (Vincent) & CHARRAK (André), *Ce que dit Descartes touchant la chute des graves : 1618 à 1646, étude d'un indicateur de la philosophie naturelle cartésienne*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2002, 214 p. ✎
- 3.1.78. KAKITA (Kōji), «[L'essence des choses matérielles et la preuve de l'existence de Dieu dans la cinquième Méditation de Descartes (1)] » (en japonais), *Nagoya-Kōgyō-Daigaku Kiyō. Bulletin de l'institut de technologie de Nagoya*, 2000, 52, p. 33-42. (Oubli du BC XXXI.)

- 3.1.79. KAKITA (Kôji), «[L'essence des choses matérielles et la preuve de l'existence de Dieu dans la cinquième *Méditation* de Descartes (2)] » (en japonais), *Nagoya-Kôgyô-Daigaku Kiyô. Bulletin de l'Institut de technologie de Nagoya*, 2001, 53, p. 35-42. (Oubli du BC XXXII.)
- 3.1.80. KAKITA (Kôji), «[L'essence des choses matérielles et la preuve de l'existence de Dieu dans la cinquième *Méditation* de Descartes (3)] » (en japonais), *Nagoya-Kôgyô-Daigaku Kiyô. Bulletin de l'Institut de technologie de Nagoya*, 2002, 54, p. 1-11.
- 3.1.81. KAKITA (Kôji), «[Le problème de l'erreur dans la quatrième *Méditation* de Descartes (2)] » (en japonais), *Nagoya-Kôgyô-Daigaku Kiyô. Bulletin de l'Institut de technologie de Nagoya*, 1999, 51, p. 33-42. (Oubli du BC XXX.)
- 3.1.82. KAKITA (Kôji), «[Les preuves de l'existence de Dieu dans la troisième *Méditation* de Descartes (3)] » (en japonais), *Nagoya-Kôgyô-Daigaku Kiyô. Bulletin de l'Institut de technologie de Nagoya*, 1995, 47, p. 15-23. (Ajout au BC XXVI.) [Suite des articles signalés dans la *Bibliographie cartésienne 1960-1996*, n^{os} 2041-2042.]
- 3.1.83. KAKITA (Kôji), «[Les preuves de l'existence de Dieu dans la troisième *Méditation* de Descartes (4)] » (en japonais), *Nagoya-Kôgyô-Daigaku Kiyô. Bulletin de l'Institut de technologie de Nagoya*, 1996, 48, p. 1-11. (Ajout au BC XXVII.)
- 3.1.84.** KAMBOUCHNER (Denis), «A szeretet fogalma Descartes-nál» [La notion d'amour chez Descartes] (en hongrois), *Ész és szenvedély filozófiai tanulmányok*, p. 77-93. **Voir au n° 3.1.1.**
- 3.1.85. KAUFMAN (Dan), «Descartes's creation doctrine and modality», *Australasian journal of philosophy*, 80, 2002, 1, p. 24-41.
- 3.1.86. KIMBROUGH (Scott), «Dreamers and Madmen : Descartes' Reliabilist Response», *Southwest philosophy review*, 17, 2000, 1, p. 61-68. (Oubli du BC XXXI.)
- 3.1.87. KLEIN (Julie R.), «Memory and the extension of thinking in Descartes's *Regula*», *International philosophical quarterly*, 42, 2002, 1, p. 23-40.
- 3.1.88. KOCHLEFF (Tamara), COMBRONDE (Caroline) & LENAIN (Thierry), «Descartes et les cartésiens : vers une esthétique rationaliste», in *L'atelier d'esthétique, Esthétique et philosophie de l'art. Repères historiques et thématiques*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 2002, p. 79-90.
- 3.1.89. LA CAZE (Marguerite), «The encounter between wonder and generosity», *Hypatia*, 17, 2002, 3, p. 1-20.
- 3.1.90. LATZER (Michael J.), «Descartes's theodicy of error», in Elmar J. KREMER & Michael J. LATZER, éd., *The Problem of Evil in Early Modern Philosophy*, Toronto, University of Toronto Press, Toronto Studies in Philosophy, 2002, p. 35-48.
- 3.1.91. MAKI (Hiroyuki), «[Relire Descartes : de la morale ou de la vertu] » (en japonais), *Nagoya-Zokei-Geijutsu-Daigaku Kiyô. Bulletin de l'Université d'art et de dessin de Nagoya Zokei*, 2002, n° 8, p. 75-84.
- 3.1.92. MARCOS (Jean-Pierre), «Il ne faut point faillir. Lecture cartésienne», *Rue Descartes*, 1999, n° 24, p. 96-124. (Oubli du BC XXX.)
- 3.1.93. MARGOT (Jean-Paul), «Voluntarismo divino en Santo Tomas, Ockham y Descartes», *Praxis Filosófica* (Colombie), 14, 2002, 1, p. 33-46.
- 3.1.94. MASCARENHAS (Vijay), «Descartes cosmological and ontological proofs of God's existence : a refutation of scepticism?», *Philosophical investigations*, 25, 2002, 2, p. 190-200.
- 3.1.95. MASSEY (Gerald J.) & BOYLE (Daborah), «Descartes's tests for (animal) mind», *Philosophical topics*, 27, 1999, 1, p. 87-146. (Oubli du BC XXX.)
- 3.1.96. MAYEDA (Graham), «Generosity and representation. Making sense of a non-representational model of the passions», *Dialogue* (Waterloo, Ont.), 41, 2002, 2, p. 291-311.

- 3.1.97. MENN (Stephen Philip), *Descartes and Augustine*, Cambridge, Cambridge University Press, revised paperback edition 2002, 432 p. [Voir le compte rendu de la première édition dans le *BC XXIX*, 3.1.107.]
- 3.1.98. MOCHIDA (Tatsurô), « [La fausseté matérielle chez Descartes et la purification des idées] » (en japonais), *Nagoya-Gakuin-Daigaku Ronsyû, Bunka-hen. Bulletin de la faculté de langues étrangères de l'Université de Nagoya Gakuin*, 2002, 2, n° 13, p. 69-80.
- 3.1.99. MULLIN (Amy), « If truth were like money : Descartes and his readers », *History of philosophy quarterly*, 19, 2002, 2, p. 149-169.
- 3.1.100. MURAKAMI (Yoshio), « [Simone Weil et Descartes (supplément I)] » (en japonais), *The study of cultural science. Bulletin de la faculté des sciences culturelles de l'Université de Nîgatâ*, 2002, n° 110, p. 17-40.
- 3.1.101. MURASE (Ko), « [Que signifie dire « moi » ? Le *cogito* et les autres dans les *Meditationes* de Descartes] » (en japonais), *Yôroppa-Bunka Kenkyû. Bulletin de la faculté des arts et des lettres de l'Université de Seijô*, 2002, n° 21, p. 97-128.
- 3.1.102. NASUKAWA (Manabu), « [Le doute comme moteur de la pensée philosophante: réexaminer le doute cartésien] » (en japonais), *Miscellanea philosophica. Bulletin de la faculté des lettres de l'Université de Tsukuba*, 2002, n° 20, p. 103-109.
- 3.1.103. NASUKAWA (Manabu), *Dekaruto ni okeru « hirei » shisô no kenkyu [Étude sur la pensée cartésienne de l'harmonie]* (en japonais), Tokyo, Tetsugaku Shobô, 2002, 518 p. ✎
- 3.1.104. NIKULIN (Dmitri V.), *Matter, Imagination, and Geometry. Ontology, Natural Philosophy, and Mathematics in Plotinus, Proclus, and Descartes*, Aldershot (UK), Ashgate Publishing Company, 2002, 316 p. [Chap. V et IX sur Descartes : *Geometry, metaphysics and method in Descartes ; Imagination in Descartes.*] ✎
- 3.1.105. OLIVO (Gilles), « La raison des effets. Descartes, Pascal et l'explication par la cause », *Quaestio. Annuario di storia della metafisica*, 2, 2002, p. 353-381.
- 3.1.106. OTTAVIANI (Fabrizio), « Il 'velo delle idee' : a problema semiologico, semiologica soluzione. Cartesio e sensazione », *Il cannochiale*, 2002, 1, p. 121-159.
- 3.1.107. OZAWA (Toshiya), « [Prendre la défense de l'*intellectus* contre le volontarisme: une nouvelle lecture de la quatrième *Méditation* de Descartes] » (en japonais), *Cyubû-Tetugaku-Kai Nenpô. Annuaire de la société de philosophie de Cyubû*, 2002, n° 34, p. 103-118.
- 3.1.108.** PALA (Alberto), « Descartes. L'esperienza come *cognitio veritatis* », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 15-24. **Voir au n° 3.1.2.** ✎
- 3.1.109. PALA (Alberto), La sottrazione nel metodo cartesiano », *Rivista di storia della filosofia*, 57, 2002, 4, p. 561-581.
- 3.1.110. PEREZ DE LABORDA (Alfonso), « Con Descartes : "yo defiendo la causa de Dios" », in Maurizio MAMIANI, éd., *Scienza e Sacra Scrittura nel XVII secolo*, Napoli, Vivarium, 2001 (Oubli du *BC XXXII*.); repris in PEREZ DE LABORDA (Alfonso), *Tiempo e historia : una filosofia del cuerpo*, Madrid, Ediciones Encuentro, 2002, p. 223-266.
- 3.1.111. PERINI (Roberto), « Reflets des transcendants scolastiques dans la *scientia* cartésienne », in Graziella FREDERICI VESCOVINI, éd., *Le problème des transcendants du XIV^e au XVII^e siècle*, Paris, Vrin, 2002, p. 157-173.
- 3.1.112. REUTER (Martina), « Descartes : breven från Elisabeth » (en suédois), *Glänta*, 1999, 4, p. 13-20. (Oubli du *BC XXX*.)
- 3.1.113. REUTER (Martina), « Descartes ja Elisabeth : opetaminen ja filosofinen keskustelu » (en finnois), in Timo AIRAKSINEN & Katri KAALIKOSKI, éd., *Opin filosofiaa : filosofian opit*, Helsinki, Helsinki University Press – Yliopistopaino, 1999, p. 63-74. (Oubli du *BC XXX*.)
- 3.1.114. REUTER (Martina), « Descartes, sukupuoli ja kartesiolaisen subjektin kritiikki » (en finnois), *Naistutkimus*, 10, 1997, p. 2-20. (Oubli du *BC XXVIII*.)

- 3.1.115. REUTER (Martina), «Kropp, jämlighet och könsskilnad i Descartes filosofi » (en finnois), *Ajatus*, 57, 2000, p. 187-191. (Oubli du BC XXXI.)
- 3.1.116. RIVERA DE ROSALES (Jacinto), «Descartes o la subjetividad racionalista », in Moisés GONZALEZ GARCIA, éd., *Filosofía y cultura*, Madrid, Siglo XXI Editores, 1992, 2002², p. 149-195. (Ajout au BC XXIII.)
- 3.1.117. ROBINET (André), « Descartes : critère logique de l'éminence et cause de soi (Sources hispaniques et françaises) », *Revista de filosofía*, 2001, n° 25, p. 5-20. (Oubli du BC XXXII, disponible en ligne à l'adresse <<http://fs-morente.filos.ucm.es/publicaciones/revista/n25/robinet.PDF>>.)
- 3.1.118. ROCHA (Ethel M.), « Teoria das ideias no sistema cartesiano : a questao da fundamentação do conhecimento », *Analytica*, 6, 2001-2002, 2, p. 11-32.
- 3.1.119. RODIS-LEWIS (Geneniève), «La volontà in Descartes e Malebranche », in Luc FOISNEAU et Francesco P. ADORNO, éd., *L'efficacia della volontà nel XVI e XVII secolo*, Roma, Edizioni di storia et letteratura, 2002, p. 139-151. [Trad. ital. de l'art. signalé dans la *Bibliographie cartésienne 1960-1996*, n° 3345.]
- 3.1.120. ROSENBERG (Jay F.) « Descartes' skeptical argument », in *Philosophiegeschichte im Überblick / History of Philosophy in general*, Paderborn, Mentis Verlag, Philosophiegeschichte und logische Analyse. Mit einem Schwerpunkt zur Philosophie des Mittelalters / Logical Analysis and History of Philosophy. With a Focus on Medieval Philosophy, vol. 1, 1998, (Oubli du BC XXIX.)
- 3.1.121. SALES (Benes Alencar), « Herança Medieval da Antropologia Cartesiana », *Veritas*, 47, 2002, 3, n° 187, p. 321-332.
- 3.1.122. SCHÄFER (Christian), « "Et fallor et pecco" : Ethischer Intellektualismus bei Descartes ? », *Philosophisches Jahrbuch*, 108, 2001, 2, p. 232-244. (Oubli du BC XXXII.)
- 3.1.123. SCHMALTZ (Tad M.), « The cartesian refutation of idealism », *British journal for the history of philosophy*, 10, 2002, 4, p. 513-540.
- 3.1.124. SCHMITTER (Amy Morgan), « Descartes and the primacy of practice : the role of the passions in the search for truth », *Philosophical studies*, 108, 2002, 1-2, p. 99-108.
- 3.1.125. SCHOLL (Ann), *Illusions and delusions : Descartes's use of imagination in The Meditations*, New York – Washington DC – Baltimore – Bern – Boston – Frankfurt am Main – Berlin – Brussels – Wien – Oxford, Peter Lang, *Studies in the humanities* 56, 2001, 250 p. (Oubli du BC XXXI.)
- 3.1.126.** SCRIBANO (Emanuela), « Descartes e le idee false », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 43-54. **Voir au n° 3.1.2.** ☞
- 3.1.127. SCRIBANO (Emanuela), «Malebranche: visione di Dio e visione in Dio », *Rivista di storia della filosofia*, 51, 1996, 4, p. 519-554. (Oubli du BC XXVII.) [Trad. fr., voir dans ce BC, 2.2.9.]
- 3.1.128. SIEVERT (Don), « Elisabeth and Descartes on the possibility of mind-body interaction », *Southwest philosophy review*, 18, 2002, 1, p. 149-154.
- 3.1.129. SLOWIK (Edward S.), *Cartesian Spacetime. Descartes' physics and the relational theory of space and motion*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, *Archives internationales d'histoire des idées* 181, 2002, XII-242 p.
- 3.1.130. SLOWIK (Edward S.), « Descartes' forgotten hypotheses on motion : kinematic logic and relational transfer », *Journal of philosophical research*, 27, 2002, p. 433-448.
- 3.1.131.** SPALLANZANI (Mariafranca), « *Nihil est veritate antiquius*, Descartes e gli antichi », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 71-89. **Voir au n° 3.1.2.** ☞
- 3.1.132. SPALLANZANI (Mariafranca), «Possibilité, nécessité et vérité. Descartes et les nécessités de la physique», *Corpus*, 43, 2002, p. 269-293.

- 3.1.133.** STANCATI (Claudia), « Le idee di Descartes tra immagini e simboli », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 25-42.
Voir au n° 3.1.2. ✎
- 3.1.134. STRATHERN (Paul), *The Essential Descartes*, London, Virgin Books, The Virgin philosophers series, 2002, 53 p. [Voir BC XXXI, 3.3.29]
- 3.1.135. TALIN (Christian), « Mises en perspective de la valeur cartésienne du vrai », *Horizons philosophiques*, 12, 2002, 2, p. 1-31.
- 3.1.136. TALON-HUGON (Carole), *Descartes ou les passions rêvées par la raison. Essai sur la théorie des passions de Descartes et de quelques-uns de ses contemporains*, Paris, Vrin, Philologie et Mercure, 2002, 274 p.
- 3.1.137. TANIGAWA (Takako), [*Lire le Discours de la méthode de Descartes*] (en japonais), Tokyo, Iwanami Shoten, 2002, 176 p. ✎
- 3.1.138.** TOZSER (János), « Descartes a test és a lélek reális különbségéről » [La distinction réelle de l'âme et du corps selon Descartes] (en hongrois), *Descartes, Kant, Husserl, Heidegger*, p. 231-258. **Voir au n° 3.1.3.**
- 3.1.139. VAN DAMME (Stéphane), *Descartes. Essai d'histoire culturelle d'une grandeur philosophique*, Paris, Presses de Sciences Po, Facettes, 2002, 346 p.
- 3.1.140. VARGAS (Evelyn), « Analysis y experiencia en Descartes. Un estudio comparativo », in Pablo LORENZO, éd., *Filosofía e historia de la ciencia en el Cono Sur*, Buenos Aires, Universidad Nacional de Quilmes, 2002, p. 333-339.
- 3.1.141. VINCIGUERRA (Lucien), « Le langage et les figures. Note sur la géométrie cartésienne », *Rue Descartes*, 1997, n° 17, p. 135-158. (Ajout au BC XXVIII.) [Repris dans son livre *Langage, visibilité, différence* en 1999, voir BC XXXI, 3.1.219]
- 3.1.142. WEE (Cecilia), « Descartes's two proofs of the external world », *Australasian journal of philosophy*, 80, 2002, 4, p. 487-501.
- 3.1.143. WEE (Cecilia), « Self, other and community in cartesian ethics », *History of philosophy quarterly*, 19, 2002, 3, p. 255-273.
- 3.1.144. WOHLERS (Christian), *Wie unnütz ist Descartes ? Zur Frage metaphysischer Wurzeln der Physik*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 2002, 145 p.
- 3.1.145. YAMAMOTO (Yuka), « [La divisibilité et la distinction réelle de l'âme et du corps chez Descartes] » (en japonais), *Cyubû-Tetugaku-Kai Nenpô. Annuaire de la Société de philosophie de Cyubû*, 2002, n° 34, p. 89-102.

3.1.2. MARCIALIS (Maria Teresa) & CRASTA (Francesca Maria), éd., *Descartes e l'eredità cartesiana nell'Europa settecentesca. Atti del Convegno "Cartesiana 2000", Cagliari, 30 novembre – 2 dicembre 2000*, Lecce, Conte editore, Università degli studi di Lecce – Centro Interdipartimentale di Studi su Descartes et il Seicento. Saggi 3, 2002, 424 p. Il s'agit d'un recueil d'études sur la réception de Descartes en Europe et en Italie aux XVII^e et XVIII^e siècles, que précèdent quelques études consacrées à des points particuliers de la pensée de Descartes. Comme il arrive souvent dans un volume issu de la réunion de contributions à un colloque, il n'y a pas une unique ligne directrice, ce qui confère à l'ensemble un aspect hétéroclite. Comme le signale l'introduction générale, les études internalistes voisinent avec des approches résolument contextualistes. En outre les articles prennent pour objet, certains, le contenu de la philosophie de divers penseurs confrontés à l'héritage cartésien, d'autres, ce que l'on pourrait appeler l'effet de la philosophie de Descartes sur l'évolution des courants de pensée.

La première partie du recueil rassemble des articles consacrés à la pensée de Descartes. A. Pala (« Descartes. L'esperienza come *cognitio veritatis* », **3.1.108**) aborde la notion d'expérience, pour montrer qu'au sein de son très large champ d'application, un sens doit être particulièrement retenu, celui dans lequel les expériences conduisent à la connaissance de la vérité seulement si son contenu est réduit par l'intellect au statut d'objet mathématique. C. Stancati (« Le idee di Descartes tra immagini e simboli », **3.1.133**) aborde la question du statut de la représentation comme image mentale, en analysant les positions de Descartes à la lumière des discussions ayant cours dans les sciences cognitives à propos de la *mental imagery*. Les images proprement dites (et non les *ideae in phantasia depictae* ou ce que l'A. appelle des connexions neuronales) sont le fruit de processus cognitifs mentaux et symboliques entretenant un rapport essentiellement sémiotique (symbolique) avec leur corrélat réel. Cette conception non-

iconique de l'image mentale est rendue possible par l'abandon de la ressemblance pour penser ces images au profit d'un modèle anamorphique de la représentation, attesté en particulier dans les passages fameux de la *Dioptrique* comparant le processus visuel à la représentation par un dessin perspectif. D'autres problèmes spécifiques de la théorie de l'idée sont abordés. C'est le cas des idées matériellement fausses dans l'étude d'E. Scribano (« Descartes e le idee false », **3.1.126**). L'écart entre les formulations de la *troisième Méditation* et celles des *Quatrième Réponses*, a divisé les commentateurs récents, les uns (Kenny, Cottingham, Wilson, Beyssade) y décelant une incohérence, là où les autres (Wells, Alanen, Hoffman) repèrent une profonde unité. E. Scribano pense que, du premier au second de ces textes, (i) Descartes a éliminé la représentation fautive, pour la déplacer du côté du jugement occasionné par l'idée, mais cependant (ii) que les deux théories ne sont pas incompatibles. Elle justifie sa thèse en s'intéressant aux erreurs de la nature (notamment à l'hydropique dans la *Sixième méditation*) : la fausseté matérielle n'est qu'un aspect dans l'explication cartésienne de la tendance spontanée à conférer une réalité aux qualités sensibles, aspect que Descartes aurait délaissé après les objections d'Arnauld. La question du rapport de Dieu aux vérités éternelles est plus qu'un *locus classicus*. I. Agostini (« L'indistizione degli attributi di Dio in Descartes », **3.1.4**) reprend la question à partir d'un point de vue un peu moins souvent traité – celui de l'indistinction absolue des attributs divins. Le point de départ est la *distinctio rationis ratiocinatae* : Vázquez comme Suárez soutiennent en effet que cette distinction a lieu lorsque nous pensons par des concepts incomplets, inadéquats, une unique essence (par exemple, la distinction entre animal et rationnel lorsque ces concepts sont appliqués à la connaissance de l'homme). Tout se passe comme si Descartes, partant de cette conception de la distinction de raison raisonnée, avait néanmoins soutenu la conclusion inverse des deux grands jésuites – l'indistinction absolue des attributs divins – parce qu'il admet par ailleurs que nous avons une idée claire et distincte de Dieu. Contrairement aux interprétations dominantes, l'indistinction des attributs ne serait donc le témoignage ni d'une théologie mystique, ni d'un héritage nominaliste ockhamiste, mais la conséquence directe de la connaissance claire et distincte de l'essence divine. Cette interprétation originale oublie cependant en chemin la *distinctio rationis ratiocinantis*, qui, dans la conceptualisation jésuite au moins, peut s'établir entre des termes parfaitement connus.

Une histoire des sciences attachée au contexte de censures trouve un terrain de recherche fécond dans l'étude de la diffusion des thèses coperniciennes sous le masque d'autres, moins dangereuses. La nature et le mouvement des comètes sont un bon exemple, étudié par M. Camerota (« *Sidera ex unis vorticibus in alios migrantia*. Note sulla teoria cometaria cartesiana », **3.1.32**). Les propriétés des comètes reconnues par Descartes indiquent toutes nettement son adhésion au copernicanisme. Le point crucial est que leur mouvement présuppose une trajectoire très éloignée de l'orbite de Saturne, qui implique l'existence d'un espace immense entre Saturne et les étoiles fixes. Or l'introduction d'un tel espace est une conséquence logique du système copernicien, car lui seul explique l'absence de mouvement apparent des fixes. La théorie des comètes est un signe décisif de l'adhésion de Descartes, dans les *Principia*, à une cosmologie copernicienne. Bien que l'anticopernicanisme fût dominant dans les milieux protestants, la cosmologie cartésienne n'allait pas être totalement rejetée. L'étude d'A. Del Prete (« *Ermeneutica Cartesiana: il contributo di Christoph Wittich* », **3.2.21**) s'arrête sur le cas de Christoph Wittich. Celui-ci pense que la Bible n'est pas claire dans toutes ses parties et doit, au besoin, être expliquée au moyen des ressources de la philosophie naturelle, ce qui permet de justifier l'adoption d'une astronomie copernicienne.

Nombre de contributions s'intéressent à la réception de la philosophie de Descartes, en Italie comme en Europe, et plus précisément à sa place dans une évolution de la conception du rôle même de la philosophie. Les différentes études permettent d'établir le contraste dans les rôles attribués à Descartes par ses adversaires ou ses partisans. En France, un membre du cercle de Mersenne, Pierre Petit, auquel C. Buttolini consacre son étude (« *Le critiche di Pierre Petit alla filosofia cartesiana dopo il 1641* », **3.2.11**) représente un cas exemplaire d'un critique au confluent de l'érudition libertine et de la nouvelle philosophie mécaniste. Ces positions clairement assumées dans les années 1660-1670 sont en germe dès les *Secondes Objections*, dont l'A. attribue une partie du contenu à Pierre Petit. De son côté, M. Savini analyse la manière dont M. Schook, à l'instigation de Voetius, rapproche les thèses cartésiennes, en particulier la méthode du doute, de la figure (historiquement fautive) de Vanini, considéré depuis Mersenne comme un partisan de l'athéisme (« *Methodus cartesiana o methodus vaniniana? Fonti e significato teorico del parallelo tra René Descartes e Giulio Cesare Vanini nell'Admiranda Methodus di Martin Schoock* », **3.2.68**). Les premières condamnations vaticanes de Descartes constituaient un obstacle à la pénétration de ses thèses dans la péninsule au XVII^e siècle. Il n'est guère surprenant que l'étude d'A. R. Capocchia et E. Lojaco (« *Giulio Gori, un gesuita singolare, teorico della dissimulazione: il problema del suo insegnamento della filosofia cartesiana al Collegio Romano nei primi decenni del XVIII secolo* », **3.2.13**) consacrée, au jésuite G. Gori, membre du Collegio Romano, aborde dans un premier temps l'opposition de ce dernier à la physique cartésienne, en particulier en raison de ses conséquences sur le dogme de l'Eucharistie – thème bien connu des études cartésiennes, en particulier depuis les travaux de J.-R. Armogathe. Mais à côté de ce rejet « officiel » de Descartes, les A. de l'étude remarquent, à partir de la correspondance privée de ce père jésuite, une hostilité à l'égard des modes de penser scolastiques qui porte un héritage cartésien, en même temps que son adhésion à une forme d'éclectisme philosophique.

L'éclectisme précisément, et la place occupée par Descartes dans les pensées qui s'en réclament, sont souvent abordés dans ce recueil. On le retrouve notamment dans les études de F. Tomasoni (« *Critica al cartesianismo nella filosofia eclectica di Christian Thomasius* », **3.2.78**) et F. M. Crasta (« *Descartes a Venezia. Le Meditazioni sull'immortalità dell'anima di Bernardo Trevisan* », **3.2.17**). L'image de Descartes n'est pas la même dans les deux cas : pour Thomasius, le doute cartésien n'a fait que remplacer les anciens préjugés par de nouveaux. De façon

très différente, le penseur vénitien Trevisan, représentant bien un état d'esprit courant dans la république des lettres italiennes, est partisan d'un concordatisme des théories philosophiques et fait un usage apologétique de Descartes afin de renverser le matérialisme et l'athéisme. Descartes est alors réintégré aux côtés des anciens dans la tradition platonicienne et augustinienne.

Cette filiation, soutenue par Trevisan, est courante en Italie au moins depuis Michel'Angelo Fardella, auquel est consacré l'article de G. Iezzoni (« L'interpretazione del *cogito* in Michel'Angelo Fardella », **3.2.42**). Opposant la voie aristotélicienne, dogmatique, à la voie platonicienne, favorisant la liberté d'esprit, et adhérant à celle-ci, Fardella développe une philosophie de l'esprit originale. Son trait marquant réside dans l'identification de la pensée à l'ensemble de ses idées particulières. Il en résulte, selon l'A., une conception fonctionnaliste de l'esprit, opposée à la conception traditionnelle de la substance.

Un certain nombre de contributions portent sur des questions relatives aux sciences du vivant. L'article de C. Dessì revient sur les derniers feux du galénisme, en la personne de Jean Riolan, dans son opposition au modèle mécaniste de la circulation sanguine de Harvey (« Le critiche di Jean Riolan ad Harvey sulla circolazione del sangue », **3.2.23**). L'explication cartésienne n'est pas intégralement mécaniste comme on le sait, dans la mesure où elle s'appuie sur le processus de la fermentation. L'influence cartésienne se manifeste jusque chez un penseur vitaliste comme Diderot, d'après l'étude de P. Quintili (« La presenza di Cartesio negli scritti di filosofia biologica di Denis Diderot, *Éléments de physiologie* », **3.2.66**). Mais cette influence est plus évidente encore dans le développement des sciences du vivant en Italie. A. Ottaviani (« Scuola Galileiana e cartesianesimo nella polemica fra Marcello Malpighi e Giovan Battista Trionfetti sulla generazione delle piante », **3.2.61**) étudie le débat entre Trionfetti et Malpighi sur la formation des végétaux. Malpighi, défenseur de l'universalité du mécanisme, admet un préformationnisme végétal. À ce mécanisme universel, d'inspiration galiléenne, Trionfetti oppose sa propre conception de la formation des végétaux, inspirée de Cesalpini. Sa théorie intègre, au sein du mécanisme, des processus chimiques de fermentation, hérités des travaux de Thomas Willis. Or les travaux de ce dernier, nés dans le contexte favorable du néoplatonisme de Cambridge, sont influencés par le cartésianisme. Ce témoignage de la pénétration des idées cartésiennes dans la physiologie italienne est confirmé dans l'étude d'O. Trabucco (« Thomas Willis e l'Italia : iatrochimica e biologia cartesiana », **3.2.80**). La place accordée au iatomécanisme témoignerait d'un nationalisme historiographique, exagérant l'importance de Galilée au détriment des influences cartésiennes. L'A. s'intéresse particulièrement au phénomène de la respiration animale que le modèle de Harvey de la circulation ne peut intégrer à son explication, à la différence de Descartes. Il conclut son étude sur le fait que les théories du vivant développées en Italie à l'aube du XVIII^e siècle butent à la fois sur l'irréductibilité de ces phénomènes à un mécanisme strict et sur les insuffisances de la chimie pour rendre compte des processus métaboliques. L'étude de M. T. Marcialis, consacrée à Borelli confirme cette tendance à adopter un mécanisme limité (« L'immagine della natura nel *De motu animalium* di Giovanni Alfonso Borelli », **3.2.52**). Borelli l'inscrit dans une conception des rapports entre l'ordre naturel et Dieu faisant une place à la finalité, mais dans le cadre d'une conception probabiliste de la connaissance humaine, revêtant plus qu'une fonction heuristique.

Si la réception de Descartes comme physiologiste apparaît incontestable au regard de ces études, sa place dans le développement plus général de la philosophie italienne du XVIII^e siècle est plus difficile à établir, malgré la reconnaissance de l'existence d'un ensemble de cartésiens à Naples au cours de cette période. Cette question est abordée dans les deux articles de M. Torrini (« Cartesio e l'Italia : un tentativo di bilancio », **3.2.79**) et S. Serrapica (« La metafisica come specchio. La contrarivoluzione scientifica a Napoli : Vico, Doria e l'Accademia degli Oziosi », **3.2.71**). Le premier est exclusivement historiographique, tandis que le second insiste sur le fait que la faible présence de Descartes dans les discussions métaphysiques de l'époque s'explique par l'importance alors décisive de Locke et de Wolff. Ces deux dernières études concernent plus une histoire des idées que celle de la philosophie proprement dite, qui caractérise également un certain nombre des contributions que nous avons rapidement survolées, mais cela ne doit pas masquer le réel intérêt philosophique de certaines d'entre elles. Dans sa diversité, cet ouvrage ne témoigne pas seulement de l'importance du cartésianisme dans la pensée italienne des XVII^e et XVIII^e siècles, mais également de la vitalité des études cartésiennes en Italie.

J.-P. A.

3.1.7. ALMOG (Joseph), *What am I ? Descartes and the mind-body problem*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2002, XVIII-139 p. L'objectif de ce livre est de présenter les différentes logiques dualistes dont Descartes serait le fondateur : l'une marquant la distinction réelle de l'esprit et du corps, l'autre prenant place à partir de la considération de l'homme même. Il s'agit ainsi de fournir au *Mind-Body Problem* une solution différente de celle du matérialisme ordinaire tendant à éliminer l'esprit au profit du seul corps afin d'assurer l'unité de l'homme.

L'A. traite d'abord de la distinction d'un point de vue général en faveur duquel plusieurs arguments sont prêtés à Descartes. Deux choses peuvent être dites différentes selon trois points de vue : parce que cela est concevable (*from Conceivability*), parce que cela est effectivement possible (*from Possibility*), parce qu'elles n'ont pas la même sorte de propriétés ou ne partagent pas la même essence (*from Whatness*). Si, dans un scénario cohérent avec la réalité, il est clairement possible que, de l'une ou l'autre de ces façons, l'esprit et le corps soient séparables, alors une distinction sera réellement possible. Elle reposera sur une logique modale n'impliquant aucune séparation effective. L'A. n'est pas certain que sa présentation des arguments soit pertinente dans un monde où ce qui est possible n'est jamais défini de façon ultime, Descartes ayant « hélas » admis que Dieu aurait pu créer ce qui est actuellement

impossible, « par exemple le fait que 5 et 7 fassent 13 » (p. 15). Cette allusion à la libre création des vérités éternelles empêcherait de fonder absolument la logique modale qui soutient la démonstration de la distinction, si l'A. ne considérait pas que la doctrine sur les vérités éternelles ne concerne pas les textes sur l'esprit et le corps, ce qui lui permet de ne pas tenir compte des scrupules pouvant être exprimés sur le sens du possible selon Descartes. Le lecteur n'est pas tenu de le suivre ici. Comme on le voit, ce qui intéresse l'A. est moins le texte même de Descartes qu'une série d'arguments inspirés de sa lecture (cf. p. 25). Inutile donc de trop rapprocher ses thèses du texte même de Descartes à l'égard duquel un certain relâchement doit être admis pour tirer profit de l'ouvrage. Inutile également de s'étonner qu'un monde soit possible où la loi dite de Leibniz (sous la forme de la distinction des discernables) serve de ressort à une argumentation de Descartes dont *La logique des noms propres* de Kripke permet d'exposer le détail.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, l'A. remarque que dans la *lettre à Mesland* du 9 février 1645, Descartes fait référence au corps d'un homme qui n'est pas le même corps que celui qui est distinct de l'esprit, puisque celui-là est uni avec son esprit. Cela le conduit à se demander ce que devient l'esprit dans la perspective de l'union, question qu'il n'aurait pas à se poser s'il ne nommait pas curieusement cette perspective « *Integrative Dualism* » ce qui l'incite à maintenir la présence de deux choses là où il n'y en a peut-être qu'une. En s'inspirant des *lettres à Élisabeth*, l'A. prend en compte le caractère primitif, soit de l'esprit et du corps seuls, soit de l'homme même. Il conclut alors que le corps seul est un corps en général ou une portion de matière, qui n'a besoin pour être ni de l'existence de la personne dont il est le corps, ni de son esprit : l'espèce de machine qui est le cadavre de Descartes n'a besoin ni de Descartes, ni de son esprit pour être considérée comme ce qu'elle est, à savoir un corps. Par contre, en considérant en premier l'homme ou la personne, l'A. note que le corps de Descartes a besoin de celui-ci pour pouvoir être identifié comme tel, sans quoi il ne serait qu'un corps quelconque. Ce corps n'est donc pas totalement indépendant de Descartes, quoique, du point de vue catégoriel, le corps de Descartes soit autre chose que Descartes. Mais l'affaire se complique quand il s'agit de l'esprit. L'A. ne voit pas comment l'esprit de Descartes, distinct de son corps et participant à la composition de l'homme en question pourrait persister dans le temps tout en restant l'esprit qu'il est, indépendamment de la personne dont il est l'esprit. Comment donc pourrait-il être identifié seul ? L'orientation de la question de l'identité de l'esprit vers la question de sa persistance à travers le temps permet à l'A. de soutenir le parallèle entre l'esprit et le corps distinct, en s'appuyant sur l'exemple de la Loire qui, quoi qu'elle s'écoule sans cesse, reste pourtant la même. Il en tire l'idée selon laquelle le problème concernant l'esprit tient à ce qu'en le considérant seul, on le fige dans le temps, comme s'il n'était plus en train de penser – seul acte qui en autorise l'identification (en même tant que celle de celui qui pense). Puis il s'appuie sur la considération d'un morceau de cire, abstraction faite de ses qualités sensibles qui permettent de l'identifier comme tel ou tel, dans lequel il ne demeure rien qui puisse le distinguer d'une pépite d'or lorsqu'elle est considérée sans ses qualités perceptibles. Cela le pousse à soutenir que le processus d'abstraction par lequel on assimile une chose à son seul genre, étendu ou pensant, empêche de concevoir cette chose-là comme ce qu'elle est effectivement, ce que manifeste sa seule carrière (*lifetime*) effective. Or, le genre de choses qu'est l'esprit en question est l'esprit de Descartes, et non un esprit en général ou l'esprit d'un homme en général, puisque, selon l'A., un esprit a comme particularité d'être identique tout au long de sa carrière (p. 94), ce qui distingue les esprits des corps. L'A. aurait pu étayer cette interprétation par une référence à l'abrégé des *Méditations* qu'il ne propose pas. Quoi qu'il en soit, l'esprit de Descartes n'est pas, durant sa carrière, absolument distinct de l'homme Descartes, bien qu'au point de vue catégoriel, l'esprit de Descartes et Descartes soient deux choses différentes entre elles, comme elles diffèrent du corps de Descartes.

L'A. conclut dans une troisième partie que la sorte de rapport de l'esprit et du corps que l'on envisage dépend du point de vue embrassé : soit on commence par les concevoir et par les distinguer (au point de vue épistémique) selon leur définition, soit on considère d'abord les choses telles qu'elles existent dans le monde (au point de vue métaphysique) et alors on commence par prendre en compte l'homme en question et l'on aboutit à l'*Integrative Dualism*, cousin logique du dualisme des propriétés. Dans ce cas, si le corps et l'esprit d'un homme restent distincts, ils ne sont pas dans les faits indépendants, l'homme en question n'étant ce qu'il est que par la conjonction de l'une et l'autre de ces choses. Puis l'A. désigne l'origine de l'illusion du sujet cartésien désincarné. Elle provient selon lui de ce que l'on commence, pour concevoir l'esprit seul, par concevoir l'esprit d'un homme dont on ôterait à tort les caractéristiques identifiantes, et du même coup la pensée effective. On ne pourrait concevoir un esprit auquel il ne resterait aucune pensée réelle ou particulière ; ainsi on ne peut concevoir aucun esprit, si ce n'est celui d'un tel, puisque c'est l'acte de penser qui fonde l'identité. Cela conduit à réfuter la pertinence des expériences de pensée, si nombreuses dans les débats analytiques sur l'identité personnelle depuis Locke, où l'on envisage l'impossible : qu'un esprit puisse habiter un autre corps que celui de la personne dont il est l'esprit. Finalement, que suis-je ? Moi-même ou un homme, ou encore l'union d'un esprit et d'un corps, tout dépend du point de vue que j'embrasse.

Le lecteur ne devra pas se méprendre sur cet ouvrage qui semble parfois se perdre dans des difficultés artificielles, témoigner d'excès de formalisme logique et traiter avec légèreté le texte de l'auteur qu'il analyse. S'il peut paraître jouer le jeu des matérialistes anticartésiens qu'il souhaite réfuter en reprenant la fameuse grille de lecture dualiste, sa deuxième partie constitue sans doute la discussion la plus originale de ce thème depuis le *Descartes's Dualism* de M. Rozemond (voir *BC XXIX*, 2.1.11).

X. K.

3.1.26. BOS (Henk J. M.), *Redefining Geometrical Exactness, Descartes' Transformation of the Early Modern Concept of Construction*, New York, Springer Verlag, 2001, 470 p. L'A. a commencé ce livre en 1977 et l'a achevé en 1999. C'est dire qu'il apparaît comme une somme, inégalée à ce jour, sur les transformations du concept d'exactitude en géométrie et sur la résolution des problèmes à travers le concept de construction, à laquelle l'algèbre apporte une grande dynamique. Il se compose de deux grandes parties de longueur égale, la première portant sur la tradition de résolution des problèmes avant Descartes et la seconde traitant de la redéfinition de l'exactitude chez ce dernier. Une troisième partie, remise à un ouvrage ultérieur, portera sur les courbes de 1650 à 1750 et sur l'émancipation de l'analyse géométrique de son contexte géométrique. En revanche, ce volume décrit le rôle de l'analyse algébrique comme outil de la géométrie. L'ensemble est construit méthodiquement et étudie les « *opinions and arguments of mathematicians concerning the acceptability of geometrical procedures, in particular procedures of construction* » (p. 6), l'exactitude même étant entendue comme la qualité qui rend ces procédures acceptables par les mathématiciens.

Le point de départ de la première partie est fourni par la publication de Pappus par Commandino en 1588. L'A. examine les méthodes traditionnelles de construction géométrique valables au XVI^e siècle, puis, au ch. 5, les procédés analytiques de découverte des solutions, qui montrent une grande diversité (p. 117). Les ch. 6 à 9 exposent les difficultés de fusion de l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre et l'analyse, la question de l'usage des nombres en géométrie (Regiomontanus et Stevin), ainsi que l'analyse de Viète. L'A. précise au demeurant que l'obstacle majeur à l'application de l'algèbre à la géométrie, à savoir l'illégitimité de l'usage des nombres dans la quantité continue, a été surmonté non pas par un renversement de point de vue qui proposerait la reconnaissance de cette légitimité, mais plutôt par la dissociation de l'algèbre d'avec les questions numériques (p. 143). Les chapitres 9 à 13 sont une série de monographies (Clavius, Viète, Kepler, Molther et Fermat), permettant de conclure la première partie par une évaluation de l'état des connaissances au moment de l'intervention de Descartes.

La seconde partie traite alors de Descartes en deux temps, avant la *Géométrie* (ch. 15-19) et dans la *Géométrie* même (ch. 20-27). Avec beaucoup de détails, l'A. suit les travaux cartésiens associant algèbre et construction (*Lettre à Beeckman* de 1619, *Regulae*, approche du problème de Pappus en 1632), jusqu'au troisième essai de 1637, en marquant bien les changements de perspective. D'un point de vue historique, on souscrit sans réserve à la conclusion selon laquelle, bien que chez Descartes il y ait en un certain sens équivalence entre la courbe et son équation, il ne s'agit pas pour autant de géométrie analytique au sens actuel (p. 426). Un des mérites de ce bel et important ouvrage est de rendre relativement homogènes les différents styles de mathématique pratiqués depuis la Renaissance, en adoptant toujours une traduction des énoncés en notation moderne, c'est-à-dire cartésien ; cela pourrait faire courir un risque d'anachronisme, mais qui est heureusement surmonté.

F. de B.

3.1.51. ENGEL (Pascal), « Descartes y la responsabilidad epistémica », *Laguna* (Universidad de La Laguna, Tenerife, Espagne), 10, 2002, p. 925. L'épistémologie cartésienne prend-elle la forme d'une déontologie, et si oui, s'agit-il davantage d'un évidentialisme ou d'un volontarisme ? Les règles que Descartes considère et la méthode qu'il se donne relèvent-elles de normes épistémiques strictes ou d'une épistémologie de la vertu ? Dans *Warrant : the Current Debate*, A. Plantinga construisait un modèle, le déontologisme épistémique cartésien, qui se caractérisait par le respect de normes orientées vers la connaissance, à suivre sous peine de blâme. Selon cette perspective, l'agent était fautif quand il donnait son assentiment à ce qui ne lui apparaissait pas avec une clarté et une distinction suffisante par la lumière naturelle. Ce modèle correspondait à un volontarisme doxastique orienté par des règles relevant de la nature même et indiquant à l'agent ce qu'il devait croire, mais qu'il était possible de ne pas croire (en ayant tort). Dans cet article, P. Engel rend compte de l'interprétation de Plantinga et la discute. Il propose de situer Descartes non pas du côté des volontaristes obéissant à des devoirs épistémiques, mais davantage vers une épistémologie de la vertu, le déontologisme de Descartes impliquant « un modèle de la responsabilité épistémique qui est fondé sur la vertu et l'habitude » de bien croire. Pour cela, il s'appuie sur la quatrième *Méditation* et sur les *lettres à Mesland* du 9 février et à *Élisabeth* du 15 septembre 1645.

Cet article peut paraître ignorer la glorieuse liberté cartésienne qui semble parfois avoir fait l'orgueil des commentateurs : la voie qu'il explore ne laisse que peu de place à la possibilité du refus absurde du vrai, une fois les normes de la recherche de la vérité déterminées. Mais il trouve là l'essentiel de sa valeur. En effet, s'il contribue à redresser les torts d'une école anglo-saxonne un peu trop prompte à construire de toutes pièces un modèle inepte baptisé « cartésianisme » pour mieux le réfuter, il évite aussi de considérer comme acquise l'image que le commentaire français traditionnel a proposé de Descartes. De ce fait, il invite à relire les textes mêmes, en suivant une orientation donnée aux recherches par les travaux de L. Alanen, R. Davies ou J. Cottingham.

X. K.

3.1.57. GAUKROGER (Stephen), *Descartes' system of natural philosophy*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2002, VIII-258 p. Descartes indique nettement que les *Meditationes de prima philosophia* sont seulement d'une importance secondaire au sein de son projet philosophique et scientifique. Elles fournissent simplement les fondations épistémologiques, et, en une certaine mesure, métaphysiques, de sa philosophie naturelle mécaniste, et constituent un exercice cognitif et thérapeutique que l'on se doit d'accomplir seulement une fois en sa vie. En dépit de cela, la plus grande part de la littérature anglo-américaine sur Descartes se rapporte aux problèmes posés par ces six fameux chapitres. Cependant, les deux dernières décennies ont vu fleurir de plus en plus d'études envisageant

plus largement l'œuvre de Descartes, et concernant non seulement sa doctrine scientifique, mais aussi ses travaux sur les passions et la philosophie morale. Le nouvel ouvrage de S. Gaukroger constitue une addition bienvenue à cette littérature. Il s'agit de la première étude d'ensemble, en langue anglaise, de la philosophie naturelle de Descartes envisagée comme un tout, telle qu'elle est exposée dans ce qui devait être l'*opus magnum* de Descartes, les *Principia philosophiae*. Allant au-delà du magnifique ouvrage, fondamentalement novateur, de D. Garber, *Descartes metaphysical physics* (voir BC XXIII, 2.1.4), l'A. entend rendre compte de ce que Descartes considérait comme son système complet, en commençant par l'épistémologie et la métaphysique fondant l'interprétation mécaniste de la nature, en envisageant ensuite la cosmologie générale et l'explication des phénomènes célestes et terrestres, pour finir par l'étude des corps animés et de l'âme humaine. Offrant tantôt une *synopsis* et un survol des idées générales et des explications particulières concernant la nature des choses, fournissant à d'autres moments une analyse technique, philosophique et critique de certains problèmes engendrés par les principes cartésiens, le livre de S. Gaukroger joue sur plusieurs niveaux. Il s'agit tout à la fois d'une introduction et d'une vue générale de la philosophie naturelle de Descartes, et d'une discussion spécialisée d'un certain nombre de questions particulières soulevées par et au sein de cette philosophie.

L'A. commence par établir une contextualisation fine des *Principia* – à la fois internaliste, relative au projet de Descartes, et externaliste, ou historique. Cela implique notamment une discussion de la tradition des ouvrages scolastiques au sein de laquelle il faut situer les *Principia* (chap. II : «The *Principia* and the scholastic textbook tradition », p. 32-63), ainsi que l'analyse de la place fonctionnelle des *Principia* au sein du système cartésien (chap. 1^{er} : « Before the *Principia* », p. 5-31) et la mise en évidence de la structure ordonnée de l'ouvrage lui-même (chap. III à VI, consacrés respectivement à chacune des quatre parties de l'ouvrage). Il montre comment, dans les années 1640, Descartes en était venu à considérer comme nécessaire une légitimation, en termes épistémologiques et métaphysiques, de son travail scientifique. Dans les deux derniers chapitres (chap. VII : « Living things », p. 180-214 ; chap. VIII : « Man », p. 215-246), il propose une reconstruction, fondée sur les autres travaux de Descartes concernant la biologie, la physiologie et la psychologie (dans *L'homme, Les passions de l'âme* et ailleurs) de ce à quoi auraient ressemblé les parties V et VI des *Principia* si elles avaient été écrites et si l'étude des animaux et de l'homme (ce dernier en tant que créature mécanique, rationnelle et morale) avait été incorporée d'une manière systématique dans le texte sur la physique et les corps inanimés.

Un des points forts de cette étude réside dans les compétences philosophiques et historico-scientifiques de son auteur. On notera tout particulièrement les analyses du problème du mouvement et des tensions entre cinématique et dynamique dans la physique de Descartes. Ainsi que le suggère S. Gaukroger, tout se passe « as if Descartes cannot avoid dynamical terminology despite his attempt to construe motion in a purely kinematic way » (p. 108). Ce n'est pas là seulement un problème terminologique, bien sûr, puisque Descartes fait souvent appel à ce qui apparaît comme étant des traits authentiquement dynamiques des corps, pour rendre compte de leur mouvement. S. Gaukroger poursuit donc l'investigation entamée dans son *Descartes : an intellectual biography* (voir BC XXVI, 1.4.1) concernant le rôle fondamental que l'hydrostatique joue dans la physique de Descartes. Il démontre combien le mouvement des fluides est essentiel pour comprendre la manière dont Descartes explique tout à la fois les mouvements célestes et le comportement des particules microscopiques.

Les chercheurs trouveront certainement à discuter certaines des thèses de S. Gaukroger. Il soutient par exemple que la garantie divine est requise pour légitimer le *cogito*. Cela semble incorrect, puisque le *cogito* échappe à toute mise en doute, même au doute hyperbolique qui engendre la nécessité de recourir à la véricité divine. La question du rôle de la téléologie dans le système de Descartes est importante et intéressante. La position de S. Gaukroger paraît juste, à savoir, que la téléologie ne peut advenir que de l'extérieur de la nature, et qu'il ne peut y avoir rien d'intrinsèquement dirigé vers un but au sein des phénomènes naturels. Mais j'aurais aimé une discussion plus approfondie de cette question, en particulier en ce qui concerne la manière dont la téléologie intervient dans la dérivation cartésienne des lois les plus générales de la nature, du fait de l'invocation de la simplicité divine.

Mon regret le plus vif concernant ce livre est la décision de l'A. de ne pas entrer dans le débat concernant ce que la force est pour Descartes, et comment les caractères de motricité (et ainsi de causalité) des corps étendus peuvent eux-mêmes être expliqués causalement. Quel est le statut ontologique de la force ? Est-ce que les corps ont une réelle efficace causale, et en quel sens ? Est-ce que Descartes propose une explication occasionnaliste du mouvement corporel, ainsi que D. Garber et d'autres l'ont soutenu ? Il y avait là matière à discussion et j'espérais que S. Gaukroger prenne position sur ces questions.

Mais ce sont là des reproches mineurs. Ce livre constitue un apport précieux à la littérature sur la philosophie naturelle de Descartes. Si, pour l'essentiel, ce qu'il dit n'est pas nouveau pour les spécialistes, il propose cependant une discussion stimulante de certains des points les plus fins de la pensée scientifique cartésienne.

S. N. (trad. par L.R.)

3.1.77. JULLIEN (Vincent) & CHARRAK (André), *Ce que dit Descartes touchant la chute des graves : 1618 à 1646, étude d'un indicateur de la philosophie naturelle cartésienne*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2002, 214 p. S'il semble acquis que, pour des motifs liés au système cartésien, la physique cartésienne présente peu de géométrisation effective du mouvement, on peut s'étonner du faible nombre d'études cartésiennes consacrées à une notion de physique aussi fondamentale que celle de la chute des graves.

Seuls quelques articles récents abordent cette question, mais d'une manière souvent détournée. Ainsi Mario DI LORETO (« La *quæstio* cartésienne della caduta dei gravi nelle *Études galiléennes* di Koyré » in C. VINTI, *Alexandre Koyré. L'avventura intellettuale*, Naples, Edizione Scientifiche Italiane, 1994, p. 503-518) n'aborde-t-il la question qu'à travers le prisme de l'étude d'un *impetus* présent, comme le montrent aussi les A. (p. 145-146), dans l'ensemble du *corpus* cartésien. Eio HONMA (« [Le problème de la chute des corps dans la collaboration de Descartes et de Beeckman] », *Kagakushikenkuyu*, 1996, II, 35, 198, p. 131-140, voir BC XXVII, 3.1.67) restreint son analyse aux premières années de l'activité de Descartes savant. Dans le même ordre d'idée, on peut lire trois articles d'Antonio NARDI, l'un (« Su due passi del *Discours de la méthode* riguardanti *Le Monde* e la caduta dei gravi. Con una nota su Descartes e Christian Wolff intorno all'*Explications des Engins* », in G. BELGIOIOSO, G. CIMINO, P. COSTABEL & G. PAPULI, *Descartes : il Metodo e i Saggi*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1990, p. 223-243, voir BC XXIII, 3.1.88) qui examine deux textes du *Discours de la méthode*, sans étendre plus avant l'analyse et les autres (« Moto delle acque e gravi in caduta. Descartes, Torricelli, Mersenne, Bernoulli », *Giornale critico della filosofia italiana*, 1986, 65 (67), 3, p. 331-365 et surtout « Descartes 'presque' Galiléen : 18 février 1643 », *Revue d'histoire des sciences*, 1986, 39, p. 3-16) traitant de la lettre de février 1643 à Constantijn Huygens où apparaît une trajectoire parabolique de jet d'eau typiquement galiléenne. Signalons enfin les articles plus généraux de Hans-Jürgen TREDER (« Die Dynamik der Kreisbewegungen der Himmelskörper und des freien Falls bei Aristoteles, Copernicus, Kepler und Descartes », in M. H. MALEWICZ, *Colloquia Copernicana, Studia Copernicana*, 1982, 14, 2, p. 278-286) et de Wim KLEVER (« Zwaarte : een polemiek in de zeventiende eeuw », *Tijdschrift voor Filosofie*, Leuven, 1990, 52, 1-2, p. 211-223 et p. 280-314, voir BC XXII, 3.2.12) qui ne proposent que des études du *contexte intellectuel* dans lequel se trouvent formulées les idées sur la chute des corps au temps de Descartes. Plus étonnant est le silence de l'œuvre de Pierre Costabel sur cette question. Le lecteur actuel de Descartes peut-il se contenter des quelques pages consacrées récemment par Michio KOBAYASHI (*La philosophie naturelle de Descartes*, Paris, Vrin, 1993) à la chute selon Descartes, et qui concluent en forme d'impasse : « le holisme physico-cosmologique a fait obstacle à la poursuite cartésienne d'une loi de la chute des corps » (*op. cit.* p. 101) ?

Les A. ont, à partir d'un recueil de textes, comblé ce manque et montré qu'il était possible de comprendre d'une manière unifiée le traitement de cette question chez Descartes. Partant du constat selon lequel de nombreux textes relatifs à la chute des graves, parfois disséminés dans la correspondance ou dans des notes, ont été négligés ou ignorés, l'ouvrage aborde de front l'apparent décalage qui existe entre le programme des *Principes de la philosophie* et la pauvreté apparente de la géométrisation effective du mouvement chez Descartes (p. 14-15). Ce faisant, il apparaît clairement aux A. que pour repenser les rapports de la géométrie à la physique, ce qui est à proprement parler l'intention du livre, il faudra dissocier « géométrisation et mise en équation » (p. 14). Suivant l'ordre chronologique, les A. présentent des textes cartésiens, au nombre de 25, qui vont des écrits insérés dans le *Journal* de Beeckman, en 1618, la série de *lettres à Mersenne* de 1643, lettres auxquelles s'ajoutent, pour finir, la *lettre à Boswell* de 1646. Les textes latins sont donnés en vis-à-vis de la traduction (sous l'autorité de Gisèle Besson).

On lira, avec profit, le chapitre intitulé « Loi du mouvement et quantification de la chute » (p. 53-71) car on y trouvera, exposée avec rigueur, la thèse centrale des A. : « les conditions abstraites de calcul que paraît se donner Descartes [dans les *Anatomica*] ont ainsi une double signification : elles mettent d'abord en évidence les conditions d'une quantification effective, un peu comme les règles du choc qui, dans les *Principes*, sont données dans le vide ; mais la conclusion de cette entreprise est ici négative ; il est établi que, le vide même étant admis, l'expression de la variation de vitesse ne saurait être formulée dans une loi : les problèmes de pesanteur, dans leur généralité, restent irréductiblement empiriques » (p. 59). L'analogie marquée entre les règles du choc – et les restrictions que Descartes marque à leur endroit dans les *Principes* – est éclairante : le caractère souterrain de la mise en forme mathématique d'une variation de la vitesse d'un corps dans le temps est déterminé par l'impropriété qui consisterait à poser le vide comme condition permanente de l'examen de la chute des graves.

La géométrisation de la chute, au-delà de la contradiction même qui consiste à la poser dans le vide, fait l'objet d'un traitement progressif. L'échange avec Beeckman (Texte I) aboutit à la mise en place d'une progression en $\frac{4}{3}$ (si le premier espace est parcouru en un temps t , le second espace de même mesure est parcouru en $\frac{1}{3}t$, deux

espaces étant alors parcourus en $1 + \frac{1}{3} + \frac{4}{3}t$) qui se révèle insuffisante pour penser un mouvement dont la cause,

complexe, fait intervenir, à chaque instant, la gravité variable. Descartes rencontre alors, selon les A., un obstacle mathématique que le texte des *Anatomica* tente de réduire au moyen d'une mise en situation de la chute en 7 cas conduisant les A. à produire une suite mathématique récurrente qui en permettrait l'interprétation. Explicité p. 152 sq., ce modèle mathématique pose que l'augmentation des vitesses ajoute à une vitesse donnée antérieure un élément d'impulsion noté $I_n + i + rv_{n-1}$ (où i est l'impulsion constante et rv_{n-1} la résistance à l'impulsion proportionnelle à la vitesse. De l'augmentation de cette résistance est déduite aussi l'acquisition d'une vitesse limite dans la chute. La suite du texte des *Anatomica* fait droit à une seconde hypothèse : la diminution de l'impulsion à mesure que la vitesse augmente. C'est bien, en filigrane, l'affirmation d'une mathématisation prenant en compte les effets d'une matière subtile plutôt que ceux, nuls, du vide. Cette nouvelle approche donne alors, pour cette partie du texte, une règle de formation des vitesses : $v_n + v_{n-1} + k(V + v_{n-1})$ où le second membre de l'addition exprime la

résistance au mouvement (V étant la vitesse de la matière subtile dans le sens de la chute qui produit la vitesse du grave au premier moment). À chaque cas de variation évoqué dans les *Anatomica* peut être associée une suite récurrente qui prend en compte la variation différenciée de la vitesse, de l'impulsion et de la résistance dans le temps. Il s'agit bien évidemment d'hypothèses de lecture, passionnantes en tout point, par lesquelles les A. parviennent à nous convaincre qu'effectivement Descartes devait raisonner en termes de suites afin de satisfaire aux conditions variables qu'il imposait au mouvement de chute. Lorsque l'on aborde la question de la variation d'une quantité dans le temps, ou au terme d'un certain nombre d'itération, un mathématicien doit effectivement se tourner spontanément vers l'outil des suites récurrentes.

Dans la conclusion en forme d'envoi, les A. commentent le Tome I de l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* rédigé sous l'autorité de Fontenelle. Sont mentionnées les intentions générales de cette Académie, en tant qu'elle reprendrait à son compte les grandes orientations de la science cartésienne. Marginalisé par les réussites bruyantes d'une géométrisation, puis bientôt d'une mathématisation posant explicitement la forme mathématique comme *organon* applicable à la nature entière, le style cartésien est restitué ici, *pour nous*, comme jamais il ne put l'être. André Charrak et Vincent Jullien ont donné à la communauté des chercheurs un outil indispensable à bien des égards.

F. C.

3.1.103. NASUKAWA (Manabu), *Dekaruto ni okeru « hirei » shisô no kenkyu [Étude sur la pensée cartésienne de l'harmonie]* (en japonais), Tokyo, Tetsugaku Shobô, 2002, 518 p. Cet ouvrage est une version augmentée de la thèse de doctorat que l'A. a soutenue à l'Université de Tsukuba en 1999. Comme le titre le laisse deviner, il s'agit d'un travail interdisciplinaire, qui reconstruit l'ensemble de la pensée de Descartes à partir de sa « pensée de l'harmonie » et relève non seulement du domaine de la philosophie, mais aussi celui de l'histoire de la musique et de celui de l'histoire des sciences. La première partie a pour objectif de montrer, en se fondant sur l'usage des mots *dilectatio*, *dispathia*, *antipathia*, etc., dans les deux premiers chapitres du *Compendium musicae*, que ce texte quitte le symbolisme qui régit les pensées de la Renaissance pour annoncer le commencement de la philosophie mécanique de Descartes. La deuxième partie est consacrée à l'examen de la logique intérieure du texte, où Descartes se fixe, selon l'A., l'ambition de saisir l'être humain comme existence qui, affectée par diverses passions, est douée de la nature de l'« action » ou de l'« attention » qui offre aux passions la « proportion » qui les dépasse. L'A. examine, dans la troisième partie, la portée du cadre ainsi révélé pour les œuvres postérieures, des *Regulae* jusqu'aux *Passions de l'âme*, ce qui l'amène à conclure que Descartes maintient ce cadre d'une pensée de l'existence des hommes d'un bout à l'autre de son œuvre.

H. T.

3.1.104. NIKULIN (Dmitri), *Matter, Imagination and Geometry. Ontology, natural philosophy and mathematics in Plotinus, Proclus and Descartes*, Ashgate new critical thinking in philosophy, 2002, 300 p. Les rapports qu'entretient la philosophie de Descartes avec le néo-platonisme restent mal connus, en dépit d'études ponctuelles consacrées aux concepts de « mathesis universalis » ou de « causa sui » (voir sur cette question l'article de J.-M. Narbonne, « Plotin, Descartes et la notion de *causa sui* » in *Archives de philosophie* 56, 1993, p. 177-195 ; voir *BC* XXIV 3.1.73). Certaines publications récentes sur les mathématiques de Descartes – tout particulièrement l'ouvrage de C. Sasaki, *Descartes' Mathematical Thought*, Dordrecht, Kluwer, 2003 (qui sera recensé dans le prochain *BC*) – témoignent pourtant de l'intérêt d'une telle question : à l'arrière-plan de la réflexion sur les mathématiques au début du XVII^e siècle se trouve en particulier le *Commentaire au premier livre des Éléments d'Euclide* de Proclus qui a nourri les écrits de Barozzi, Clavius, Kepler ou encore Van Roomen, dont on sait l'importance pour l'auteur des *Regulae*.

Matter, Imagination and Geometry contribue à cette réévaluation du rapport de la philosophie cartésienne à la pensée néo-platonicienne. Mais cette contribution, peut-on regretter, reste très partielle : l'ouvrage entreprend en effet une « comparaison » générale des relations entre les sciences mathématiques et la science physique chez Plotin et Descartes ; il s'agit d'évaluer à quelles conditions a été possible l'introduction des mathématiques dans les sciences de la nature, inconcevable dans le contexte de la philosophie de l'Antiquité, mais déterminante pour le développement de la science moderne et contemporaine. Le rapport établi entre Descartes et Plotin n'a ici rien de plus qu'une valeur paradigmatique : l'A. ne propose à aucun moment un travail d'histoire de la philosophie et délaisse la question de la transmission effective des concepts – qui conduirait sans doute à préférer, comme nous le suggérons, la piste proclienne – pour accréditer une hypothèse maintes fois sollicitée, celle d'une discontinuité essentielle, ontologiquement fondée, entre la science des Anciens et la science des Modernes. La question est donc la suivante : si la mathématisation de la physique est devenue un lieu commun au XVII^e siècle, lieu commun dont un passage célèbre de *L'Essayer* de Galilée a donné une formulation définitive, qu'est-ce qui justifie conceptuellement sa subite accession au rang d'une position de fond ? Plotin et Descartes, curieusement réunis par l'A. sous le titre de « figures intermédiaires » (« border figures », p. xii), sont désignés comme les deux champions dont la « mise en contraste » permettra de résoudre cette question cruciale.

La première partie de l'ouvrage est consacrée au concept de matière. L'A. commence par y rappeler l'ambivalence de son entente grecque, autrefois signalée par H. Happ (*Hyle. Studien zum Aristotelischen Materie-Begriff*, Berlin, New-York, 1971) ; la *hylè* est tantôt conçue comme un « principe », tantôt comme un pur et simple « néant » : déterminations combinées chez Plotin, où la matière est à la fois un substrat dernier, réceptacle des formes, et l'« autre de l'étant ». La matière accèderait *a contrario*, chez Descartes et dans la philosophie moderne, au rang de « substance » : accession « ambiguë » puisque, si son attribut, l'étendue, confère une pleine intelligibilité à la matière

comme telle, toute indépendance quant à son existence lui est dans le même temps déniée (p. 255). On peut à ce propos douter que, comme le prétend l'A., «l'ontologie cartésienne se fonde sur la notion de substance» (p. 28). Il faudrait rappeler que l'ambiguïté relevée suit de la destitution métaphysique et épistémologique du concept de substance, destitution dont l'ouvrage donne un exposé incomplet : la substantialisation de la matière, textuellement constatée (l'A. s'appuie notamment sur le début du livre II des *Principia*), signifierait donc son caractère secondaire par rapport à l'attribut et aux propriétés de l'étendue qui rendent sa connaissance possible. La mathématisation de l'objet physique semble solidaire de la crise du concept de substance plutôt qu'elle n'est un effet de la détermination de la matière comme *substantia*, ce que contribue à masquer la comparaison à toute force de la position cartésienne avec le néo-platonisme. Les parties II et III de l'ouvrage donnent toutefois de ce rapport un éclairage plus précis.

La partie II est dans son premier moment consacrée à la nature respective des objets de l'arithmétique et de la géométrie et souligne un point décisif, à savoir l'importance de la théorie des «intermédiaires» dans la structuration néo-platonicienne des rapports entre mathématiques et science physique. Ce qu'implique la géométrisation cartésienne de l'objet physique, c'est précisément la disparition du *metaxu* ou *meson* (p. 127) qui assure à la fois la séparation et l'articulation du physique et du noétique, et ainsi l'impossibilité corrélatrice d'établir une distinction nette entre le physique et le géométrique. En ce sens, il faudra moins trouver chez Descartes une «application» des mathématiques aux objets physiques, que, comme le propose justement l'A., une «substitution» (p. 120) du mathématique au physique et une «mise entre parenthèses» du monde physique (p. 257). La matière n'est tout simplement pas un concept central de la science cartésienne : la matière physique y perd toute consistance ontologique propre tandis qu'est récusée l'idée d'une matière géométrique, distincte de la première ; forme la plus aboutie du *metaxu*, le concept de «matière intelligible», d'origine aristotélicienne (la *hylè noëtè* de la *Métaphysique*, Z 10, 11 et H, 6), est dans un second moment étudié par l'A. dans ses occurrences plotiniennes puis procliennes. Il fait d'ailleurs référence, de manière incidente (p. 143), au concept malebranchiste d'«étendue intelligible» qui semble consacrer l'effacement cartésien de la *materia* au profit de l'*extensio*. La substitution cartésienne débouche donc, au regard des hiérarchies plotiniennes, sur une uniformisation conceptuelle : la question de savoir si les objets géométriques en tant qu'ils sont étendus appartiennent à la substance pensante ou à la substance étendue, explique l'A., n'est pas tranchée par Descartes, indétermination qui constitue justement l'un des fondements de son épistémologie.

La dernière partie de l'ouvrage prolonge cette discussion dans le domaine des facultés de l'esprit et singulièrement de l'imagination qui est quasiment identifiée chez Plotin (*Ennéade*, III, 6) à la «matière intelligible» et qu'il compare à un «miroir à deux faces» (*Ennéades*, IV, 3) regardant à la fois vers l'intelligible et le sensible. L'examen de théorie cartésienne de l'imagination permet à l'A. d'étayer la thèse avancée plus haut, à savoir l'impossibilité, chez Descartes, de renvoyer la figure géométrique à l'une ou l'autre substance, l'imagination étant tantôt de nature mentale tantôt de nature corporelle, sans jamais cependant avoir le rôle d'un «intermédiaire» (p. 208) ; ce qui permet à Descartes de faire de l'imagination mathématique l'instrument d'une approche «constructiviste» du réel (p. 212), obéissant au principe du *verum factum* que l'A. fait remonter jusqu'à Nicolas de Cues : la construction de la figure géométrique, dont on trouve de nombreux exemples dans la *Géométrie*, doit être comprise comme un mouvement uniforme producteur de l'objet, mouvement qui n'est donc plus le trait distinctif de la chose naturelle mais l'un des procédés mathématiques de son étude par le mécanisme (p. 228-229).

L'ouvrage propose un certain nombre d'hypothèses suggestives et une discussion approfondie de la conception néo-platonicienne de la *hylè*. Il est globalement handicapé, dans son versant cartésien, par l'observation trop stricte de son postulat comparatiste qui nous permet certes de comprendre ce que Descartes n'a pas dit, mais moins souvent ce qu'il a effectivement dit et ce que la tradition néo-platonicienne a véritablement à voir avec sa philosophie et sa conception des mathématiques.

O.D.

3.1.137. TANIGAWA (Takako), [*Lire le Discours de la méthode de Descartes*] (en japonais), Tokyo, Iwanami Shoten, 2002, 176 p. Il s'agit d'une initiation à Descartes, issue d'un séminaire à destination de ceux qui ne sont ni chercheurs ni étudiants en philosophie. Dans le chap. I^{er}, l'A. résume la vie du philosophe et précise la place qu'occupe le *Discours* dans l'ensemble de son œuvre. Le chap. II aborde les diverses lectures du *Discours* en Europe (celles qui sont y sont favorables, comme celles d'Hegel ou de Valéry ; celles qui y sont hostiles, comme celles de Pascal, G. Daniel, Voltaire et Vico, ainsi que les pensées contemporaines plus ou moins hostiles au cartésianisme) et au Japon (les lectures de Hideo Kobayashi et de Arisama Mori sont présentées comme interprétations japonaises caractéristiques). Du chap. III au chap. V, l'auteur commente le *Discours* au fil du texte. Il évoque, d'une manière claire et concise, les influences intellectuelles subies par Descartes (Aristote, l'École) et exercées par lui (Spinoza, Leibniz, etc.). L'appendice étudie la relation entre la pensée cartésienne et la philosophie contemporaine, selon trois thèmes : la conscience, le dualisme et le cartésianisme et l'anti-cartésianisme, en prenant en compte notamment Sartre, Freud, Husserl, Merleau-Ponty et Wittgenstein.

T. T.

3.2. CARTESIENS

- 3.2.1. MCKENNA (Antony) & MOREAU (Pierre-François), éd., *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, Presses Universitaires de Saint-Étienne, n° 6 : *Libertins et esprits forts du XVII^e s., Quels modes de lecture ?, 2002*, 150 p. (Abrégé *Libertins et esprits forts*.) **Voir aux nos 3.2.3, 12, 15, 19, 32, 35, 53, 55 et 76.**
- 3.2.2. NADEAU (Christian), éd., *Corpus*, n° 42 : Jean de Silhon, Paris, Fayard, 2002, 156 p. (Abrégé *Corpus*.) **Voir aux nos 3.2.20, 56, 57 et 58.**
-
- 3.2.3. ALET (Martine), «La double lecture de l'âme humaine dans *La Science universelle* de Charles Sorel », *Libertins et esprits forts*, p. 55-72. **Voir au n° 3.2.1.**
- 3.2.4. BARTH (Ulrich), «Von der cartesianischen zur hermeneutischen Subjektivität. Werkgeschichtliche Annäherungen an Heideggers *Sein und Zeit* », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 83, 2001, 2, p. 180-198. (Oubli du BC XXXII.)
- 3.2.5. BEVERS-REINDERS (L. Marion), *Johannes De Mey (1617-1678) over de ziel van het dier. Reconstructie van een zeventiende-eeuws debat [Johannes De Mey (1617-1678) sur l'âme des animaux : reconstitution d'un débat du XVII^e siècle]* (en néerlandais), Rotterdam, Erasmus-universiteit, 2002, III-79 p. (+ ill.).
- 3.2.6. BLAMEY (Kathleen), «Pascal and Descartes », in Randall E. AUXIER & Lewis Edwin HAHN, éd., *The philosophy of Marjorie Grene*, New York, Open court, The Library of Living Philosophers 29, 2002, p. 491-509 ; et réponse de Marjorie GRENE, p. 510-513.
- 3.2.7. BORGHERO (Carlo), «'Ragione classica' e libertinismo », *Giornale critico della filosofia italiana*, 22, 2002, 3, p. 367-388.
- 3.2.8. BORGHERO (Carlo), « Voltaire e Descartes », *Giornale critico della filosofia italiana*, 81 (83), 2002, 1, p. 1-40.
- 3.2.9. BOULNOIS (Olivier), «Le refoulement de la liberté d'indifférence et les polémiques anti-scotistes de la métaphysique moderne », *Les études philosophiques*, 2002, 2, p. 199-237.
- 3.2.10. BROAD (Jacqueline), *Women Philosophers of the Seventeenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 204 p. [Sur le rapport au cartésianisme chez Mary Astell, Élisabeth de Bohême, Margaret Cavendish, Anne Conway, et Damaris Masham.]
- 3.2.11. BUCCOLINI (Claudio), «Le critiche di Pierre Petit alla filosofia cartesiana dopo il 1641 », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 205-223. **Voir au n° 3.1.2.** ✍
- 3.2.12. BURY (Emmanuel) «Écriture libertine et sources doxographiques : le cas La Mothe Le Vayer », *Libertins et esprits forts*, p. 19-36. **Voir au n° 3.2.1.**
- 3.2.13. CAPOCCIA (Anna Rita) & LOJACONO (Ettore), « Giulio Gori, un gesuita singolare, teorico della dissimulazione : il problema del suo insegnamento della filosofia cartesiana al Collegio Romano nei primi decenni del XVIII secolo », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 327-355. **Voir au n° 3.1.2.**
- 3.2.14. CHARLES (Sébastien), « Ocasionalismo y Modernidad : Berkeley, lector critico de Malebranche » (en espagnol), *Praxis Filosófica*, 13, 2001, p. 27-42. (Oubli du BC XXXII.)
- 3.2.15. CONSARELLI (Bruna), «Absolutisme, individualisme et utopie au Grand Siècle : une lecture politique des libertins », *Libertins et esprits forts*, p. 139-150. **Voir au n° 3.2.1.**
- 3.2.16. COOK (Monte), « Robert Desgabets's representation principle », *Journal of the history of philosophy*, 40, 2002, 2, p. 189-200.
- 3.2.17. CRASTA (Francesca Maria), « Descartes a Venezia. Le *Meditazioni sul l'immortalità dell'anima* di Bernardo Trevisan », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 357-371. **Voir au n° 3.1.2.** ✍

- 3.2.18. DAMIANI (Alberto Mario), «Die Widerlegung des metaphysischen und politischen Skepticismus. Vico gegenüber Descartes und Grotius », *Archiv für Rechts-und Sozialphilosophie*, 88, 2002, 2, p. 207-215.
- 3.2.19. DAMIEN (Robert), «Gabriel Naudé et la lecture des romans », *Libertins et esprits forts*, p. 73-82. **Voir au n° 3.2.1.**
- 3.2.20. DAMIEN (Robert), « Silhon, conseiller de Richelieu, l'homme-providence », *Corpus*, p. 11-20. **Voir au n° 3.2.2.**
- 3.2.21. DEL PRETE (Antonella), «Ermeneutica cartesiana: il contributo di Christian Wittich », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 127-145. **Voir au n° 3.1.2.** ↗
- 3.2.22. DEL PRETE (Antonella), «Tra Galileo e Descartes : l'esègesi biblica filoocopernicana di Christoph Wittich », in José MONTESINOS & Carlos SOLIS, éd., *Largo campo di filosofare. Eurosymposium Galileo 2001. 19-23 febrero 2001*, Orotava, Fundación Canaria Orotava de Historia de la Ciencia, 2001, p. 719-727. (Oubli du BC XXXII.)
- 3.2.23. DESSÌ (Cristina), «Le critiche di Jean Riolan ad Harvey sulla circolazione del sangue », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 193-204. **Voir au n° 3.1.2.** ↗
- 3.2.24. DIJN (Herman de), «Humanisme, cartesianisme, spinozisme. Filosoferen in Nederlands Gouden Eeuw » [Humanisme, cartésianisme, spinozisme : philosopher dans le Siècle d'Or néerlandais] (en néerlandais), *Tijdschrift voor filosofie*, 64, 2002, 2, p. 353-357. [Étude critique de Wiep van Bunge, *From Stevin to Spinoza : An Essay on Philosophy in the Seventeenth-Century Dutch Republic*, 2001.]
- 3.2.25. DILMAN (Ilham), « Body and soul », *Philosophical investigations*, 25, 2002, 1, p. 54-66.
- 3.2.26. FABIANI (Paolo), *La filosofia dell'immaginazione in Vico e Malebranche*, Firenze, Firenze University Press, Tesi Umanistica – Università degli studi di Firenze vol. 1, 2002, 368 p.
- 3.2.27. FERRARI (Jean), «De quelques remarques sur la théorie de l'expérience chez Descartes et chez Kant », in Helmut LINNEWEBER-LAMMERSKITTEN & Goerg MOHR, éd., *Interpretation und Argument. Festschrift für Gerhard Seel*, Würzburg, 2002, p. 144-153.
- 3.2.28. FINOCCHIARO (Maurice A.), «Aspects of the controversy about Galileo's trial (from Descartes to John Paul II) », in José MONTESINOS & Carlos SOLIS, éd., *Largo campo di filosofare. Eurosymposium Galileo 2001. 19-23 febrero 2001*, Orotava, Fundación Canaria Orotava de Historia de la Ciencia, 2001, p. 491-511.(Oubli du BC XXXII.)
- 3.2.29. FRAPOLLI-SANZ (Maria-José), «Identidad y primera persona », *Daimon. Revista de filosofía* (Universidad de Murcia), 25, 2002, 1, p. 21-40.
- 3.2.30. GARCIA HERNANDEZ (Benjamin), «El mecanicismo de Gómez Pereira y el dualismo cartesiano », in MAESTRE MAESTRE (José María), PASCUAL BAREA (Joaquín) & CHARLO BREA (Luis), éd., *Humanismo y pervivencia del mundo clásico, Homenaje al Profesor Antonio Fontán*, Madrid, 2002, p. 2293-2305.
- 3.2.31. GIRARD (Pierre), «Las condiciones y los límites de la racionalidad en la *Scienza nuova*. Las metamorfosis de la razón », *Cuadernos sobre Vico*, 13-14, 2001-2002, p. 127-137.
- 3.2.32. GODARD DE DONVILLE (Louise), «L'invention du 'libertin' en 1623 et ses conséquences sur la lecture des textes », *Libertins et esprits forts*, p. 7-18. **Voir au n° 3.2.1.**
- 3.2.33. GOMEZ-RODRIGUEZ (Carlos), « La cuestion del infinito y sus presupuestos filosoficos y teologicos en el siglo XVII », *Agora*, 21, 2002, 1, p. 39-76.
- 3.2.34. GRAZIANI (Françoise), «Aristote contre Descartes : Ernesto Grassi et la tradition humaniste », *Littérature* (Paris), 122, 2001, p. 30-33. (Oubli du BC XXXII.)
- 3.2.35. GROS (Jean-Michel), « Pierre Bayle et la république des lettres », *Libertins et esprits forts*, p. 131-138. **Voir au n° 3.2.1.**

- 3.2.36. HARRISON (Peter), « Original sin in early modern Europe », *Journal of the history of ideas*, 63, 2002, 2, p. 239-259.
- 3.2.37. HENSCHAW (Amy), « Descartes and Corneille : a reexamination », *Neophilologus*, 86, 2002, 1, p. 45-56.
- 3.2.38. HERMANNI (Friedrich), « Der ontologische Gottesbeweis », *Neue Zeitschrift für systematische Theologie und Religionsphilosophie*, 44, 2002, 3, p. 245-267.
- 3.2.39. HEYMAN (Ezra), « Ética y antropología : los casos de Descartes y Spinoza », *Apuntes filosóficos* (Caracas, Venezuela), 1996, n° 9-10, p. 139-154. (Oubli du BC XXVII.)
- 3.2.40. HOFFMAN (Paul), « Direct realism, intentionality, and the objective being of ideas », *Pacific philosophical quarterly*, 83, 2002, 2, p. 163-179. [Discute la lecture des idées chez Descartes et Arnauld par S. Nadler.]
- 3.2.41. HUMBERSTONE (Lloyd), « Invitation to autoepistemology », *Theoria*, 68, 2002, 1, p. 13-51.
- 3.2.42.** IEZZONI (Gabriele), « L'interpretazione del *cogito* in Michel'Angelo Fardella », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 373-386. **Voir au n° 3.1.2.** ✍
- 3.2.43.** JACQUET (Chantal), « Miképp szakított Spinoza Descartes-tal az affektusokat illetoen az Etika 3. részében ? » [La rupture de Spinoza avec Descartes concernant les affects, dans *Ethique III*] (en hongrois), *Ész és szenvedély filozófiai tanulmányok*, p. 171-187. **Voir au n° 3.1.1.**
- 3.2.44. KLEIN (Peter), « Skepticism », in Paul K MOSER, éd., *The Oxford Handbook of Epistemology*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 336-361.
- 3.2.45. KREMER (Elmar), « Continuité et nouveauté dans la philosophie des idées selon Arnauld », *Skepsis* (Paris, Delagrave), 2002, 2, p. 170-179.
- 3.2.46. LARIVIÈRE (D. Anthony) & LENNON (Thomas M.), « True believers : the reception of Descartes's *Meditations* by Malebranche and Huet », *Kriterion*, 43, 2002, n° 106, p. 89-107.
- 3.2.47. LENNON (Thomas M.), « What kind of a skeptic was Bayle ? », *Midwest studies in philosophy*, 26, 2002, 1, p. 258-279.
- 3.2.48. LEWIS (Eric) « Walter Charleton and early modern eclecticism », *Journal of the history of ideas*, 62, 2001, 4, p. 651-664. (Oubli du BC XXXII.)
- 3.2.49. LIVI (Antonio), « Fede nella Rivelazione e metodo cartesiano : alle origini dello scetticismo moderno », *Aquinas. Rivista internazionale di filosofia*, 45, 2002, 2, p. 7-26.
- 3.2.50. LODGE (Paul), « Leibniz on divisibility, aggregates and cartesian bodies », *Studia leibnitiana*, 34, 2002, 1, p. 59-80.
- 3.2.51. LOTTI (Brunello), « Scienza e sacra scrittura nel seicento. In margine a una recente raccolta di saggi », *Giornale critico della filosofia italiana*, 22, 2002, 2, p. 305-319. [Discute Maurizio MAMIANI, éd., *Scienza e Sacra Scrittura nel XVII secolo*, Napoli, Vivarium, 2001.]
- 3.2.52.** MARCIALIS (Maria Teresa), « L'immagine della natura nel *De motu animalium* di Giovanni Alfonso Borelli », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 295-309. **Voir au n° 3.1.2.** ✍
- 3.2.53.** MCKENNA (Antony), « Molière et l'imposture dévote », *Libertins et esprits forts*, p. 96-129. **Voir au n° 3.2.1.**
- 3.2.54. MINERBI BELGRADO (Anna), « Il percorso di Bayle verso l'ateismo », *Rivista di filosofia*, 93, 2002, 1, p. 35-63.
- 3.2.55.** MOREAU (Isabelle), « Gabriel Naudé, une apologie de la prudence en matière de lecture », *Libertins et esprits forts*, p. 83-95. **Voir au n° 3.2.1.**
- 3.2.56.** NADEAU (Christian), « Jean de Silhon (1594-1667 ?). Note biographique », *Corpus*, p. 145. **Voir au n° 3.2.2.**

- 3.2.57. NADEAU (Christian), « Jean de Silhon : intérêt et utilité à l'âge classique », *Corpus*, p. 7-10. **Voir au n° 3.2.2.**
- 3.2.58. NADEAU (Christian), « Obéissance et intérêt dans la politique de Jean de Silhon », *Corpus*, p. 21-60. **Voir au n° 3.2.2.**
- 3.2.59. NADEAU-LACOUR (Thérèse), « Lévinas, lecteur de Descartes ou l'idée d'infini comme événement éthique », *Laval théologique et philosophique*, 58, 2002, 1, p. 155-164.
- 3.2.60. NONNOI (Giancarlo), « *Tenacity of Bodies*. Meccanicismo e attrazionismo alla *Royal Society* di Londra », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 171-192. **Voir au n° 3.1.2.**
- 3.2.61. OTTAVIANI (Alessandro), « Scuola Galileiana e cartesianesimo nella polemica fra Marcello Malpighi e Giovan Battista Trionfetti sulla generazione delle piante », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 261-276. **Voir au n° 3.1.2.** ✎
- 3.2.62. PAGANINI (Gianni), « Hobbes et Gassendi : la psychologie dans le projet mécaniste », *Kriterion*, 43, 2002, n° 106, p. 20-41.
- 3.2.63. PALTER (Robert), « Some fruit for Howard : Descartes's melon and Newton's apples », in David B. MALAMENT, éd., *Reading natural philosophy. Essays in the history and philosophy of science and mathematics [Dedicated to Howard Stein on his 70th Birthday]*, Chicago, Open Court Press, 2002, p. 113-125.
- 3.2.64. PARMEGGIANI (Marco), *Perspectivismo y subjectividad en Nietzsche*, Málaga, Ágora, Analecta Malacitana, 2002, 232 p. [Chap. : « Nietzsche contra Descartes », « Critica del "Yo pienso" »].
- 3.2.65. PERLER (Dominik), « Aristotelism in early modernity », *Philosophische Rundschau*, 49, 2002, 4, p. 273-289.
- 3.2.66. QUINTILI (Paolo), « La presenza di Cartesio negli scritti di filosofia biologica di Denis Diderot, *Éléments de physiologie* », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 225-242. **Voir au n° 3.1.2.** ✎
- 3.2.67. ROHOU (Jean), « L'anthropologie pessimiste des 'classiques' : tentative de distinction et d'explication », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 101, 2001, 6, p. 1523-1550. (Oubli du BC XXXII.)
- 3.2.68. SAVINI (Massimiliano), « *Methodus cartesiana* o *methodus vaniniana*? Fonti e significato teorico del parallelo tra René Descartes e Giulio Cesare Vanini nell'*Admiranda Methodus* di Martin Schoock », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 109-125. **Voir au n° 3.1.2.** ✎
- 3.2.69. SCHACHTER (Jean-Pierre), « Pierre Bayle, matter, and the unity of consciousness », *Canadian Journal of Philosophy*, 32, 2002, 2, p. 241-265.
- 3.2.70. SCHMAL (Dániel), « A morális és metafizikai bizonyosság Descartes és Gassendi az egyetemes kételyrol » [Certitude morale et certitude métaphysique] (en hongrois), *Descartes, Kant, Husserl, Heidegger*, p. 217-230. **Voir au n° 3.1.3.**
- 3.2.71. SERRAPICA (Salvatore), « La metafisica come specchio. La controrivoluzione scientifica a Napoli : Vico, Doria e l'Accademia degli Oziosi », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 277-293. **Voir au n° 3.1.2.** ✎
- 3.2.72. SHELFORD (April G.), « Thinking geometrically in Pierre Daniel Huet's *Demonstratio Evangelica* (1679) », *Journal of the history of ideas*, 63, 2002, 4, p. 599-617.
- 3.2.73. SINA (Mario), « Il tema della libertà divina in alcuni documenti inediti dell'epistolario di Claude Pajon e di Jean-Robert Chouet. Un confronto con la filosofia cartesiana », *Rivista di storia della filosofia*, 2002, 1, p. 99-141.
- 3.2.74. SINA (Mario), « Metafisica e teologia in alcune lettere inedite di Isaac Papin I. Il rapporto tra fede religiosa e conoscenza metafisica », *Rivista di filosofia neo-scolastica*, 94, 2002, 1, p. 89-134.
- 3.2.75. SINA (Mario), « Metafisica e teologia in alcune lettere inedite di Isaac Papin. II. L'ordine della sapienza divina », *Rivista di filosofia neoscolastica*, 94, 2002, 3, p. 491-558.

- 3.2.76. TAUSSIG (Sylvie), « Les correspondances savantes comme une utopie », *Libertins et esprits forts*, p. 37-54. **Voir au n° 3.2.1.**
- 3.2.77. TODI (Simonetta), « Cartesianesimo e agostinismo nel primo Settecento lombardo : Giovanni Cadonici e il dibattito sull'anima delle bestie », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 387-401. **Voir au n° 3.1.2.**
- 3.2.78. TOMASONI (Francesco), « Critica al Cartesianesimo nella filosofia eclettica di Christian Thomasius », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 147-169. **Voir au n° 3.1.2.** ✎
- 3.2.79. TORRINI (Maurizio), « Cartesio e l'Italia : un tentativo di bilancio », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 245-260. **Voir au n° 3.1.2.** ✎
- 3.2.80. TRABUCCO (Oreste), « Thomas Willis e l'Italia : iatrochimica e biologia cartesiana », *Descartes e l'eredità cartesiana*, p. 311-325. **Voir au n° 3.1.2.** ✎
- 3.2.81. TREDER (Hans-Jürgen), « Die Dynamik der Kreisbewegungen der Himmelskörper und des freien Falls bei Aristoteles, Copernicus, Kepler und Descartes », in Malgorzata Hanna MALEWICZ, *Colloquia Copernicana, Studia Copernicana*, 14, 1982, 2, p. 278-286. (Ajout au BC XIII ; cf. *Bibliographie cartésienne 1960-1996*, n° 3937.)
- 3.2.82. VAN RULER (Han), *Kennen, lijden, handelen. De erfenis van Descartes bij Geulincx en Spinoza* [Connaître, souffrir, agir. L'héritage de Descartes chez Geulincx et Spinoza] (en néerlandais), Delft, Eburon, Mededeelingen vanwege het Spinozahuis [Communications de la Maison Spinoza], vol. 82, 2002, 32 p.
- 3.2.83. VAN SLUIS (Jacob), « Cartesian physics in two unknown disputations by Pierre Bayle », *International journal in philosophy and theology Bijdragen*, 61, 2000, 2, p. 123-135. (Oubli du BC XXXI.)
- 3.2.84. VERMEULEN (Corinna), « Strategies and Slander in the Protestant Part of the Republic of Letters : Image, Friendship and Patronage in Étienne de Courcelles' Correspondence », in Toon VAN HOUDT, Jan PAPY, Gilbert TOURNOY & Constant MATHEEUSSEN, éd., *Self-Presentation and Social Identification : The Rhetoric and Pragmatics of Letter Writing in Early Modern Times*, Leuven, Leuven University Press, Supplementa Humanistica Lovaniensia 18, 2002, p. 247-280.
- 3.2.85. WELTEN (Ruud), « De Vergissing, de Val en de Ommekeer. Een cartesiaanse lezing van Malebranche » [L'erreur, la chute et le tournant. Une lecture cartésienne de Malebranche] (en néerlandais), *International journal in philosophy and theology Bijdragen*, 62, 2001, 4, p. 393-413. (Oubli du BC XXXII.)
- 3.2.86. WETZEL (James), « Will and interiority in Augustine : travels in an unlikely place », *Augustinian studies*, 33, 2002, 2, p. 139-160.
- 3.2.87. YAMADA (Hiroaki), « [Kant et l'idéalisme cartésien] » (en japonais), *The journal of the faculty of literature, Nagoya University : Bulletin de la faculté des lettres de l'Université de Nagoya*, 2002, n° 48, p. 1-18.

3.3. DIVERS

- 3.3.1. ANGELINI (Elisa), « Mente e corpo. Riflessioni in margine al dualismo cartesiano », *Psicoanalisi e metodo* (Pisa, ETS), 2 (*Ospitare l'intruso. I trapianti d'organo*), 2002, p. 189-203.
- 3.3.2. BARCZA (Katalin), « Pszichoterápia-koncepció Descartes A lélek szenvedélyei címu művében » [Peut-on parler de psychothérapie dans les *Passions de l'âme* de Descartes ?] (en hongrois), *Ész és szenvedély filozófiai tanulmányok*, p. 31-55. **Voir au n° 3.1.1.**
- 3.3.3. BARGLOW (Raymond), « Medicine at the millennium : still caught between Descartes and Spinoza », *Tikkun*, 17, 2002, 2, p. 28-32. [Sur le renouveau nécessaire des options de la médecine américaine contemporaine.]
- 3.3.4. BOLER (Megan), « The new digital cartesianism : bodies and spaces in online education », in Scott FLETCHER, éd., *Philosophy of education*, Urbana, Philosophy of Education Society, 2002, p. 331-340.

- 3.3.5. BOROS (Gábor), «Az utak elválnak : Descartes, Pascal, Spinoza» [Sur le chemin de traverse : Descartes, Pascal, Spinoza] (en hongrois), *Holmi*, 5, január 1993, p. 81-98. (Ajout au *BC XXIV*.) [Cf. *Bibliographie cartésienne 1960-1996*, n° 484.]
- 3.3.6. BREEUER (Roland), *Vrijheid en bewustzijn. Essays over Descartes, Bergson en Sartre* [*Liberté et conscience : essais sur Descartes, Bergson et Sartre*] (en néerlandais), Leeuven, Peeters, Tertium datur 10, 2002, 196 p.
- 3.3.7. CARTER (W. R.), « Many Minds, No Persons », *Croatian journal of philosophy*, 2, 2002, 4, p. 55-70.
- 3.3.8. CIECIERSKI (Tadeusz), «[Pourquoi l'homme moderne at-il besoin de philosophie ?] » (en polonais), *Kwartalnik Filozoficzny*, 30, 2002, 1, p. 93-115.
- 3.3.9. CONWAY (Michael A.), « Faith and reason in René Descartes (1596-1650) : an appreciation and critique from Maurice Blondel », *Gregorianum*, 83, 2002, 1, p. 111-130.
- 3.3.10. CROWELL (Steven), « The cartesianism of phenomenology », *Continental philosophy review*, 35, 2002, 4, p. 433-454.
- 3.3.11. DEHART (Paul), «The ambiguous infinite : Jungel, Marion, and the God of Descartes », *The journal of religion*, 82, 2002, 1, p. 75-96.
- 3.3.12. EGÉA-KUEHNE (Denise), «A New Discourse for a New Method : 'The New Digital Cartesianism' », in Scott FLETCHER, éd., *Philosophy of education*, Urbana, Philosophy of Education Society, p. 213-216.
- 3.3.13.** FEHÉR (M. István), «Heidegger, Husserl, Descartes. A filozófia mint szigorú tudomány újkori eszméje Heidegger elso marburgi eloadásának tükrében » [Heidegger, Husserl, Descartes: l'idée d'une science rigoureuse à l'époque moderne. Une lecture de la conférence de Heidegger à Marbourg] (en hongrois), *Descartes, Kant, Husserl, Heidegger*, p. 153-194. **Voir au n° 3.1.3.**
- 3.3.14. FERGUSON (David), « The Contours of Macmurray's Philosophy », in David FERGUSON, éd., *John Macmurray. Critical Perspectives*, New York, Peter-Lang, 2002, p. 35-50.
- 3.3.15. GERTLER (Brie), «Can feminists be cartesians ? », *Dialogue* (Waterloo, Ont.), 41, 2002, 1, p. 91-112. [Défense du cartésianisme contre les objections féministes.]
- 3.3.16. GIOVANNANGELI (Daniel), *Finitude et représentation. Six leçons sur l'apparaître. De Descartes à l'ontologie phénoménologique*. Bruxelles, Editions Ousia, 2002, 119 p. ☞
- 3.3.17. GORETTI (Giovanna Regazzoni), « 'Psychoanalysis without Descartes' : Reply », *International journal of psychoanalysis*, 83, 2002, 1, p. 273-275.
- 3.3.18. HETHERINGTON (Stephen), «Fallibilism and knowing that one is not dreaming », *Canadian journal of philosophy*, 32, 2002, 1, p. 83-102.
- 3.3.19. IPPERCIEL (Donald), «Descartes and Gadamer on Prejudice », *Dialogue* (Waterloo, Ont.), 41, 2002, 4, p. 635-652.
- 3.3.20. KAEHLER (Klaus Erich), « Descartes und die transzendente Phänomenologie », in Christoph HUBIG & Hans POSER, éd., *Cognito humana – Dynamik des Wissens und der Werte. XVII. Deutscher Kongress für Philosophie Leipzig, 23.-27. September 1996*, Leipzig, Institut für Philosophie, Vorträge und Kolloquien, 1996, p. 423-431. (Ajout au *BC XXVII*.)
- 3.3.21. LAGERSPETZ (Olli), « Experience and consciousness in the shadow of Descartes », *Philosophical psychology*, 15, 2002, 1, p. 5-18.
- 3.3.22. LAKE (Paul), « The enchanted loom : a new paradigm for literature », *Southwest review*, 87, 2002, 2-3, p. 355-381. [Sur le paradigme postmoderne de la littérature, en réalité établi par Descartes ; et sa dénonciation par Swift.]

- 3.3.23. LEVITIN (Daniel. J.), *Foundations of cognitive psychology : core readings*, Cambridge (MA), MIT Press, 2002, XVI-862 p. [Commence par l'étude des fondations philosophiques de la recherche de la nature de l'esprit et de la pensée, notamment chez Descartes.]
- 3.3.24. MARTINEZ-MATIAS (Paloma), «El ideal de certeza en la filosofía de la conciencia. Aspectos de la crítica heideggeriana a la fenomenología », in Enric CASABAN MOYA, éd., *XIV^e Congrés Valencià de Filosofia. Peñíscola, 21, 22 i 23 de març de 2002*, València, Albatros Ediciones, 2002, p. 305-321. [Disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.uv.es/sfpv/congressos_textos/congres14.pdf>.]
- 3.3.25. MILTON (J. R.), «The end of hierarchy : physics and metaphysics in the scientific revolution », in Martin William Francis STONE & Jonathan WOLFF, éd., *The proper ambition of science*, London, Routledge, London studies in the history of philosophy 2, 2000, p. 76-90. (Oubli du BC XXXI.)
- 3.3.26. REUTER (Martina), « Ruumiillinen kokemus Descartesin ja Merleau-Pontyn filosofiassa » (en finnois), *Kokemus*, 2002, p. 261-271.
- 3.3.27. REVILLA (Carmen), « El exilio de la razon : Elisabeth de Bohemia y Simone Weil ante la ciencia cartesiana », *Convivium. Revista de filosofía* (Barcelona), 15, 2002, n° 25, p. 117-142.
- 3.3.28. RIBEIRO (Brian), « Cartesian skepticism and the epistemic priority thesis », *Southern journal of philosophy*, 40, 2002, 4, p. 573-586.
- 3.3.29. SLAVIN (Malcolm Owen), «Post-Cartesian thinking and the dialectic of doubt and belief in the treatment relationship : a discussion of Atwood, Orange, and Stolorow (2002) », *Psychoanalytic psychology*, 19, 2002, 2, p. 307-323.
- 3.3.30. SOSA (Ernest), « Plantinga's Evolutionary Meditations », in James BEILBY, éd., *Naturalism Defeated. Essays on Plantinga's evolutionary argument against naturalism*, Ithaca – London, Cornell University Press, 2002, p. 91-103.
- 3.3.31. STOLOROW (Robert D.), ORANGE (Donna M.) & ATWOOD (George E.), « Psychoanalysis without Descartes », *International journal of psychoanalysis*, 82, 2001, 6, p. 1263-1266. (Oubli du BC XXXII.)
- 3.3.32. SUMMERELL (Orrin Finn), « Self-Causality from Plotinus to Eckhart and from Descartes to Kant », *Quaestio. Annuario di storia della metafisica*, 2, 2002, p. 23-48.
- 3.3.33. TANTILLO (Astrida Orle), *The Will to Create : Goethe's Philosophy of Nature*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2002, 242 p.
- 3.3.34. TRILLES CALVO (Karina P.), « El *cogito* tácito según Merleau-Ponty. Algunos apuntes », in Enric CASABAN MOYA, éd., *XIV^e Congrés Valencià de Filosofia. Peñíscola, 21, 22 i 23 de març de 2002*, València, Albatros Ediciones, 2002, p. 305-321. [L'ouvrage est disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.uv.es/sfpv/congressos_textos/congres14.pdf>]
- 3.3.35. TUOMO (Aho), « Descartes ja Brentano tahdosta » [La volonté chez Descartes et chez Brentano] (en finnois), in Ilkka NIINILUOTO & Matti SINTONEN, éd., *Tahto*, Tampere, Filosofia tutkimuksia Tampereen yliopistota 61, 1999, p. 43-61. (Oubli du BC XXX.)
- 3.3.36. VERENE (Donald-Phillip), «Vico and civil society. Four essays : Vico's method of studies in our time », *New Vico Studies*, 20, 2002, p. 13-18.
- 3.3.37. WEE (Cecilia), « Descartes and Mencius on self and community », *Journal of chinese philosophy*, 29, 2002, 2, p. 193-205.
- 3.3.38. WELTEN (Ruud), «Transmeditatie (een cartesiaanse meditatie over het beeldverbod) » [Transméditation (une méditation cartésienne sur l'interdiction des images)], in Henk OOSTERLING, éd., *Hedendaagse verbeelding. Reflecties op de beeldcultuur* [Imagination contemporaine. Réflexions sur la culture de l'image], Rotterdam, Boekhandel Donner, InterAkta 3, 2001, p. 42-44. (Oubli du BC XXXII.)
- 3.3.39. WESTACOTT (Emrys), « Interactive meditations : discussion assignments in an introductory philosophy class », *Teaching philosophy*, 25, 2002, 1, p. 41-52.

- 3.3.40. WOJCIECHOWSKI (Jerzy A.), «Sense knowledge and the cultural horrors of the twentieth century », in William SWEET, éd., *Philosophy, Culture, and Pluralism*, Aylmer (Québec), éditions du Scribe, 2002, p. 171-177.
- 3.3.41. WOODS (Thomas F.), « Combating the iron-gloved angel : Swift and Maritain v. Descartes », in Douglas A. OLLIVANT, éd., *Jacques Maritain and the many ways of knowing*, Washington, Catholic University of America Press, 2002, p. 150-165.
- 3.3.42. YANAL (Robert J.), « The end of suspicion : Hitchcock, Descartes and Joan Fontaine », in Kevin L. STOEHR, éd., *Film and knowledge : essays on the integration of images and ideas*, Jefferson, McFarland & Company, 2002, p. 50-66.

3.3.16. GIOVANNANGELI (Daniel), *Finitude et représentation. Six leçons sur l'apparaître. De Descartes à l'ontologie phénoménologique*. Bruxelles, Editions Ousia, 2002, 119 p. Dans cet ouvrage, bref mais très dense, qui reprend un cycle de leçons faites à l'Université Libre de Bruxelles, l'A. traite d'un point de vue phénoménologique la question de la modernité, définie en termes heideggeriens comme pensée de la représentation, au long d'un parcours en trois étapes, caractérisées par la variation et la transformation du rapport entre la représentation et le couple conceptuel fini/infini : de Descartes (« L'âge de la représentation et de l'infini positif ») à Kant (« L'âge de la représentation conjuguée à la finitude sensible ») et à Husserl (« L'âge de la finitude dérivée de la représentation »). Ce parcours est tout à la fois historique et théorique, et il aboutit à la question, très actuelle, des limites de la phénoménologie : comme l'annonce Merleau-Ponty, l'idée de l'infini positif (« le secret du grand rationalisme », l'idée « selon laquelle l'infini précède le fini, ou, en termes plus dialectiques, selon laquelle la pensée négative n'est qu'une ombre au cœur de la plénitude de l'infini », p. 23) est définitivement épuisée ; il reste toutefois à penser « l'infini dans le fini » (expression à laquelle recourent aussi bien Sartre que Lévinas, mais avec des significations profondément différentes). Le livre se conclut par une discussion sur la *transphénoménalité* de l'être, « condition de tout dévoilement » (Sartre).

Un tel itinéraire, inspiré par une optique clairement téléologique présente le risque d'une instrumentalisation de son point de départ. Le lecteur intéressé spécifiquement par Descartes sera ainsi déçu par la stricte équation établie entre la philosophie cartésienne et l'idée de l'infini positif, laissant de côté les acquis des travaux ayant mis en évidence le rôle de la finitude chez le philosophe français, en le rapprochant de Kant, comme les approches de Alquié et de Marion, et, tout récemment, de C. Bouriau (*Aspects de la finitude : Descartes et Kant*, voir BC XXXI, 3.1.42).

Reste néanmoins un paragraphe incisif sur « Descartes et le regard de la conscience » (p. 44-52), où l'A. réunissant la théorie cartésienne de l'*intuitus mentis* et la théorie de la vision exposée dans la *Dioptrique*, relève à la fois une fidélité et une infidélité au modèle platonicien de la *mimésis* picturale (alors que la *Dioptrique* affirme explicitement la distance entre l'image et l'objet qu'elle représente, les *Méditations* affirment que « *ideas in me esse veluti quasdam imagines* », ce que la version française développe ainsi : « comme des tableaux ou des images », ce qui est fondamental dans la preuve de l'existence de Dieu). C'est aussi la situation de Descartes, à l'origine d'un axe de pensée qui se montre encore riche de développements dans un débat contemporain, qui témoigne de la vitalité de la philosophie cartésienne.

D. B.